

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPEENNES

TOME XII—1974 • N° 3

Le XXX^e anniversaire de la Libération

Démographie et sociologie

Contacts culturels

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

M. BERZA — membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*; ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur en chef adjoint*; EM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à «ROM-PRÉFILATELIA», Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest — Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, téléphone 50.75.25, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25–30 pages dactylographiées pour les articles et de 5–8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
str. Gutenberg, 3 bis, téléphone 16 40 79, București — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XII

1974

N° 3

SOMMAIRE

Le XXX^e anniversaire de la Libération

Le renouvellement de l'histoire culturelle roumaine. Prémisses d'un bilan 345

Démographie et sociologie

ROBERT MUCHEMBLED (Lille), Famille et histoire des mentalités (XVI^e—XVIII^e siècles). Etat présent des recherches 349

Contacts culturels

ELEONORA COSTESCU, L'art du Sud-Est européen et l'Occident à l'époque moderne 371
MIHAIL CARATAȘU, Livres et documents des Vacaresco 387

Discussions. Notes brèves

Boucle d'oreille en croissant découverte à Păcuiul lui Soare (PETRE DIACONU);
Transylvanian Saxons as Turkish clerks (PAVEL BINDER); О писце руко-
писи 1644 г., содержащей «Введение в логику» Феофила Коридаллевса
(B. L. FONKICI, Moscou); Procura di Constantin Brâncoveanu ad Andrea
Theodosiou (1759) (G. PLUMIDIS, Ioannina) 395

Chronique

MARIA ANA MUSICESCU, Réflexions en marge de l'exposition « La broderie artistique
serbe (XIV^e—XIX^e siècles) » 405
CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU Remarques sur les travaux du Congrès de l'orthographe
de la langue albanaise (20—25 octobre 1972, Tirana) 407
Association internationale des études byzantines, Kommission für die Herausgabe
des Corpus Fontium Historiae Byzantinae. Stand der Publikationen 409

Comptes rendus

Populație și societate. Studii de demografie istorică (<i>Alexandru Duțu</i>); DONALD M. NICOL, Byzantium : its Ecclesiastical History and Relations with the Western World (<i>Nicolae-Șerban Tanașoca</i>); HALIL INALCIK, The Ottoman Empire. The Classical Age 1300—1600 (<i>Aurel Decet</i>); BARBARA JELAVICH, The Ottoman Empire, the Great Powers and the Straits Question, 1870—1887 (<i>Sanda Cârdea</i>)	411
Noul atlas lingvistic român pe regiuni : Oltenia I—III; Atlasul lingvistic român pe regiuni : Maramureș I—III (<i>H. Mihăescu</i>); SHABAN DEMIRAJ, Morfologija historike e gjuhës shqipe, Pjesa I (<i>H. Mihăescu</i>)	422
Notices bibliographiques	429
Livres reçus	445

LE RENOUVELLEMENT DE L'HISTOIRE CULTURELLE ROUMAINE. PRÉMISSES D'UN BILAN

Une trentaine d'années de la vie d'un peuple constituent, sans doute, une période susceptible d'être soumise à l'analyse historique. A n'importe quelle époque de l'histoire, un tel laps de temps permet de saisir les tendances novatrices qui s'ébauchent dans l'existence matérielle des sociétés, les nouveaux aiguillages dus à la succession des générations, les changements enregistrés par le processus de formation des hommes, les répliques de la pensée et de la sensibilité collectives confrontées aux incessants problèmes de la vie. Vu le rythme de vie, sans cesse accéléré, trois décennies d'histoire moderne et contemporaine résument toujours, à elles seules, tout un bilan, d'autant plus éloquent que la période respective se révèle être d'une densité intellectuelle particulière.

C'est justement ce qui fait que la période 1944—1974 de l'histoire de notre pays réclame l'attention des historiens : inaugurée par une révolution politique, sociale et économique en profondeur, caractérisée par des revalorisations opérant dans tous les domaines de l'activité humaine, partie d'un processus en plein développement vers des objectifs plantés dans l'avenir — cette période a marqué un moment décisif dans l'existence du peuple roumain. D'autre part, il n'est pas moins évident que l'incessant renouvellement des forces productives, des relations humaines, du sens même accordé à la culture changent même les repères de n'importe quel bilan, fût-il seulement provisoire. Ce qui frappe d'emblée toute exploration de cette période en plein mouvement est le fait incontestable d'un nouveau majeur intervenu dans l'histoire culturelle ; et ce nouveau offre l'occasion d'une revue des tendances qui se sont dessinées dans la méthode, l'objet et les perspectives de l'histoire culturelle. Sous ce rapport, une telle revue peut se proposer de fournir son appert à la précision du caractère délibéré du processus de revalorisation en train de se dérouler sous nos yeux et avec notre contribution.

L'insurrection armée de Août 1944, en libérant la Roumanie de la domination fasciste, devait marquer la fin d'une époque et le commencement d'une nouvelle organisation sociale. A la fin du deuxième cataclysme mondial, la conscience de l'humanité s'est trouvée confrontée au besoin impératif de procéder à une analyse des causes des conflagrations entraînant la mort de millions d'hommes, brisant les liens de la vie collective, déclenchant les forces destructives contre les conquêtes de la pensée et de l'activité humaines. Cette analyse a été menée à son terme dans les sociétés où la décision de mettre fin à de telles calamités est née de la volonté d'une restructuration des relations humaines favorisant les rapports de

force entre hommes et collectivités, l'exploitation des masses par une classe dominante, l'exploitation des nations au profit des grandes puissances.

Le transfert des moyens de production entre les mains du peuple, le grand essor des forces productives ont donné lieu à de profonds changements dans l'industrie et l'agriculture du pays, déterminant l'établissement de nouvelles relations humaines au sein de l'immense effort constructif fourni par le peuple roumain. Une profonde révolution culturelle s'est développée dans le cadre des transformations substantielles de la société roumaine. L'âge nouveau ouvert à la culture dans notre pays comme une conséquence de la révolution socialiste, sous la direction du Parti Communiste Roumain, la force politique dirigeante, a été marqué par la valorisation des traditions progressistes de la science et de la culture roumaines, par le ferme engagement des hommes de culture adoptant les positions idéologiques de la classe ouvrière, du parti, tous visant à un objectif majeur : le développement de la conscience socialiste dans l'ensemble de notre peuple.

La dynamique du développement de la société roumaine a engrené les capacités des gens de lettres et des artistes, des hommes de science et des cadres enseignants ou de la recherche dans le domaine des sciences sociales et politiques. Par la valorisation sociale du potentiel humain, le bilan des historiens a été aiguillé dans le sens d'une reconsidération de la tradition culturelle, dans le but d'opérer certaines dissociations nettes, destinées à bien souligner les expressions des impératifs du progrès culturel et à définir les concepts nationalistes ou cosmopolites opposés aux intérêts des travailleurs. La pensée créatrice fondée sur la conception du monde et de la vie de la classe ouvrière — le matérialisme dialectique et historique — a ré-évalué un processus culturel couvrant plusieurs millénaires. Une telle démarche intellectuelle réclame un effort considérable, non encore arrivé à son terme. En effet, de nouveaux acquis surgissent constamment, renouvelant les bases de départ et s'intégrant au climat intellectuel de notre société. Cette effervescence créatrice fait saillir les prémisses avec lesquelles tout bilan historique se doit de compter. Depuis les délimitations formulées dès la première de ces trois décennies et jusqu'aux résultats enregistrés dernièrement, un progrès évident apparaît se confondant avec le développement même de la conscience socialiste.

La diffusion dans les masses des connaissances scientifiques et des valeurs culturelles s'est alliée à la mise en lumière du rôle de ces masses dans l'évolution de l'histoire de la culture. Pour le renouvellement des cadres de spécialistes et de travailleurs dans tous les domaines, la ré-évaluation des traditions scientifiques s'est avérée nécessaire. Sur un autre plan, la pensée créatrice stimulée engendra la valorisation de l'apport du peuple roumain au patrimoine de la culture universelle.

Mais, si les prémisses de l'histoire culturelle contemporaine se trouvent dans le climat intellectuel de notre société, il est évident que le renouveau méthodologique et de contenu se retrouvera dans la conception idéologique qui guide l'interprétation du passé. A ce point de vue, l'histoire culturelle cesse d'être détachée de l'existence des hommes ; la série des créations culturelles cessent d'évoluer sur un plan supérieur, sans aucune contingence avec l'effort fourni par les producteurs des biens maté-

riels. Les valeurs culturelles ont été replantées dans la pensée des hommes qui ont vécu et travaillé sur cette terre. Une nouvelle image de notre propre passé commence à prendre corps dans les travaux qui ont exploré l'affirmation de la culture roumaine à l'époque du haut Moyen Age, la naissance d'un humanisme roumain, les caractères de l'époque des Lumières et du romantisme, la confrontation entre les idées marxistes et les conceptions idéalistes, les tensions idéologiques de l'entre-deux-guerres. Cet effort de restitution globale des étapes parcourues par la culture roumaine imposait tout naturellement la coopération des spécialistes dans différents domaines ; l'étude interdisciplinaire réclame, en effet, la participation des historiens de la philosophie, de la littérature et des arts, celle des sociologues et des spécialistes des sciences politiques aux débats sur des thèmes d'importance majeure.

L'étude de la dynamique intérieure de la culture roumaine met en lumière ses multiples contacts avec les cultures voisines, autant que ceux avec le centre et l'occident du continent européen ou avec le Proche-Orient et le continent asiatique. La position de la culture roumaine dans une zone de convergences impose l'investigation de tous les aspects susceptibles d'éclairer les contacts culturels entre les peuples et leur signification, car — comme l'affirmait le Président de la République Socialiste de Roumanie, Nicolae Ceaușescu, dans son message adressé aux participants au XIV^e Congrès international d'Etudes byzantines, « loin de constituer une investigation à caractère strictement documentaire du passé, la recherche historique représente dans une bonne mesure — comme le montre aussi la vie — une science du présent . . . Les sciences de la recherche du passé mettent en évidence, comme une conclusion fondamentale, l'idée que les masses populaires sont les réalisateurs de tous les biens matériels et spirituels qui composent le patrimoine de la civilisation, que les peuples sont les créateurs de l'histoire . . . L'étude du chapitre de l'histoire universelle dont vous vous occupez met en évidence l'interdépendance et les étroites relations qui ont existé au long des siècles entre les peuples qui habitent ces contrées ; la vie leur a toujours impérieusement imposé la nécessité de coexister pacifiquement, de se connaître et de collaborer étroitement pour l'affirmation de leur entité nationale et la défense de leurs intérêts vitaux contre la domination étrangère. Les grands empires ont toujours tenté de diviser ces peuples, de stimuler et de perpétuer les conflits — réels ou inventés — afin de pouvoir les dominer et assujettir plus aisément. Mais les enseignements de l'histoire montrent que ce n'est que lorsqu'ils ont agi de concert, unis, que ces peuples ont pu obtenir la victoire et avancer sur la voie du progrès, de la libération nationale et sociale ». L'étude des relations culturelles, sensible aux problèmes posés par l'existence socio-politique et, en même temps, aux objectifs fixés par les exigences du présent, confère à l'histoire culturelle la tâche de préciser la place de la culture roumaine dans le Sud-Est européen, ainsi que la place des civilisations épanouies dans cette zone dans l'histoire universelle.

Le bilan de l'histoire de notre pays est en cours de développement, toutefois, l'un de ses aspects majeurs se révèle dans son articulation dans le processus de revalorisation du sens et des perspectives de la culture,

tels qu'ils se dessinent à travers l'effort de donner corps à une nouvelle conscience collective et de conférer d'autres dimensions à la personnalité humaine. Cette conscience en train de se cristalliser, cette personnalité humaine en train de se remodeler par l'assimilation des valeurs créées au cours des siècles ainsi que par la mission assumée de participer à la transformation du monde sont les facteurs directeurs du processus de valorisation de l'héritage culturel national et universel. Par la même occasion, devient évidente l'étroite interdépendance de ces deux termes dans le cadre du processus d'édification d'un monde nouveau, un monde de l'ordre, de la paix, de l'égalité des peuples dans un respect mutuel. C'est en ce sens que le Président Nicolae Ceaușescu affirmait dans le message à la session solennelle dédiée au centenaire de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie : « l'histoire de la société humaine prouve que tous les peuples, grands ou petits, ont fourni, par leur intelligence, leurs dons et leur force créatrice, une contribution à l'enrichissement du trésor scientifique et artistique de l'humanité. Plus d'une fois de petits peuples se sont faits connaître et apprécier par leurs réalisations remarquables, ont donné leur nom à toute une époque historique. L'histoire universelle apprécie une nation selon son apport à la connaissance, selon la valeur de l'héritage matériel et spirituel qu'elle lègue, selon le rôle qu'elle tient dans le domaine du progrès et de la civilisation ». Avec de telles perspectives, l'histoire culturelle restitue au présent son passé, elle restitue au monde contemporain toute son humanité. Or, dans ces objectifs nous reconnaissons une prémisse majeure offerte par la Libération, que nous célébrons aujourd'hui au bilan actif de l'historiographie contemporaine.

FAMILLE ET HISTOIRE DES MENTALITÉS (XVI^e—XVIII^e SIÈCLES). ÉTAT PRÉSENT DES RECHERCHES *

ROBERT MUCHEMBLED
(Lille)

En conclusion de son excellente étude de la colonie de Plymouth au XVII^e siècle, John Demos définissait la famille dans la « Vieille Colonie » comme « une agence centrale de production économique et d'échange », « une école », « un institut professionnel », « une église », « une maison de correction », et enfin comme « un établissement-providence »¹. C'est dire à quel point la famille, dans ce contexte, se différenciait de notre famille contemporaine, — et à certains égards du modèle anglais dont elle était issue — c'est dire surtout qu'une définition du phénomène, en Europe, de la fin du Moyen Age au XVIII^e siècle, ne saurait être simple, puisque la famille se rattachait alors pratiquement à *tous* les aspects de la vie en société. Il ne saurait donc être question pour moi de tenter ici une étude historiographique complète du problème : je n'aborderai pas, par exemple, la question de l'éducation, hors de la famille et en son sein, ni l'histoire de la femme, qui mériteraient toutes deux des traitements spécifiques, tant devient foisonnante la bibliographie de ces sujets².

* Les abréviations suivantes sont utilisées dans les notes : *Family in History* = *The Family in History. Interdisciplinary Essays*, edited by Theodore K. Rabb and Robert I. Rotberg, New York, Harper and Row, 1973, VII—235 p. (15 articles, parus à l'origine dans le *Journal of Interdisciplinary History*, édité par R. I. Rotberg et T.K. Rabb et publié par le Massachusetts Institute of Technology).

Famille et Société = numéro spécial des *Annales (Economies, Sociétés, Civilisations)*, 27^e année, n^o 4—5, juillet-octobre 1972, pp. 799—1234.

¹ John Demos, *A Little Commonwealth. Family Life in Plymouth Colony*, New York, Oxford University Press, 1971 [1^{ère} éd. 1970], 202 p. (pp. 183—184).

² Voir C. John Sommerville. *Bibliographic Note. Toward a History of Childhood and Youth* dans *Family in History*, pp. 227—235. Bibliographies également dans Georges Snyders, *La pédagogie en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, P.U.F., 1965, 459 p., et Robert Muchembled, *L'enseignement protestant au XVI^e siècle*, dans « L'Information historique », sept.—oct. 1970, pp. 155—167. Ces indications ne sauraient certes pas épuiser le sujet ! Sur la femme existe une très importante littérature, souvent polémique, et plutôt centrée sur l'époque contemporaine. Voir : Michel Rouche, *La recherche historique sur la femme, l'amour et le mariage*.

En fait, mon but dans le présent article est simplement d'attirer l'attention sur l'évolution récente de la problématique des recherches historiques concernant la famille : Philippe Ariès, en 1960, a ouvert à propos de celle-ci un chapitre de l'histoire des mentalités. Parallèlement, les progrès de la démographie historique ont peu à peu fait naître des interrogations sociologiques nouvelles, à propos de la famille, du mariage ou de la sexualité. Et surtout, enfin, échappant depuis peu à la simple quantification ainsi qu'à l'histoire des idées, la famille est devenue le lieu d'une réflexion sur l'histoire *sociale* des mentalités et des comportements collectifs.

J'étudierai donc successivement ces trois temps forts, ces trois démarches complémentaires et parfois opposées, qui aboutissent à une meilleure compréhension des « mentalités » des hommes de l'Ancien Régime : les masses populaires, les humbles, les oubliés, qui avaient fait irruption anonymement, il n'y a guère, dans le domaine de l'histoire économique et démographique, acquièrent ainsi une pesanteur *humaine* nouvelle. Mais il y a plus : une telle reconstruction du passé n'est-elle pas destinée à briser d'anciens monopoles idéologiques sur l'histoire ? N'ouvre-t-elle pas la voie à une reconstruction de notre présent ?

PHILIPPE ARIÈS : UNE CERTAINE HISTOIRE DE LA FAMILLE...

Jusqu'à une époque récente, en France, seuls les historiens conservateurs s'intéressaient à la famille, affirmant qu'elle n'était plus ce qu'elle avait été et cherchant à définir les causes de la décadence morale qu'ils croyaient découvrir en son sein³. La publication, en 1960, du livre de Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*⁴, modifia définitivement ces perspectives. L'histoire de la famille, désormais, devenait une branche de l'histoire des « mentalités ». Car l'ouvrage de Philippe Ariès influença rapidement l'école historique française, mais aussi nombre de chercheurs anglo-saxons⁵.

Essai de bibliographie critique, dans « Revue du Nord », avril-juin, 1971, pp. 313—317 (pour une première approche) ; Lois W. Banner, *On Writing Women's History*, dans *Family in History*, pp. 159—170 (comptes rendus critiques) ; et, par exemple, Dorothy Gies MacGuigan (éd.), *A Sampler of Women's Studies*, Ann Arbor (Michigan), 1973, qui contient un article de Natalie Zemon Davis, *City Women and Religious Change in Sixteenth-Century France*, pp. 17—45 (Un livre écrit entièrement par des femmes et pour des femmes. Une recherche pluridisciplinaire intéressante).

³ Voir les pages suggestives, à ce sujet, de David Hunt, *Parents and Children in History. The Psychology of Family Life in Early Modern France*, New York, Harper and Row, 1972 [1ère éd. 1970 : New York, Basic Books], 226 p. (pp. 27—31).

⁴ Paris, Plon, 1960, 504 p.

⁵ Edition américaine, *Centuries of Childhood : A Social History of Family Life*, trad. Robert Baldick, New York, 1962. A propos des travaux américains et anglais sur la famille, voir les 2^e et 3^e parties de cet article.

Cependant, dès l'origine, ce brillant essai fut critiqué⁶. Et, de fait, ce travail s'est révélé, à mon sens, au moins aussi dangereux qu'il fut fécond, ouvrant des pistes de recherche passionnantes, mais visant, concrètement ou non, à occulter certains problèmes. Aussi me paraît-il nécessaire, à l'occasion de la réédition de ce maître-livre⁷, de tenter d'apprécier ses lignes de forces et surtout d'évaluer ses silences.

L'étude est organisée, en trois parties : 142 pages sont consacrées au sentiment de l'enfance, 236 pages à la vie scolaire et 84 pages à la famille.

Partant du postulat que « le sentiment de l'enfance n'existe pas » dans la société médiévale (p. 134), Ph. Ariès a cherché à déterminer les étapes d'une prise de conscience « de la particularité enfantine » (p. 134) par l'étude de la représentation des âges de la vie, des habits et des jeux des enfants, ainsi que de l'iconographie du sujet. Pour lui, la découverte de l'enfance commence vers le XIII^e siècle, mais se cristallise définitivement à partir de la fin du XVI^e siècle et au XVII^e siècle (pp. 38—39). La personnalité propre de l'enfant est désormais reconnue : dans l'art, il devient « le centre de la composition » des portraits de famille au XVII^e siècle (p. 38). Au même moment, son costume se distingue de celui des adultes, tout au moins en ce qui concerne les garçons :

« Le premier costume des enfants a été le costume que tout le monde portait environ un siècle auparavant, et qu'ils étaient désormais les seuls à porter »⁸.

En somme, sous l'Ancien Régime, l'enfant se distingue de plus en plus nettement du monde des adultes, alors que durant un Moyen Âge un peu brumeux, il constituait, dans l'art comme dans la vie, un adulte en miniature. Sa spécificité n'était nullement reconnue, ni même à certains égards sa présence, car « il en mourait trop » (p. 30), ce qui conduisait les adultes à l'indifférence devant le décès des enfants⁹.

Deux sentiments de l'enfance surgissent donc à l'époque moderne : le « mignotage », c'est-à-dire le sentiment que l'enfant constitue « une source d'amusement et de détente pour l'adulte » (pp. 135—136), vers le XVI^e siècle, puis, un siècle plus tard surtout, le souci de l'éducation, destiné, selon de doctes penseurs du temps, à « guérir de l'enfance et de la jeunesse, qui sont véritablement des âges d'imperfection en tout » (p. 140).

⁶ Cf., par exemple, J. — L. Flandrin, *Enfance et société*, dans « Annales E.S.C. », mars—avril 1964, pp. 322—329.

⁷ Paris, Editions du Seuil, 1973, XX-504 p., 26 ill. h.-t. (collection « L'Univers Historique »). La pagination est identique à celle de l'édition de 1960. L'auteur n'a opéré aucune modification de son texte, mais a ajouté une préface de 20 pages, pour répondre à certaines critiques ou indiquer des acquisitions historiographiques récentes. Il est frappant et symptomatique de constater que le livre-adolescent de 1973 n'a évolué en rien par rapport à l'ouvrage-bébé de 1960. En outre, Ph. Ariès tente de dissuader les chercheurs de s'intéresser par trop à la période XVI^e—XVIII^e siècles, car « nous risquons de répéter à satiété les mêmes sujets, avec de petits progrès » (p. XIX, répété p. XX). En fait, il me semble que cette époque recèle, comme je l'indique plus loin, la clef d'une histoire de la famille — et non pas seulement du sentiment de la famille — qui débouche sur une conception de notre présent fort éloignée de celle de Philippe Ariès !

⁸ p. 50 (souligné par l'auteur).

⁹ Cette « indifférence » devant la mort, y compris celle des adultes, est sans doute un caractère général de l'Ancien Régime démographique jusqu'au XVIII^e siècle : cf. François Lebrun, *Les hommes et la mort en Anjou aux 17^e et 18^e siècles. Essai de démographie et de psychologie historique*, Paris/La Haye, Mouton, 1971, 562 p.

Guérir de l'enfance ! Telle est la philosophie du système d'éducation scolaire nouveau qui naît en Occident vers le XVI^e siècle. Peu à peu commence, selon Ph. Ariès lui-même, « un long processus d'enfermement des enfants (comme des fous, des pauvres et des prostituées) qui ne cessera plus de s'étendre jusqu'à nos jours »¹⁰. L'auteur consacre près de la moitié de son ouvrage à l'évolution de la « vie scolastique », de la fin du Moyen Age au XIX^e siècle, étudiant successivement la vie scolaire médiévale, l'apparition des collèges et leur fonction éducatrice (disciplinaire) nouvelle, la naissance des classes scolaires, les âges des écoliers, les progrès de la discipline, l'apparition des internats et d'un enseignement primaire spécifique, et enfin la disparition de la rudesse écolière. En l'espace d'un demi-millénaire, toute l'Europe occidentale connaît, par des voies différentes, la « scolarisation », définie pour l'enfant comme « une manière de quarantaine, avant d'être lâché dans le monde » (Préface 1973, p. III).

Il s'agit de séparer l'enfant — au moins l'enfant bourgeois — des autres groupes d'âges de la société, ce qui est la fonction de l'internat jusqu'à la fin du XIX^e siècle, puis de la famille, par la suite, qui assure à son tour ce « rôle d'encadrement moral » (p. 317). Parallèlement à cette séparation des âges s'est effectuée, à partir du XVIII^e siècle, une séparation scolaire entre les riches et les pauvres. Dès lors, tandis que s'imposait un modèle de l'enfant bourgeois « bien élevé », l'enfant du peuple, refoulé dans un enseignement de « seconde zone », retrouvait la précocité médiévale du passage à la vie adulte.

Dans la troisième partie du livre, l'accent est mis, malgré le titre, sur le *sentiment* de la famille plutôt que sur celle-ci. La famille existait au Moyen Age comme une réalité sociale et économique, nous dit Ph. Ariès, mais non pas en tant que valeur morale et sentimentale. L'iconographie traduit l'apparition du sentiment de la famille à partir du XV^e siècle, et surtout des XVI^e et XVII^e siècles. Or, à cette même époque, change également l'attitude à l'égard de l'enfant. La famille, désormais, se concentre autour de lui, alors qu'auparavant les échanges affectifs et les communications sociales étaient assurés hors de la famille, dans le cadre des structures de « sociabilité » du Moyen Age. En conséquence, l'envoi des enfants en apprentissage hors du foyer ne subsiste plus guère, à l'époque moderne, que dans la haute noblesse ou chez les artisans. Une « épaisse sociabilité » (p. 422) survit au XVII^e siècle, quand « personne n'était seul » (p. 450), mais la famille tend de plus en plus à s'isoler du monde dès le XVIII^e siècle, quand naît l'intimité familiale dans les groupes sociaux aisés. La famille se ferme, se substitue aux anciennes relations sociales défaillantes. Cette « sécession » de la bourgeoisie (p. 467) dans un espace réservé se double d'une éducation destinée à faire ressembler l'enfant à un modèle conventionnel. Et, lentement, ce type de vie familiale s'étend à toute la société, au point que l'on oublie aujourd'hui « son origine aristocratique et bourgeoise » (p. 458).

Quelques années à peine après la publication du livre de Ph. Ariès, un critique notait qu'il apparaissait « souvent comme un essai, brillant

¹⁰ Préface à la nouvelle édition, 1973, p. III.

et foisonnant d'idées, plutôt que comme une étude scientifique »¹¹. Brillant et foisonnant l'ouvrage l'est sans conteste, en particulier à cause de la diversité de la documentation, de l'utilisation systématique de sources iconographiques, et du point de vue de l'auteur, centré sur la « longue durée », qui est l'une des dimensions fondamentales de l'histoire des mentalités. Féconde également cette grande thèse d'une évolution du sentiment de l'enfance et de la famille dans l'histoire, qui semble à première vue rejoindre les préoccupations de J. H. Van Den Berg¹², et qui trouva Outre-Atlantique une audience beaucoup plus large qu'en France, peut-être, en se greffant, comme je le montrerai plus loin, sur une tradition « méta-psychologique »¹³ représentée par Erik Erikson. Et pourtant, l'œuvre de Ph. Ariès se révèle, depuis plus d'une décennie, stérilisante à de nombreux égards.

Je ne songe pas ici à critiquer les argumentations de détail, ce que l'auteur sait très bien faire personnellement¹⁴, ni même ses deux thèses essentielles : d'autres formes de sociabilité que la famille conjugale monopolisaient les échanges affectifs et sociaux, avant les XVI^e—XVII^e siècles ; un changement considérable dans cet état des mœurs intervient lentement, et devint clairement visible à la fin du XVII^e siècle avec la « scolarisation », c'est-à-dire « l'enfermement » des enfants¹⁵. Tout au plus peut-on remarquer ici que toute l'argumentation repose sur des corpus documentaires concernant essentiellement les « élites » sociales, et que l'extension des conclusions de l'auteur à la société toute entière repose sur un à priori : celui d'une plasticité totale des masses populaires, dont les mentalités ne seraient modifiées que par la diffusion, du haut vers le bas, des sentiments et des valeurs culturelles ou sociales des élites. Certes, cette idée n'est pas clairement exprimée dans le livre. Mais lorsque l'auteur fait naître la classe sociale à la fin du XVIII^e siècle dans le milieu bourgeois (p. 376), il se réfère implicitement à un modèle de société sans classe, antérieur au XVIII^e siècle, qui, pour le moins, appartient à l'idéologie conservatrice.

Ces notations me conduisent au centre du débat : les silences de Philippe Ariès sont au moins aussi importants que l'angle d'attaque qu'il a choisi pour épuiser son sujet. Car, selon lui, l'essentiel est dit à propos de la période moderne et contemporaine. D'ailleurs, s'il devait concevoir son livre aujourd'hui, « les grandes lignes demeureraient les mêmes »¹⁶. Il ne faut pas voir dans ces déclarations, à mon sens, une tranquille assurance,

¹¹ J. - L. Flandrin, *art. cit.*, p. 329.

¹² J. H. Van den Berg, *Metabetica ou la Psychologie historique*, trad. du néerlandais, Paris, 1962, 359 p. (préface : « Ce livre part du concept que l'homme change »).

¹³ Le mot est de David Hunt, *op. cit.*, p. 50.

¹⁴ Il consacre presque entièrement sa préface de 1973 à des mises au point de détail : l'organisation en classes d'âge au Moyen Age et par la suite, et l'existence de sociétés de jeunes célibataires (pp. VII—IX) ; la persistance jusqu'à la fin du XVII^e siècle d'une sorte d'infanticide toléré, par l'étouffement « accidentel » des jeunes enfants dans les lits de leurs parents (pp. IX—X) ; la nécessité de bâtir une histoire du baptême (pp. X—XII) ; les tombeaux et le sentiment de l'enfance (pp. XIII—XIV) ; le thème de l'enfance et celui de l'âme dans l'iconographie (pp. XIV—XVI) ; et enfin un modèle florentin de privatisation de la vie familiale et de découverte de l'enfant dès le XV^e siècle, qui contraste avec le modèle français de la même époque (pp. XVI—XVIII).

¹⁵ Résumées par l'auteur, préface de 1973, pp. I—IV.

¹⁶ Préface, 1973, pp. XIX—XX et p. IX.

mais plutôt une sourde inquiétude, la même d'ailleurs que celle qui le pousse à ne pas répondre aux critiques les plus radicales contre son livre¹⁷. Cette inquiétude est d'ailleurs nettement exprimée dans la préface de l'édition de 1973 : « Un livre a sa vie propre, il échappe vite à son auteur pour appartenir à un public qui n'est pas toujours celui que l'auteur a prévu »¹⁸.

En effet, on a pu dire que ce livre sur l'enfant était principalement centré sur l'adulte : celui qui commande et peint les portraits, celui qui écrit ou lit les traités médicaux...¹⁹. C'est dire que Philippe Ariès, qui semble se démarquer d'une vue conservatrice de l'histoire de la famille, se passionne, comme les tenants de cette tradition, pour les aspects moraux et affectifs, pour le *sentiment* de la famille, plus que pour l'étude de la réalité de celle-ci²⁰. Ces choix ne sont pas fortuits, et ne sont pas imposés uniquement par l'état de la documentation. L'auteur avait-il la possibilité de mener une étude plus scientifique et moins impressionniste ? « Oui : j'en suis convaincu », écrivait J.-L. Flandrin en 1964²¹. Et, à plus forte raison, il aurait pu remanier son livre, s'il l'avait désiré, au lieu d'en livrer une seconde édition totalement figée, en 1973.

Mais c'est là faire un faux procès à un historien-démographe²² qui a choisi d'ignorer délibérément les techniques quantitatives qu'il connaissait bien et de pratiquer une histoire « sociale » sans aucune référence à l'histoire économique. L'étude des mentalités, ainsi définie, perdrait tout enracinement dans le *réel* des sociétés, et expliquerait les phénomènes par la force agissante des idées ou des sentiments, nés dans le monde des puissants et des riches, et diffusés, en somme, unilatéralement du haut vers le bas.

Il importe de comprendre ces choix de Ph. Ariès, qui barrent la route à une histoire différentielle de la famille selon les groupes sociaux, mais ont le mérite d'introduire de fait dans cette étude la notion de contingence temporelle, c'est-à-dire de permettre de combattre une vue fixiste du phénomène.

En réalité, très prudemment, Ph. Ariès, limitait son étude au *sentiment* de la famille, variable selon les époques. Mais, comme il le note en 1973, le livre lui a échappé, et la notion de contingence, quoi qu'il en ait, s'est étendue à la *réalité* de la famille. Il suffit de rappeler la crise de celle-ci à l'heure actuelle, dans le monde occidental, et surtout aux U.S.A. Marcuse, par exemple, peut écrire que l'on assiste au déclin de la fonction sociale de la famille : le père, dans les sociétés industrialisées, perd son rôle d'intermédiaire nécessaire entre l'autorité et l'individu, mais cette fonction resurgit dans l'administration, qui préserve la vie de la société et les lois qui la fondent²³. Or, cette « crise » de la famille, fait d'elle, aujourd'hui,

¹⁷ Celle de David Hunt, *op. cit.*, pp. 27—51, par exemple.

¹⁸ p. IV.

¹⁹ John Demos, *Developmental Perspectives on the History of Childhood*, dans *Family in History*, pp. 127—128.

²⁰ Cf. D. Hunt, *op. cit.*, pp. 38 sv.

²¹ *art. cit.* (ci-dessus, note 6), p. 329.

²² Auteur de *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIII^e siècle*, Paris, 1948 (réédition : 1971).

²³ Herbert Marcuse, *Eros and Civilization: A Philosophical Inquiry into Freud*, New York, 1955, pp. 81 sv.

un objet historique nouveau. Dans les fissures de l'institution s'introduit une curiosité impensable au XIX^e siècle. Et, en ce sens, Ph. Ariès est au moins autant un témoin inquiet de notre présent qu'un historien des mentalités passées. Il est sans doute parfaitement conscient de ce fait, mais peut craindre que l'on ne fasse de ses recherches un usage qui le désespérerait : son livre constitue peut-être le constat d'échec présent d'un ancien type de structure familiale. C'est aussi, semble-t-il, un jugement moral sous-tendu par « une vue générale critique de la modernisation » et par une vision conservatrice de l'histoire de France. Un jugement qui s'enracine dans un passé mythique : ce n'est pas par hasard, note David Hunt, qu'il se réfère à une époque médiévale « durant laquelle les classes inférieures acceptaient leur situation inférieure »²⁴. Nous comprenons mieux ainsi pourquoi il refuse de baser ses analyses sur des études économiques et démographiques précises : il préfère se référer au mythe d'une société médiévale sans classe, à l'image d'une enfance, médiévale libre et spontanée, et s'évader d'un présent douloureux, issu de l'évolution qu'il décrit dans son ouvrage.

En ce sens, il est peut-être proche de ces hommes qui firent de l'enfance, vers le XVII^e siècle, « le conservatoire des usages abandonnés par les adultes »²⁵. J.-L. Flandrin voit dans une telle attitude une possible projection par les adultes de la nostalgie de leur propre enfance, et s'étonne que Ph. Ariès ne se soit pas posé la question²⁶ : tout son livre n'est-il pas en lui-même une réponse, un rêve nostalgique, un conservatoire de la situation médiévale idéalisée ?

En effet, il se réfère à une époque durant laquelle, selon lui, enfants et adultes se cotoyaient, hors de la famille, mais dans « un "milieu" très dense et très chaud », ce qui fait que « personne n'était seul »²⁷. N'est-ce pas, fondamentalement, regretter cette époque ?

Mais cette vue mythique du Moyen Âge²⁸ et, à mon sens, des XVI^e et XVII^e siècles, empêcherait, si l'on n'y prenait garde, une véritable histoire de la famille, en tant que cellule élémentaire d'un corps social, c'est-à-dire lieu de relations économiques, politiques, religieuses, etc... Ph. Ariès constate une évolution, du sentiment de l'enfance et du sentiment de la famille, mais n'en cherche pas les causes hors du champ de l'histoire intellectuelle : sa tentative occulte l'évolution économique et politique au sens large, niant la réalité des classes, et par conséquent des tensions sociales, avant le XVIII^e siècle. Partant du principe que l'évolution du sentiment de l'enfance a modifié les relations familiales, il « oublie » d'analyser les causes extérieures multiples qui expliquent ce phénomène culturel et construit une histoire des mentalités réduite aux élites sociales, qu'imiteraient automatiquement des masses privées de la moindre autonomie ou de capacité de résistance.

²⁴ Cf. D. Hunt, *op. cit.*, p. 44.

²⁵ Ph. Ariès, *op. cit.*, p. 67.

²⁶ *art. cit.*, p. 328.

²⁷ Ph. Ariès, *op. cit.*, p. III et p. 450.

²⁸ Urban T. Holmes, *Medieval Children*, dans *Journal of Social History*, Winter 1968, vol. 2, n° 2, pp. 164-172, critique les théories d'Ariès concernant le Moyen Âge et conclut que « les enfants étaient aimés et gâtés » comme plus tard (p. 172). Il n'utilise cependant que des sources littéraires.

Pourtant, comme j'essaierai de le montrer plus loin, les masses populaires occidentales témoignent d'originalités certaines en la matière. De plus, il est possible de choisir, pour traiter de la famille, une optique radicalement différente : celle des historiens américains, qui s'intéressent au développement de l'enfant à la lumière de la psychologie et de la psychanalyse, ou celle de l'historien des mentalités et des cultures populaires. Pour ce dernier, dont la démarche est complémentaire de celle de Ph. Ariès, l'évolution de la structure familiale sous l'Ancien Régime s'insère dans le cadre plus vaste d'une tentative globale d'acculturation, conduite conjointement par les églises et par les états, après la grande cassure de la crise religieuse au début du XVI^e siècle. Car le sort réservé à l'enfant, y compris à l'enfant des classes sociales supérieures, se rapproche de celui que subissent les masses populaires : une pression progressive tend à instaurer chez l'un et chez les autres un même conformisme social. La période XVI^e—XVIII^e siècles s'avère cruciale pour la compréhension de ces faits. D'ailleurs, bien que Philippe Ariès la considère comme suffisamment connue, les chercheurs ne s'y sont pas trompés, qui ont multiplié depuis plus de dix ans, surtout en France, en Angleterre, et aux U.S.A., les interrogations à propos de cette époque.

L'HISTOIRE DE LA FAMILLE ENTRE LA DÉMOGRAPHIE ET LA SOCIOLOGIE

A l'origine était la démographie historique ! Celle-ci, en un peu plus de deux décennies, a quitté les sentiers qui lui traçaient vers 1952 Louis Henry pour les voies royales d'une adolescence tumultueuse²⁹. Tandis que se multipliaient recherches et polémiques, les démographes se sont rendus compte qu'il ne suffisait pas de « recenser » et de « classer »³⁰. Aussi assiste-t-on, depuis quelques années, au mariage (tardif) du quantitatif et du qualitatif.

Comptages, graphiques, courbes et comparaisons viennent de détruire le mythe de la famille large et patriarcale, qui aurait été caractéristique d'une Europe pré-industrielle et qu'auraient pulvérisée, à l'époque contemporaine, les mutations des structures économiques : le colloque de 1969, organisé par le « Cambridge Group », a en effet établi la prédominance quasiment « planétaire » de la famille « nucléaire » ou « conjugale » composée du couple et de deux ou trois enfants, dès le XVI^e siècle pour

²⁹ La bibliographie du sujet est énorme. Voir : C. Legeard, *Guide des recherches documentaires en démographies*, Paris, 1966, ainsi que les bibliographies publiées dans les revues *Population* (depuis 1945) et *Annales de Démographie historique* (depuis 1964). Y ajouter les publications de l'I.N.E.D. (Institut national d'études démographiques, Paris). E. Le Roy Ladurie, *Le territoire de l'historien*, Paris, Gallimard, 1973, pp. 301—403, donne d'utiles compte rendus d'ouvrages récents et quelques articles de recherches. Une synthèse (à nuancer aujourd'hui) : E.A. Wrigley, *Société et population*, Paris, Hachette, 1969, 256 p. Deux ouvrages de méthode : M. Fleury et L. Henry, *Nouveau manuel de dépouillement et d'exploitation de l'Etat civil ancien*, Paris, 1965 (1ère éd. 1956) et E. A. Wrigley (et collab.) *An Introduction to English Historical Demography From the Sixteenth to the Nineteenth Century*, Londres, 1966, XII—283 p. L'impulsion, née en France, a gagné l'Angleterre (publications du « Cambridge Group », dirigé par P. Laslett et E. A. Wrigley, en particulier) puis les autres pays.

³⁰ Jacques Dupâquier et Michel Demonet, *Ce qui fait les familles nombreuses*, dans *Famille et Société*, pp. 1025—1045 (p. 1025).

le moins. L'Angleterre, de la fin du XVI^e au début du XX^e siècle, constitue un modèle, avec une moyenne de 4,75 personnes par ménage et une grande stabilité des structures familiales, pratiquement insensibles aux mutations socio-économiques importantes. Et ce modèle semble valable pour une large aire culturelle : il s'applique, par exemple, à la province de Hollande au XVIII^e siècle et à la moitié Nord de la France.

Par contre, dans le Sud de la France, la famille nucléaire coexiste avec la famille élargie verticalement, qui comprend des ascendants et des descendants, et avec la famille élargie horizontalement, composée de frères, de sœurs, de cousins . . . , mariés ou célibataires : à Montplaisant, en Périgord noir, la famille élargie représentait 30 % du total en 1644, mais seulement 12,3 % en 1836. Des « frérèches » fleurissaient au XV^e siècle en Languedoc. Elles existaient aussi en Corse vers 1770, à côté du type vertical de la famille élargie. Mais celle-ci ne se révèle majoritaire qu'aux Etats-Unis vers 1790 et en Serbie, où la « zadruga », type de grande maisonnée, est attestée en 1528. En 1733, à Belgrade, 78 % des familles se composent en moyenne de plus de six membres ³¹.

Depuis ce colloque les recherches ont en général confirmé ces conclusions : « c'est la famille nucléaire qui domine », et ceci avant l'industrialisation, qui a plutôt compliqué la structure des ménages ³². La dichotomie entre une Europe du Nord-Ouest et une Europe du Sud-Est est aussi clairement affirmée. Mais la famille élargie, sans être jamais localement majoritaire en France, semble-t-il, constitue « parfois une réalité très importante : 47 % dans la vallée du Verdon au début du XVIII^e siècle, par exemple. Encore l'auteur remarque-t-il que dans le cas des familles nucléaires le père est décédé dans 70 % des cas, ce qui signifie finalement que le fils ne quitte réellement son père que dans 16 % des cas environ ³³ !

Pour conclure sur ce point, il faut signaler que des chercheurs ont attiré l'attention sur la complexité d'une définition de la famille : en Toscane, vers 1427—1430, la dimension moyenne de celle-ci est peu élevée, mais il ne s'agit pourtant pas du modèle « européen » défini au colloque de Cambridge : la famille agnatique indivise, patrilineaire et « patrivirilocale », bien que minoritaire, joue un rôle important dans les couches rurales. Seule l'aristocratie florentine se rapproche aux XVI^e—XVII^e siècles du modèle « européen » ³⁴. En outre, d'après l'exemple de la région de Meaux, Micheline Baulant a décrit un type de famille complexe et incomplète, issue de remariages, qu'elle estime à au moins 25 % du total au XVII^e siècle : la présence d'orphelins, neveux, cousins, au foyer et le

³¹ Cf. Peter Laslett (éd.), *Household and Family in Past Time*, Cambridge, 1972. Résumé du colloque de 1969 dans « Annales E.S.C. », nov.—déc. 1969, pp. 1423—1426 et par P. Laslett, *The Comparative History of Household and Family*, dans *Journal of Social History*, Fall 1970, pp. 75—87. Du même auteur, *La famille et le ménage : approches historiques*, dans *Famille et Société*, pp. 847—872, ainsi que *Un monde que nous avons perdu. Famille, communauté et structure sociale dans l'Angleterre pré-industrielle*, Paris, Flammarion, 1969, 298 p. Voir également E. A. Wrigley, *Société et population*, pp. 13 sv.

³² P. Laslett, dans *Famille et société*, p. 851 et p. 868.

³³ Alain Collomp, *Famille nucléaire et famille élargie en Haute Provence au XVIII^e siècle (1703—1734)*, dans *Famille et Société*, pp. 969—975.

³⁴ Christiane Klapisch et Michel Demonet, « *A uno pane e uno vino* ». *La famille rurale toscane au début du XV^e siècle*, dans *Famille et Société*, pp. 873—901.

renforcement des liens entre les frères et sœurs distinguent cette « famille en miettes » des types précédemment cités et compliquent donc le schéma³⁵.

Somme toute, la famille en Europe du XVI^e au XVIII^e siècle ne se laisse pas facilement intégrer dans un système de classement rigide. Prétendre, par exemple, que « plus l'état social d'une famille était élevé plus cette famille était grande »³⁶ n'est pas toujours vrai, comme le prouvent les recherches concernant la famille large ou complexe en milieu populaire. Car, finalement, la réalité est très diverse, que masquent les chiffres des démographes. Ainsi, affirmer que la dimension de la famille dépend de l'âge au mariage³⁷ conduit obligatoirement à l'étude de la fécondité, débouche sur le problème de la limitation des naissances et sur celui des conduites sociales en matière de mariage, c'est-à-dire s'insère dans une étude plus large de la sociabilité.

En premier lieu, les spécialistes admettent l'existence d'un modèle « européen » du mariage, qui ne prévaudrait pas dans l'Europe de l'Est et du Sud-Est. Né dans plusieurs groupes des classes supérieures vers le XVI^e siècle, il serait devenu au XVII^e siècle commun à tous les groupes sociaux, dans les conditions démographiques définies par Pierre Goubert dans ses travaux³⁸. Ce modèle se caractérise par l'âge élevé au mariage des hommes et des femmes, par un important pourcentage de célibats définitifs³⁹, et se distingue ainsi nettement du cas de Belgrade en 1733—1734, par exemple : sur un échantillon de 1357 chrétiens orthodoxes, 87 % des femmes âgées de plus de 15 ans étaient mariées, et 98 % des femmes de plus de 25 ans étaient mariées ou veuves ; les hommes, qui étaient plus vieux de 10 ans que leur épouse, en moyenne, entraient également dans des mariages « précoces »⁴⁰.

Certes, des nuances existent au sein du modèle « européen » : le Sud-Ouest de la France au XVIII^e siècle, ainsi qu'un village de Sologne à la même époque, connaissaient une nuptialité plus précoce qu'ailleurs⁴¹. Mais, dans l'ensemble, le mariage tardif caractérisait la France : en Normandie, comme en Bas-Dauphiné, l'âge au mariage tendait même à aug-

³⁵ Micheline Baulant, *La famille en miettes : Sur un aspect de la démographie du XVII^e siècle*, dans *Famille et Société*, pp. 959—968.

³⁶ P. Laslett, *Un monde que nous avons perdu*, p. 55.

³⁷ E. A. Wrigley, *Société et population* p. 18.

³⁸ Outre sa thèse célèbre sur *Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730*, Paris, 1960, voir *Historical French History: A Research Review*, dans *Family in History*, pp. 16—27, ou *Recent Theories and Research in French Population between 1500 and 1700*, dans D. V. Glass et D. E. C. Eversley, *Population in History. Essays in Historical Demography*, Londres, 1965, 692 p. (pp. 457—473, parmi de nombreux livres et articles).

³⁹ J. Hajnal, *European Marriage Patterns in Perspective*, dans Glass et Eversley, *op. cit.* (ci-dessus, note 38), pp. 101—143 ; P. Laslett, *Un monde que nous avons perdu*, pp. 92 sv. ; Sigismund Peller, *Births and Deaths among Europe's Ruling Families since 1500*, dans Glass et Eversley, *op. cit.*, pp. 87—100 (en particulier p. 99).

⁴⁰ P. Laslett, *Age at Menarch in Europe since the Eighteenth Century*, dans *Family in History*, pp. 28—47 (pp. 34 sv. en particulier).

⁴¹ Louis Henry, *Fécondité des mariages dans le quart sud-ouest de la France de 1720 à 1829*, dans « *Annales E.S.C.* » mai-juin 1972, pp. 612—640 et juill.—oct. 1972, pp. 977—1023 (pp. 1001 sv.), Gérard Bouchard, *Le village immobile. Sennely-en-Sologne au XVIII^e siècle*, Paris, 1972, 386 p. (p. 82).

menter au XVIII^e siècle⁴². De même, en Angleterre, d'après un échantillon, les filles se mariaient en moyenne à 24 ans et les hommes à 27 ans 9 mois au XVIII^e siècle⁴³.

Des comptages, l'histoire du mariage descend lentement aux hommes, avec quelque difficulté car la vie quotidienne des masses laisse peu de traces écrites. L'historien sonde plutôt ses aberrations que sa réalité, en utilisant les archives criminelles, ou, comme J.-M. Gouesse, les archives ecclésiastiques en matière de dispenses de mariage : il nous apprend ainsi que le mariage d'Ancien Régime se différencie nettement du nôtre. Imposé généralement par la famille, même dans les masses populaires, il constitue un phénomène d'insertion croissante dans les sociabilités : « Se marier, c'était acquérir un nouvel état », d'autant qu'« il fallait être marié pour vivre ». Et ceci se faisait en trois étapes, la « parole » donnée, le « traité », puis le mariage « en face d'Eglise ». Endogamie traditionnelle et recherche d'un homme plus riche et plus âgé que la future épouse caractérisaient ce mariage, que débouchait sur « une opposition en même temps qu'une complémentarité » des sexes, avec, bien sûr, prédominance masculine⁴⁴.

Mais ces recherches sages, concordantes dans l'ensemble, rendent-elles compte de la diversité du réel ? Gérard Bouchard bouscule toutes les idées reçues, à propos d'un village solognot au XVIII^e siècle : « une mortalité catastrophique, une très brève durée des mariages, une émigration apparemment constante » poussent au mariage précoce ce « peuple chétif ». Le cercle familial, très vite brisé et reconstruit par de rapides remariages, se révèle très instable, empreint de rudesse et de violence et ne correspond guère à l'illusion d'une famille harmonieuse, telle que la voyaient les historiens du XIX^e siècle (ou même P. Laslett⁴⁵), que l'auteur peut accuser d'avoir voulu « reconstruire, mais en rêve et dans un passé lointain, un univers à jamais détruit »⁴⁶. Cas particulier que ce « village immobile » ? Peut-être est-il trop ambitieux de vouloir déjà juger la famille et le mariage d'Ancien Régime d'après des travaux très fragmentaires et trop circonscrits dans l'espace ? La diversité de l'Europe, de la France, des provinces et des régions mêmes, est redécouverte, tandis que s'effritent des modèles sécurisants pour l'esprit mais vagues et centralisateurs, dont la naissance avait traduit l'étendue de nos ignorances, tout comme leur contestation argumentée témoigne des progrès de la recherche actuelle.

Ainsi voit-on naître également des modèles concernant la sexualité des populations d'autrefois. Les démographes ont très vite été confrontés à ce problème, à propos de la restriction de naissances et des naissances illégitimes⁴⁷.

⁴² Michel Bouvet et Pierre-Marie Bourdin, *A travers la Normandie des XVII^e et XVIII^e siècles*. Caen, 1968, et Jean-François Grenouiller, *Communautés et familles en Bas-Dauphiné : les Côtes d'Arej et sa région (XVII^e s. — 1815)*, mémoire de maîtrise, Lyon, 1972 (compte rendu dans le « Bulletin du Centre d'histoire économique et sociale de la région lyonnaise », 1972, n^o 2, pp. 62—68 : pour les hommes, l'âge moyen au mariage passe de 25, 3 à 27 ans après 1780, et pour les femmes de 23,5 à 24 ans.

⁴³ P. Laslett, *Un monde que nous avons perdu*, p. 92.

⁴⁴ Jean-Marie Gouesse, *Parenté, famille et mariage en Normandie aux XVII^e et XVIII^e siècles. Présentation d'une source et d'une enquête*, dans *Famille et Société*, pp. 1139—1154.

⁴⁵ P. Laslett, *Un monde...*, p. II.

⁴⁶ Gérard Bouchard, *op. cit.*, (ci-dessus, note 41), citations aux pp. 79, 121, 229.

⁴⁷ Faute de place, ces questions ne seront pas ici examinées de manière détaillée.

L'histoire sociale des comportements sexuels collectifs reste à faire, en portant l'attention sur tous les aspects de la vie d'un groupe donné. A Sennely-en-Sologne, une large tolérance sexuelle s'accompagne au XVIII^e siècle d'une « pratique [religieuse] réfractaire à toute codification de la vie spirituelle », d'un refus des hiérarchies officielles⁴⁸. Il convient donc de tenter d'apprécier les écarts par rapport aux normes non comme des aberrations mais comme des indices de comportements socio-culturels distincts au sein d'un peuple chrétien d'Occident qui ne vivait pas partout et toujours le christianisme d'une manière univoque, tans s'en faut⁴⁹ !

Famille, mariage et sexualité : les études actuelles s'engagent lentement dans la voie d'une sociologie historique de la famille. Mais ce domaine d'enquête est finalement à peine effleuré. Il faut souhaiter que se réalise le programme ambitieux qu'appliquent déjà les sociologues à la compréhension du monde contemporain :

« Etudier *la famille dans son contexte* ce n'est pas seulement la situer dans ses interactions avec d'autres "sous-systèmes" comme le groupe de parents, la communauté, l'école ou les services sociaux, c'est aussi la situer dans un milieu économique, démographique et une *classe sociale déterminée* »⁵⁰.

VERS L'HISTOIRE SOCIALE DES MENTALITÉS ET DES COMPORTEMENTS COLLECTIFS

Cependant, si l'histoire sociale et mentale de ces phénomènes s'ébauche à peine, un autre domaine est l'objet, aux Etats-Unis en particulier, de l'attention des chercheurs : l'histoire de l'enfant. Paradoxalement, le livre de Philippe Ariès est à l'origine de ces études⁵¹, alors qu'il n'a pas éveillé, en France, un intérêt passionné des historiens en la matière. Il semble, en premier lieu, que la civilisation américaine soit beaucoup plus sensibilisée que la nôtre aux problèmes actuels posés par l'enfance et l'adolescence⁵². En second lieu, l'influence d'Ariès s'est conjuguée à celle des psychologues américains, et en particulier à celle d'Erik Erikson⁵³. Cette rencontre s'avéra stimulante : un grand nombre d'excellentes et très récentes études en témoigne⁵⁴. L'une des premières concerne la France du XVII^e siècle : David Hunt⁵⁵, utilisant essentiellement le « Journal

⁴⁸ G. Bouchard, *op. cit.*, pp. 324 et 343.

⁴⁹ cf. J. DeJumeau, *Le catholicisme entre Luther et Voltaire*, Paris, 1971, 3^e partie (recherches récentes) en particulier.

⁵⁰ Andrée Michel (éd.), *La sociologie de la famille*, Paris—La Haye, Mouton, 1970, 318 p. (p. 99 ; souligné par moi).

⁵¹ Traduit en anglais dès 1962 (ci-dessus, note 5).

⁵² A. Michel, *op. cit.*, et bibliographie établie par C. J. Sommerville (cf. ci-dessus, note 2).

⁵³ Voir surtout : Erik H. Erikson, *Childhood and Society*, New York, 1950 (2^e éd. 1963, W. W. Norton and Company, 446 p. et *Identity, Youth and Crisis*, New York, 1968, 336 p. Résumé et discussion de ses thèses, dans une perspective historique, par D. Hunt, *Parents and Children in History* (ci-dessus, note 3), pp. 11—26.

⁵⁴ A signaler cependant le livre pionnier d'Edmund S. Morgan, *The Puritan Family. Religion and Domestic Relations in Seventeenth-Century New England*, Boston, 1944, réédité en 1966 (New York, Harper and Row, 196 p.), dans une optique différente : l'auteur cherche à expliquer les raisons d'une « faillite » du puritanisme.

⁵⁵ cf. ci-dessus, note 3.

de Jean Héroard sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII (1601—1628) », cherche à définir la manière dont on élevait et « brisait » les enfants à l'époque. Il tente de synthétiser les apports de la « méta-histoire » d'Ariès et de la « méta-psychologie » d'Erikson, définissant finalement la société française comme un conflit de sexes et de générations. Il distingue chez les hommes une peur de la femme, qu'il relie aux « aspects érotiques du mariage » et à la crainte d'être trompé, et chez les parents une peur de l'enfant : sa mère, craignant que cette « créature rapace et effrayante », ce serpent nourri au sein dont rêvait Louise Bourgeois, ne lui nuise, préfère le mettre en nourrice. Et l'enfant du XVII^e siècle, qui aurait des difficultés à être nourri convenablement, serait un « sadique-oral », selon la terminologie d'Erikson L'étude serrée des « stades » de la vie infantile, jusqu'à l'âge de 6—7 ans, permet à l'auteur de conclure que l'enfance était considérée « comme une sorte d'infirmité », qu'il fallait guérir par l'apprentissage de l'autorité⁵⁶. Certes, la critique de ces idées est aisée⁵⁷. Et, en particulier, le tableau que brosse Hunt n'est valable que pour l'enfance noble, peut-être simplement pour celle de Louis XIII. Mais l'auteur, suscitant cette critique, ouvre des voies de recherches, et nous donne une superbe leçon de lecture historique, et psychologique surtout, du « Journal » d'Héroard. A cet égard, l'ouvrage est passionnant et mérite d'être lu attentivement, même si les masses populaires, comme toujours, restent totalement dans l'ombre.

Son principal mérite, en fait, est d'avoir tenté une application historique — mais avec des sources trop uniformes et insuffisantes — de la théorie d'Erikson selon laquelle le développement de l'individu, avec les crises apparaissant à chaque stade, est fonction de *l'environnement social et culturel* et non d'un modèle humain éternel et hiératique. Cette « contingence du développement humain »⁵⁸ introduit avec plus de force la psychologie dans l'histoire : Ariès, montrant l'absence d'un sentiment de l'enfance au Moyen Age, y conviait déjà. Mais, plus précisément, nous savons maintenant que certains stades de la vie sont « créés » par telles sociétés et n'existent pas dans telles autres, qui « stoppent » le développement humain, dans certains secteurs, beaucoup plus tôt que d'autres sociétés ne « choisissent » de le faire : ainsi, l'adolescence, qui est un stade de développement psychologique spécifique, n'existe pas dans tous les groupes humains⁵⁹.

Mais pour comprendre des phénomènes qui changent lentement, comme la famille ou le rôle de l'enfant, ou leurs rapports avec l'évolution sociale, il est nécessaire de se placer dans le « long terme » et de mener une étude « interdisciplinaire »⁶⁰.

⁵⁶ Citations aux pp. 50, 74, 121, 186 et 190.

⁵⁷ cf. Etienne Van de Walle, *Recent Approaches to Past Childhoods*, dans *Family in History*, pp. 171—177.

⁵⁸ Kenneth Keniston, *Psychological Development and Historical Change*, dans *Family in History*, pp. 141—157 (p. 148).

⁵⁹ *ibid.* p. 154.

⁶⁰ Tamara K. Hareven, *The History of the Family as an Interdisciplinary Field*, dans *Family in History*, pp. 211—226 (p. 224).

Non pas que les travaux précis, dans le court terme, soient inutiles : ils permettent de jalonner ces voies récemment découvertes. La Nouvelle Angleterre coloniale, ainsi, est déjà remarquablement bien connue⁶¹. Je retiendrai seulement ici les excellents travaux de John Demos⁶². A la différence d'Ariès, qui étudia la façon dont *l'adulte* voyait l'enfant, Demos s'intéresse au concept de « modal personality », c'est-à-dire aux traits de l'expérience de l'enfant, dans une culture et une époque données, qui puissent éclairer la formation ultérieure de la personnalité. Il utilise le modèle « vertical » d'Erikson à propos des 8 stades de l'enfance. Selon lui, l'enfant puritain, dans la colonie de Plymouth, au XVII^e siècle, se définit de la façon suivante : tous les enfants étaient nourris au sein jusqu'à 12 mois, voire 16 mois ; ils n'étaient pas emmaillottés : les très jeunes enfants dormaient dans le lit des parents ou de l'un d'entre eux, et ultérieurement dans un berceau ; leur environnement était animé, chaud et intime. La première année de la vie était donc assez confortable et agréable. Mais après 12 ou 16 mois, l'enfant était brutalement sevré, la mère quittant la maison durant quelque temps ou s'appliquant une substance amère sur les seins. Puis, alors que l'enfant atteignait deux ans, et que survenait généralement une autre naissance (intervalles intergénéraliques très stables, de 22 à 26 mois), il pouvait ressentir un sentiment de dépression.

Sevrage et naissances nouvelles avaient certainement de fortes conséquences émotionnelles. Or, vers la même époque, alors que l'enfant commençait à exprimer ses désirs de manière cohérente, alors qu'il commençait à distinguer le « Vous » du « Moi » et atteignait le stade d'« autonomie » défini par Erikson, ses parents entreprenaient de « briser » son « opiniâtreté », car ils la considéraient en rapport avec le « péché originel ».

En somme s'opposent ici les deux premiers « stades » de la vie, l'un étant agréable et le second douloureux. Et l'auteur découvre chez les puritains adultes une tension fondamentale, entre un besoin d'harmonie, d'une part, et le désappointement qui en résulte, de l'autre, lorsqu'ils cherchent à atteindre ce but. Il en conclut que l'« autonomie » était le conflit puritain par excellence, issu d'un syndrome dans l'enfance, et qui se reflétait dans une multitude de situations sociales et culturelles. De plus, la vie dans de petites maisons surpeuplées exacerbait les frustrations dans toute la famille. Mais cette agressivité était refoulée, au sein du groupe familial.

⁶¹ Philip. J. Greven, *Four Generations: Population, Land, and Family in Colonial Andover*, Ithaca, Cornell U.P., 1970, 329 p. Kenneth A. Lockridge, *A New England Town: The First Hundred Years, Dedham, Massachusetts, 1636—1736*, New York, W. W. Norton, 1970, 208 p. Michael Zuckerman, *Peaceable Kingdoms: New England Towns in the Eighteenth Century* New York, Alfred A. Knopf, 1970, 329 p.

James A. Henretta, *The Morphology of New England Society in the Colonial Period* dans *Family in History*, pp. 191—210 (compte rendu critique des précédents).

A noter les remarques de Greven à propos des familles d'Andover, qu'il nomme « étendues » : en fait, il s'agit de familles nucléaires possédant des liens de parenté étendus hors de la maison. Cette image complexe n'existe-t-elle pas en Europe, entre le XVI^e et le XVIII^e siècle ? Les classements des démographes masquent parfois la réalité sociologique et l'importance des « solidarités » multiples (cabaret, cousinage, fêtes populaires, groupes d'âge, etc.) à cette époque.

⁶² John Demos, *A Little Commonwealth* (ci-dessus, note 1), et *Developmental Perspectives on the History of Childhood*, dans *Family in History*, pp. 127—139.

Par contre, elle était « déplacée » et libérée au dehors, contre les autres membres de la communauté, ainsi qu'en témoignent d'innombrables procès entre familles différentes.

Criticables parfois, et critiquées bien sûr ⁶³, ces interprétations constituent à mon sens l'une des meilleures réussites en la matière. Elles propulsent surtout l'histoire de l'enfance au centre d'une histoire de la culture, car « l'enfant ne devient pas seulement un miroir, pas seulement la créature, mais aussi le créateur de la culture, et, dans ce sens, une force dynamique de son propre chef » ⁶⁴.

Il s'agit bien, en effet, d'histoire des cultures, et de ce que l'on appelle mentalités ou comportements collectifs. Car l'enfant, la sexualité, la femme, le mariage, la famille, n'appartiennent pas aux catégories fixes d'une « nature » humaine immuable et sereine, qui est elle-même fille d'une idéologie contingente. En réalité, tout ceci se rapporte à la notion de socialisation de l'animal humain. Or cette même notion se fonde sur le concept de groupes de solidarités : c'est-à-dire qu'elle renvoie à l'histoire totale, dans la mesure où sont en cause les rapports entre les hommes et la nature, d'une part, et surtout les rapports entre divers groupes politiques, au sens le plus large du terme. La famille est au centre de l'histoire sociale, car elle est action collective, ou résistance collective, ou les deux à la fois, contre de plus puissants, ainsi que contre de plus faibles, eux-mêmes organisés en groupes. En ce sens, elle ne saurait être dissociée « de l'ensemble des *stratégies de reproduction* biologique, culturelle et sociale que tout groupe met en œuvre pour transmettre à la génération suivante, maintenus ou augmentés, les pouvoirs et les privilèges qu'il a lui-même hérités » ⁶⁵. Je dirai également que, de ce fait, la famille, dans sa structure, dans son rôle, dans ses rapports à l'enfant, à ses membres, comme aux étrangers à elle-même, constitue une stratégie de reproduction, une cristallisation de l'idéologie localement dominante. Elle fonctionne, certes, comme un lieu de sécurité et de solidarité pour ses membres ⁶⁶. Mais ceux-ci, inconsciemment, subissent dans ce lieu qui les garantit des dangers tout en les immobilisant et en les rendant réceptifs aux pressions idéologiques dominantes, un processus de socialisation. Or, la perméabilité de la famille, comme de chacun de ses membres, à cette pression dépend essentiellement des facteurs socio-économiques de l'époque : c'est-à-dire de la pression économique des « exploitants », relayée par — et relayant — la pression proprement idéologique. Une histoire *sociale* de la famille devrait tenir compte de ces faits : à partir du modèle littéraire et théorique de Ph. Ariès, il devient possible d'étudier des sortes de sous-modèles divergents, dans un cadre social précis, et de tenter de mesurer la résistance, ou l'absence de résistance, à la pression globale qu'exerce ce modèle, c'est-à-dire, en

⁶³ cf. dans *Family in History*, pp. 180—181 et 194—196.

⁶⁴ J. Demos, *art. cit.*, p. 139. Sur l'enfant, voir aussi Ivy Pinchbeck et Margaret Hewitt, *Children in English Society. Volume I: From Tudor Times to the Eighteenth Century*, Toronto, University of Toronto Press, 1969, 346 p.

⁶⁵ Pierre Bourdieu, *Les stratégies matrimoniales dans le système de reproduction*, dans *Famille et Société*, pp. 1105—1127 (p. 1125, à propos des « stratégies matrimoniales »).

⁶⁶ Jean Halpérien, *La notion de sécurité dans l'histoire économique et sociale*, dans « Revue d'histoire économique et sociale », 1952, n° 1, pp. 7—25 (p. 10).

fin de compte, de tenter de relier ces adaptations relatives, ces inadaptations partielles ou totales, à l'ensemble des conditions socio-économiques et politiques locales. L'histoire de la famille *doit* être histoire sociale, et non pas simplement une étude littéraire ou intellectuelle de comportements théoriques. Elle doit aussi être une étude basée sur une conception plus large des « sociabilités » : celles-ci, emboîtées les unes dans les autres, ou se recouvrant en partie, s'opposant parfois, définissent l'individu en société à l'époque « moderne » comme une araignée au centre d'une toile étrange et plus ou moins complète ou solide, et comme une araignée voisine de centaines, de milliers de ses semblables, qui tissent et laissent se flétrir, dans un mouvement incessant, leurs complexes réseaux de solidarité.

Ainsi me sont apparues quelques dizaines de familles nobles ⁶⁷ flamandes et artésiennes dans la seconde moitié du XVI^e siècle : leur structure familiale est basée sur la prépondérance de la famille étroite. Cependant, d'innombrables liens de solidarité entre ces familles et ces individus créent une nébuleuse complexe, à l'intérieur d'un cercle d'une cinquantaine de kilomètres de rayon couvrant surtout l'Artois et la Flandre Wallonne ⁶⁸, dont la cohérence se manifeste par une activité épistolaire très importante et par des échanges de service. Une conscience très nette d'appartenance à un large groupe de « parents », « amis », et « voisins », caractérise d'ailleurs ces nobles, qui se meuvent surtout dans un espace géographique étroit et local, et qui font preuve d'une conscience temporelle essentiellement axée sur le « présent », à l'exclusion de toute notion cohérente du passé de leur lignage, par exemple.

L'étude sémantique du vocabulaire d'un des représentants de cette petite noblesse artésienne m'a conduit à définir son univers mental comme un monde clos et en équilibre, fondé sur une structure et sur un besoin : un immense besoin de sécurité, dans un monde hostile et dangereux, est apaisé par une structure autoritaire, dont le modèle est fourni par le rapport qu'entretient l'individu avec *Dieu le Père*, et qui s'exprime dans toutes les relations sociales, entre deux individus par exemple, ou au sein de la famille entre le père et les enfants . . . Ce modèle de relations, qui s'applique selon moi à toute la noblesse locale, entraîne l'immobilisme et la crainte des nouveautés en toutes les matières, la fermeture du groupe sur lui-même et l'imposition du haut vers le bas des règles et des modes de conduite. La socialisation du jeune noble se définit alors par une longue chaîne d'imitations automatiques, qui lui permettent de se cuirasser contre les dangers du « monde mortel », contre la peur, et essentiellement contre la peur de la mort ⁶⁹. Il est évident que l'idéologie religieuse joue un rôle primordial dans la constitution de cette « vision du monde », comme le prouve l'examen du champ sémantique du mot « Dieu » dans le vocabu-

⁶⁷ Robert Muchembled, *Publication du « Registre secret de François de Boffles, seigneur de Souchez » (2^e moitié du XVI^e siècle). Introduction à l'étude des mentalités de la noblesse artésienne*. Thèse de III^e cycle sous la direction de J. Delumeau, 1974, 2 tomes dactyl., 485 et 448 p. (exemplaires déposés à la VI^e section de l'École Pratique des Hautes Etudes, Paris, et à la Bibliothèque municipale d'Arras, Pas-de-Calais).

⁶⁸ *ibid.*, t. I, carte 5, p. 68 (d'après les échanges épistolaires).

⁶⁹ *ibid.*, t. I, pp. 204–392 en particulier.

laire de l'un de ces nobles ⁷⁰. Et dans ce cadre, l'étude de la famille se situe au centre de l'histoire politique. En effet, les nobles catholiques d'Artois au XVI^e siècle rappellent étrangement les puritains anglais du XVII^e siècle, qui font aussi de la famille l'« archétype de ce que devaient être l'Eglise et l'Etat » ⁷¹.

Si bien que l'adultère, mais aussi le non-conformisme religieux, social ou politique, apparaissent à ces mêmes puritains comme des rebellions « contre le Père céleste » ⁷². Ainsi s'éclairent les remarques de John Bossy, qui, dans un excellent et brillant article, a démontré que les hommes de la Contre-Réforme, s'ils s'intéressèrent peu à la famille nucléaire, professèrent la soumission à l'autorité parentale et « bâtirent beaucoup des fondations de l'Etat moderne » en insérant l'individu dans un réseau de surveillance et de scolarisation ⁷³.

Il n'est donc pas inutile de mettre à jour ces soubassements mentaux des comportements des classes dominantes, car « le récit qui rend compte de la façon dont s'est faite acceptable l'oppression, commence la libération » ⁷⁴.

En somme, l'histoire de la famille débouche obligatoirement sur l'étude des mentalités, des idéologiques et des comportements *politiques*.

Nous savions déjà que dans les sociétés pré-industrielles la famille étendue était plutôt le « résultat du pouvoir, de la richesse et de la mobilité » ⁷⁵, et qu'elle permettait de ce fait une adéquation de ses membres à la participation à une vie « politique ». Nous pouvons aussi penser que les sociabilités complexes qui marquaient la vie populaire jusqu'au XVI^e siècle, au moins, rendaient possible une telle participation relative des masses à une vie « politique » ou religieuse locale ⁷⁶ au choix, si réduit soit-il, de leurs destins collectifs. Or, un « grand renfermement » des masses, une surveillance croissante, une mise en tutelle progressive, caractérisent l'Europe chrétienne du XVI^e au XVIII^e siècle. L'offensive combinée des Eglises, des Etats, des « élites » politiques, ne laisse plus aux gouvernés, brutalement pris en main, que le choix, des révoltes, ou des rêves, sous la forme de l'« inversion sociale » ⁷⁷. Est-il dès lors étonnant de voir se transformer radicalement la sociabilité populaire ? Car, essentiellement, on assiste, avec des résistances et des différenciations chronologiques, au

⁷⁰ *ibid.*, t. I, tableau n° 35, p. 385 (d'après l'étude de 4332 mots du lexique de François de Boffles, seigneur de Souchez, membre de la petite noblesse d'Artois et contemporain de Philippe II).

⁷¹ Robert V. Schnucker, *La position puritaine à l'égard de l'adultère*, dans *Annales E.S.C.* nov.—déc. 1972, pp. 1379—1388 (p. 1381).

⁷² *ibid.*, p. 1386.

⁷³ John Bossy, *The Counter-Reformation and the People of Catholic Europe*, dans *Past and Present*, n° 47, May 1970, pp. 51—70 (pp. 68—70 en particulier).

⁷⁴ J. -P. Faye, *Théorie du récit. Introduction aux langages totalitaires*, Paris, 1972, p. 136 (souligné par l'auteur).

⁷⁵ Françoise Lautman, *Différences ou changement dans l'organisation familiale*, dans *Famille et Société*, pp. 1190—1196 (p. 1190). Pour les nuances, voir ci-dessus et note 36.

⁷⁶ J. Bossy, *art. cit.*, pp. 55, 58—61 ...

⁷⁷ Denis Richet, *La France moderne: L'esprit des institutions*, Paris, 1973, 188 p. (pp. 107—120 et surtout *Le Grand Refus des Humbles*, pp. 117—120; Pierre Goubert, *L'Ancien Régime*, t. I et II, Paris, 1969 et 1973.

repliement des individus dans le noyau conjugal. En France, par exemple, la communauté rurale se désagrège entre 1550 et 1650 ⁷⁸, pour tomber ensuite définitivement entre les mains d'une minorité de notables villageois. Cette contraction de la vie de relations, de la sociabilité d'Ancien Régime, a été mise en évidence par Ph. Ariès. Elle aboutit à la famille bourgeoise du XIX^e siècle, serrée autour de l'enfant, et qui ne véhicule plus, — il n'est pas sans intérêt de le noter —, d'idéologie politique, ou qui, simplement, se retranche et se protège de la vie politique. En somme, l'objet propre de la famille a peu à peu été défini par opposition à celui des *Autorités*. A celles-ci revient, totalement depuis le XVI^e siècle, le rôle politique proprement dit, puisque les réseaux entrecroisés de solidarités et de sociabilités qui protégeaient comme un filet les hommes de la fin du Moyen Age ont, pour beaucoup d'entre eux, disparus.

Cette disparition, d'ailleurs, est à replacer dans une optique plus large : celle d'une *acculturation* impérative des masses d'Occident ⁷⁹, dominées, aliénées et infantilisées entre la fin du Moyen Age et notre présent. D'une acculturation globale, qui se répercute sur les structures socio-économiques, en particulier sur la famille : sa contraction, telle que la décrit Ph. Ariès, ne m'apparaît pas comme un progrès mais comme le résultat du déclin des *autres* structures de solidarité, c'est-à-dire comme la conséquence, dans les conditions du XVI^e—XVIII^e siècles, d'une aliénation des masses populaires. Car cette évolution n'aboutit pas seulement à une absence de participation croissante de ces masses à leurs destins ⁸⁰ : à la même époque meurt doucement, se folklorise peu à peu, et se déforme, une culture populaire que nous avons perdue et qu'il nous reste à retrouver ⁸¹. Serait-il naïf de voir également des rapports entre tout ceci et la montée du capitalisme et des bourgeoisies européennes, ainsi qu'avec les progrès des monarchies absolues ?

Dans de telles conditions, évidemment variables selon les pays, la mise en tutelle des masses populaires par l'Eglise, l'Etat et les « élites », est peut-être « l'aveu que cette société s'empêtre dans une insoluble contradiction avec elle-même » ⁸² et bouche les fissures du corps social : pour trois siècles, au moins, en France ...

⁷⁸ P. de Saint-Jacob, *Documents relatifs à la communauté villageoise en Bourgogne*, Paris, 1962, XXXII — 158 p. (p. IX).

⁷⁹ Robert Muchembled, *Sorcêtres du Cambrésis. L'acculturation du monde rural aux XVI^e et XVII^e siècles* (inédit, à paraître aux U.S.A. dans un recueil collectif, sous la direction de Lawrence Stone).

⁸⁰ cf. les remarques de F. Lautman, *art. cit.* (ci-dessus note 75), pp. 1194—1196.

⁸¹ Sur cette problématique nouvelle voir le maître-livre, contesté mais passionnant, de Mikkaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, 1970, 474 p. Mon article, *Sorcellerie, culture populaire et christianisme au XVI^e siècle principalement en Flandre et en Artois*, dans *Annales E.S.C.*, janv.—fév. 1973 pp. 264—284, écrit en 1971, nécessiterait une complète refonte et donne une vue trop « folklorisée » de la culture populaire, négligeant par trop ses bases politiques et socio-économiques, et ses caractères spécifiques avant l'acculturation.

⁸² F. Engels, *L'origine de la Famille, de la Propriété et de l'Etat*, cité par Blandine Barret-Kriegel, *Histoire et politique ou l'histoire science des effets*, dans *Annales E.S.C.*, nov.—déc. 1973, pp. 1437—1462 (p. 1454 et note 33).

CONCLUSIONS

L'histoire de la famille débute à peine.

Il est vrai, cependant, que beaucoup de chemin a été parcouru depuis le Second Empire, en France, quand Mgr. Dupanloup stigmatisait en la famille une institution corrompue par l'irrégion, faisant d'ailleurs écho aux hommes de la Contre-Réforme catholique⁸³. Sans doute faut-il louer — ou incriminer pour certains historiens — ceux qui pressentirent les grands ébranlements de notre civilisation : Wilhelm Reich, le maudit, ne disait-il pas dès 1933 que la famille autoritaire élabore les structures psychologiques que l'Eglise consolide, et qui font accepter aux hommes l'ordre oppressif de la société d'exploitation⁸⁴? D'autres ont repris ces thèmes, moins les outrances de Reich, car la civilisation occidentale vit une crise culturelle, à travers laquelle reparaissent les divisions sociales que l'Etat, appuyé sur l'Eglise et sur un certain type de famille, avait pour tâche de masquer.

Aussi la famille échappe-t-elle enfin au domaine du non-historique, de la nature humaine intangible et éternelle, du divin en somme. Elle acquiert désormais une pesanteur, se définit comme contingente. Et aux efforts pour le juger en termes de moralité se substituent des tentatives pour la quantifier et l'évaluer qualitativement. La lecture de l'ouvrage de Philippe Ariès prouve cependant qu'elle n'est pas un objet historique entièrement « désacralisé », puisque cet auteur l'insère au centre d'une idéologie précise et prétend que cette approche du problème est la seule possible.

Pesée, mesurée, chiffrée, et à certains égards réifiée, dans une première approche historique qui fut essentiellement démographique, la famille tend désormais à s'intégrer dans une histoire sociale des mentalités, c'est-à-dire dans une histoire des idéologies vécues et des comportements propres à divers groupes et à diverses classes sociales. En effet, le problème de la famille dans l'histoire pose celui des valeurs fondamentales d'une société et de ses divers sous-ensembles, celui également de la transmission de ces valeurs, et, de ce fait, la question des succès, des résistances, des traumatismes, des ruptures à l'intérieur du corps social.

Car, au fil des recherches apparaissent de plus en plus clairement les liens inextricables de la famille avec les phénomènes sociaux, économiques, religieux, culturels, c'est-à-dire avec le « politique », au sens large du terme.

De telles études nous conduisent au cœur d'une civilisation donnée, mais également à sa pathologie profonde : si « plusieurs types de familles coexistent au sein d'une même société »⁸⁵, c'est sans doute que des contradictions fondamentales subsistent. Il devient dès lors possible d'analyser ces décalages : la pérennité de types de familles « larges » en Europe occidentale, du XVI^e au XVIII^e siècle, renvoie peut-être à des modèles culturels différents des modèles dominants? Est-il, en effet, étonnant de

⁸³ Christiane Marcilhacy *Le diocèse d'Orléans sous l'épiscopat de Monseigneur Dupanloup : sociologie religieuse et mentalités collectives*, Paris, 1962, p. 245 (cité par J. Bossy, *art. cit.* p. 69).

⁸⁴ W. Reich, *Psychologie de masse du fascisme*, Paris, 1972 (réédition), 341 p.

⁸⁵ F. Lautman, *art. cit.*, (ci-dessus, note 75), p. 1190.

constater que le Midi de la France, culturellement conquis par le Nord au Moyen Age, est marqué par l'existence minoritaire mais nettement sensible de différents modèles de familles « larges » ou « élargies » ? En outre survivent alors en Europe, à l'état de traces bien souvent, des phénomènes anciens de sociabilité issus d'une époque moins marquée par la toute puissance de l'Etat et de l'Eglise : Natalie Zemon Davis a mis en valeur, pour la France du XVI^e siècle, l'action des groupes de femmes des villes, ou des jeunes garçons de 10 à 12 ans, lors des violences populaires religieuses inorganisées⁸⁶. Le parallèle avec les fraternités, les groupes de jeunes célibataires, les organisations festives des abbayes de jeunesse, par exemple, c'est-à-dire avec la sociabilité et la culture populaire médiévales, est évident⁸⁷.

Aussi l'histoire de la famille, tout en s'appuyant sur des monographies locales et sur des travaux limités à une période courte, doit-elle résolument s'inscrire dans le long terme historique et embrasser l'ensemble du millénaire qui nous précède : Ph. Ariès nous en donne une image peu convaincante et limitée aux « élites » de l'Occident, à ces groupes, à ces classes, qui détenaient la culture et savaient écrire. Qu'en est-il des masses, des autres 9/10^{ème}, au moins, de la population ? Sommes-nous condamnés à les comptabiliser, à leur refuser ainsi leur humanité, à ne les prendre en compte qu'à travers tableaux et graphiques ?

Il devient urgent de tenter d'appliquer à ceux qui ont laissé peu de traces écrites toutes les méthodes des sciences humaines : celles de l'archéologie⁸⁸, celles de la sociologie contemporaine de la famille, de la psychologie et des recherches psychanalytiques, celles aussi de la sémantique historique, lorsqu'existe un témoignage direct, ou un discours populaire inséré dans quelque acte officiel — tel un procès.

Malgré les écueils, nous avons à bâtir une « anthropologie » historique⁸⁹, en considérant nos ancêtres lointains comme radicalement différents de nous, certes, mais sans oublier l'importance d'une problématique dominants/dominés : ils n'appartiennent évidemment pas à une « culture froide », sans histoire et sans classes sociales⁹⁰.

Il est vrai qu'un programme aussi ambitieux ne pourra être réalisé qu'après de longues années et de patients travaux. Cependant, débutent ou se poursuivent des recherches sur le mariage, la sexualité, les relations parents — enfants, la situation de la femme.

⁸⁶ N. Z. Davis, *The Rites of Violence: Religious Riot in Sixteenth-Century France*, dans *Past and Present*, n° 59, May 1973, pp. 51—91 (pp. 86—88 en particulier).

⁸⁷ Voir J. Bossy, *art. cit.*, (ci-dessus, note 73), pp. 58, 60—61 ; N. Z. Davis, *The Reasons of Misrule: Youth Groups and Charivaris in Sixteenth-Century France*, dans *Past and Present*, n° 50, February 1971, pp. 41—75 ; Edward P. Thompson, « *Rough Music* » : le charivari anglais, dans *Annales E.S.C.*, mars-avril 1972, pp. 285—312 ; Jacques Heers, *Fêtes, jeux et joutes dans les sociétés d'Occident à la fin du Moyen Age*, Montréal-Paris, 1971, 148 p. ; etc.

⁸⁸ cf. John Demos, *op. cit.*, (ci-dessus, note 1) : étude du cadre de vie, de la maison, des vêtements ...

⁸⁹ Voir la tentative d'Alan Macfarlane, *The Family Life of Ralph Josselin, a Seventeenth Century Clergyman: an essay in historical anthropology*, Cambridge U.P., 1970, XIII—241 p. (et la très dure critique de R. T. Vann, dans *Journal of Social History*, Spring 1972, vol. 5, n° 3, pp. 371—376).

⁹⁰ Existe-t-il donc des civilisations a-temporelles ? Les peuples « primitifs », en fait, sont souvent l'objet d'une projection idéologique du chercheur, qui cristallise ainsi ses rêves, de la même manière que Ph. Ariès projette les siens dans un passé « médiéval » idéalisé.

La mort elle-même est devenue objet d'histoire, tant il est vrai qu'elle est reliée intimement aux valeurs et à l'essence d'une civilisation donnée⁹¹. En outre, des études locales et régionales, des enquêtes collectives⁹² ou individuelles, poseront, dans les prochaines années, les jalons d'une histoire de la famille qui abandonnera lentement les sentiers d'une étude univoque et trop littéraire des attitudes des seuls groupes dominants de la société. Ces diverses études permettront de définir les racines profondes de « l'esprit d'immobilité, la terreur du mouvement, qui caractérise les sociétés pressées par le sacré »⁹³. Elles nous aideront à réfléchir sur nos civilisations actuelles, car

« Pour que les hommes fassent des découvertes au sujet de leur culture ... Il faut que l'ordre culturel commence à se défaire ... »⁹⁴.

La famille doit donc être étudiée *dans son contexte global*. La relier aux changements profonds, ou aux immobilismes, de la société, de l'économie, de la religion, revient à l'insérer dans le *politique* au sens où l'entendaient Engels et Lénine, c'est-à-dire en tant que masque des contradictions sociales. Ceci afin de briser des monopoles idéologiques qui remontent au temps de l'établissement des structures de l'« Ancien Régime », monopoles qui survivent aujourd'hui et qui tentent désespérément de perpétuer ces structures. Car extraire l'étude de la famille d'une pure et simple histoire des idées, qui est elle-même une idéologie, l'insérer dans une histoire *sociale* des mentalités collectives et des comportements, peut permettre de déchirer les voiles idéologiques du passé, d'établir sur celui-ci de nouveaux discours, d'affirmer l'histoire comme un choix, ou plutôt comme un contrechoix, et finalement de définir notre propre présent.

⁹¹ F. Lebrun (cf. ci-dessus, note 9) ; M. Vovelle, *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIII^e siècle. Les attitudes devant la mort d'après les clauses des testaments*, Paris, 1973 ; M. Vovelle, *Mourir autrefois* (à paraître en 1974) ; David E. Stannard, *Death and Dying in Puritan New England*, dans *The American Historical Review*, vol. 78, n° 5, December 1973, pp. 1305-1330 ...

⁹² Les nombreux travaux d'étudiants menés à l'Université de Lille III depuis 4 ou 5 ans paraîtront, en 1975 sans doute, dans un recueil collectif dirigé par Alain Lottin, *Famille et Société. Les échecs du mariage sous l'Ancien Régime. L'exemple nordiste*, édité par les Presses Universitaires Lilloises (Université de Lille III).

⁹³ René Girard, *La violence et le sacré*, Paris, 1972, 451 p. (p. 391). Cet excellent livre, nourri d'ethnologie et de culture littéraire, manque nettement de bases historiques mais incite à la réflexion.

⁹⁴ *ibid.*, p. 325.

L'ART DU SUD-EST EUROPÉEN ET L'OCCIDENT À L'ÉPOQUE MODERNE

ELEONORA COSTESCU

1. COURANTS ARTISTIQUES OCCIDENTAUX

Les recherches entreprises ces derniers temps permettent de reconsidérer l'art du Sud-Est dans une perspective européenne. Il devient de plus en plus clair qu'il n'y a jamais eu de barrières séparant de façon catégorique l'Occident de l'Orient, le Nord du Sud. Après avoir influencé l'art occidental au début du Moyen Age, le monde oriental se laissa influencer — à son tour — par cet art qui faisait une brèche, d'abord insignifiante, dans ses anciennes conceptions esthétiques. Dès le début du XVI^e siècle, des échos du répertoire ornemental occidental se font sentir surtout dans les domaines de la sculpture décorative et de l'illustration des livres, dans une interprétation évidemment locale.

Sporadiques, au commencement, les éléments du répertoire ornemental occidental pénètrent en grand nombre dans l'art du Sud-Est européen, à partir des deux dernières décennies du XVII^e siècle et des premières décennies du siècle suivant. Il s'agit d'un baroque qu'on a appelé, pour le distinguer de celui de l'Europe occidentale, « baroque de Salonique », « baroque du Levant » ou « baroque slave », terme tout aussi approximatif que les deux premiers, car il ne comprend pas la création artistique, conçue dans le même style « baroque » et connue chez nous sous le nom de « style Brancovan ». Comme il s'agit d'un phénomène d'un ordre bien plus général, qui comprend non seulement l'art du Sud-Est européen, mais aussi l'art russe et surtout l'art ukrainien, on pourrait le dénommer, tout simplement, « baroque oriental ». Le procédé ne serait pas nouveau. L'histoire de l'art connaît suffisamment d'exemples de termes, non seulement imprécis — comme dans ce cas — mais tout à fait impropres (art « roman », « gothique », « baroque », etc.), qui continuent à être utilisés parce qu'on ne leur a pas trouvé de remplaçants plus adéquats.

Nous rappelons que les styles ou les courants artistiques occidentaux ont pénétré dans l'art du Sud-Est européen dans des conditions assez particulières. Il s'agit d'abord d'un grand décalage de temps par rapport

au moment de leur apparition en Occident, décalage qui, avec le temps, a toujours diminué aboutissant au siècle dernier à une quasi synchronisation. Ensuite les éléments d'influence occidentale furent si bien intégrés à l'esprit local que souvent il est difficile de reconnaître les modèles originaux, employés chez nous dans un contexte artistique tout à fait différent. Cela explique le retard avec lequel les chercheurs ont pris en considération le problème — si peu étudié jusqu'à présent — de la pénétration, de l'assimilation et de l'interprétation des courants artistiques occidentaux dans l'art du Sud-Est européen. Le style qui exerça une assez forte influence — il est vrai, plutôt en ce qui concerne le répertoire décoratif — sur l'art des pays roumains et des pays balkaniques fut, comme nous l'avons déjà dit, le style baroque. Ce fut une influence de longue durée, car les échos de ce style se retrouvent — notamment dans la gravure (y compris l'illustration des livres) et la sculpture sur bois — jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Il a également présidé aux transformations qui eurent lieu dès le XVIII^e siècle dans le domaine de l'art figuratif, particulièrement dans l'art de la Voïvodina et du Banat.

Le figuratif baroque a pénétré dans l'art des pays du Sud-Est européen par deux voies : par le maniérisme flamand-hollandais (la filière russo-ukrainienne), d'une part et par le maniérisme italien (à travers l'art viennois) d'autre part. Le premier aspect a été assez bien mis en évidence ces derniers temps par les chercheurs yougoslaves et par conséquent nous n'estimons pas nécessaire de nous y arrêter davantage¹. Le maniérisme italien, plus tardif, a influencé aux XVIII^e et XIX^e siècles la peinture bulgare et la peinture roumaine.

Le peintre maniériste bolonais qui exerça la plus forte attraction sur les peintres des Balkans fut Guido Reni. Le type de la « Mater Dolorosa » qu'il a créé est largement répandu sur le territoire du Sud-Est européen ; il fut même adopté par les artistes paysans (graveurs sur bois ou peintres sur verre) de Transylvanie. La composition exécutée par le peintre italien — l'un des fondateurs de l'académisme — pour l'Eglise Santa Maria della Concezione, à Rome, « L'Archange Gabriel terrassant le dragon », connue par l'intermédiaire d'une gravure d'interprétation a également inspiré les peintres d'églises, aussi bien chez nous qu'en Bulgarie. Un de nos peintres « académistes », Georges Lemeni (1813—1848), en fit aussi une copie — peut-être directement d'après l'original pendant son séjour à Rome, comme boursier de l'Académie Saint Luc — qu'il offrit au prince régnant durant une audience que celui-ci lui avait accordée à

¹ Miodrag Jovanović, *Prilog proucavanju uticaja Ruske grafike na Srpsku umetnost sredine XVIII veka* dans « Rad Vojvodjanskih Muzeja », 8 (1959), p. 171—177; Idem, *Rusko-srpske umetnicke veze u XVIII veku* dans « Zbornik Filozofskog Fakulteta », VII, Spomenice Viktora Novaka . . . , p. 384—410; Dr Dejan Medaković, *Prestave vrlina u srpskoj umetnosti XVIII veka*, dans « Rad Vojvodjanskih Muzeja », 8 (1959), p. 159—169; R. Mihajlović, *Uticaj zapadnoevropske ikonografije na kompozicije « Udovičina lepta » i « Izgnanje trgovaca iz hrama »* dans « Zbornik za likovne umetnosti », 2 (1966), Novi Sad, p. 291—303; Idem, *Ikonografija manirističke predstave price o pravednom Joni*, *ibidem*, 3 (1967), p. 217—232.

la fin de ses études². Une autre copie exécutée par le peintre moldave, toujours d'après Guido Reni, se conserve également au Musée d'Art de Jassy et représente un « Christ couronné d'épines ». Réalisée probablement durant son séjour à l'Académie Saint Luc de Rome, c'est une copie d'après une des nombreuses variantes de l'« Ecce Homo », peintes par Guido Reni³.

On sait également que parmi les copies exposées par Georges Tattaresco (1818—1894) à Bucarest en 1863 (« Le Couronnement de la Vierge » d'après Raphael, « La Vierge et l'Enfant » d'après Murillo, « Diane » d'après Le Corrège, etc.⁴), figuraient aussi deux œuvres d'après Guido Reni : « La Crucifixion »⁵ et « L'Aurore », célèbre fresque romaine du Palais Rospigliosi (« Casino »).

L'influence de Guido Reni sur la peinture bulgare remonte au premier contact direct de celle-ci avec la peinture occidentale, c'est-à-dire au voyage de Christo Dimitrov à Vienne. Dès son retour à Samokov on vit apparaître dans l'œuvre de Christo Dimitrov (vers 1750—1819) un nouveau type de Madone, que les chercheurs bulgares ne tardèrent pas à identifier comme appartenant au peintre bolonais : « On y retrouve la même chair d'un blanc étrange, les mêmes joues roses, les mêmes visages oblongs aux yeux en amande et légèrement saillants. L'influence directe de Guido Reni apparaît également dans la façon de traiter les images et les lumières orange des cieux »⁶.

Le fondateur de l'école de Bansko, Toma Ikononov Vichanov (vers 1750 — peu après 1811) fut lui aussi sensible à l'influence de Guido Reni. Mais, revenant de Vienne, il rapportait, en dehors de certaines recettes de l'académisme bolonais, un échos du rococo français⁷, tel qu'il avait pu le connaître dans l'interprétation de certains peintres viennois de l'époque.

Ce qui mérite d'être souligné c'est que, dans aucun de ces cas, il ne s'agit des grandes figures de l'art baroque. Le fait qu'une composition comme celle du Serbe Stefan Gavrilović (milieu du XVIII^e siècle — début du XIX^e siècle), « La reine Thomyris avec la tête de Cyrus »⁸, rappelle le style de Rubens, est probablement fortuit ; l'exécution, bien que plus « vivante » que celle d'autres artistes contemporains, a un caractère mineur, peut-être aussi en raison des dimensions, pas beaucoup plus grandes que celles d'une miniature. De même, le fait qu'un artiste particulièrement doué, comme le Roumain Carol Popp de Szathmary (1812—1885)

² G. Oprescu, *Pictura românească în secolul XIX* (La peinture roumaine au XIX^e siècle), București, II^e éd., 1943, p. 101.

³ Max von Boehm, *Guido Reni*, Bielefeld und Leipzig, 1910, « Künstlermonographien », p. 105, ill. 57—60.

⁴ G. Oprescu, *op. cit.*, p. 117, note n^o 2.

⁵ Nous ne savons pas de quelle Crucifixion il s'agit. Si ce n'est pas la Crucifixion de Saint Pierre, que Tattaresco avait pu copier au Vatican, c'est alors une des deux variantes de la Crucifixion du Christ, celle de la Galleria Estense de Modène ou celle de la Pinacothèque de Lucques (cfr. Max von Boehm, *op. cit.*, p. 9 ill. 8 ; p. 28—31 ill. 26—28).

⁶ Nicola Mavrodinov, *Art moderne bulgare*, Sofia, 1947, p. 13.

⁷ *Ibidem*, p. 14—16.

⁸ Musée National de Belgrade (Narodna Galerija).

exécute une série de copies non seulement d'après les grandes gloires de la peinture baroque (Rubens, Jordaens, Pietro da Cortona), comme aussi d'après des peintres moins célèbres, mais tout aussi typiques pour l'art baroque (Wouverman, Salvator Rosa⁹), est plutôt un témoignage de sa grande curiosité et de sa culture artistique, supérieure à celle de ses collègues roumains. Peut-être aussi que, plus prompt que ceux-ci, il essayait de s'approcher du romantisme par l'intermédiaire de l'art baroque.

Du point de vue du *style*, le courant dominant dans les pays balkaniques fut longtemps *l'académisme*, sous ses divers aspects. Il y a d'abord un néo-classicisme de type davidien, comme dans la « Pietà »¹⁰ du Serbe Jovan Stajić Tosković (1779—1824) et puis il y a une influence de la peinture des « nazaréens », qu'on découvre tant dans l'œuvre — gravée et peinte — de Nikola Pavlović (1835 — 1894), en Bulgarie¹¹, que dans « Le miracle des pains et des poissons », tableau exécuté par le Serbe Dimitrije Avramović (1815—1855), qui a emprunté à cette occasion la typologie du maître nazaréen Overbeck¹². Celui-ci fut copié aussi par le Roumain Petre Alexandrescu (1828—1899), dans sa peinture : « Sainte Madeleine devant le Christ »¹³. On pratique aussi un académisme « réaliste », ainsi qu'un académisme « historique ». Le premier se confond, jusqu'à un certain point, avec le style Biedermeier, à la mode dans l'art du portrait de l'époque, aspect tellement fréquent dans nos régions qu'il est superflu de nous y arrêter. Le second se rencontre dans les « grandes machines » d'un Ludwig Tiersch Lebitzky, Swanthaler et Gugenberger dans leurs compositions murales d'Athènes : « Le sermon de St. Paul à Phyx » (l'Hôtel de Ville), « La Renaissance des sciences et des arts » (deux frises décoratives à l'Université) et « Scènes de la Révolution Grecque de 1821 » (l'ancien Palais Royal)¹⁴. A l'encontre de la peinture roumaine qui s'est assez tôt éloignée de tout académisme (y compris celui « historique » pratiqué par un Théodore Aman, 1831—1891), en Serbie on rencontre même au commencement de notre siècle de vastes compositions historiques, dues à des artistes comme Paja Jovanović (1859—1957), « Le couronnement » et « Le mariage du tzar Dušan », ou Marko Murat (1864—1944), « L'arrivée du tzar Dušan à Dubrovnik » (toutes les trois au Musée National de Belgrade).

Nous voyons donc que l'académisme a une sphère d'action bien plus étendue qu'on le croit d'habitude. C'est une catégorie où entrent les tendances les plus diverses, parfois même les plus « modernes », mais ayant

⁹ Présentées à l'Exposition de 1864 à Bucarest, cf. G. Oprescu, *op. cit.*, p. 56.

¹⁰ Musée National de Belgrade (Narodna Galerija).

¹¹ Eftim Tomov, *Vázrojdenski štampi i litografii* (La Renaissance de l'estampe et de la lithographie), Sofia, 1962, p. 74—100 ; V. Dinova-Nuceva, *Neizvesten album na Nikolai Pavlović* (Un album inconnu de Nicolas Pavlović), dans « *Isvestija* », XI (1968), p. 191—124.

¹² Nikola Kusovac, le chapitre : *La peinture serbe des XVIII^e et XIX^e siècles*, dans le Catalogue du Musée National de Belgrade, 1970, p. 82.

¹³ G. Oprescu, *op. cit.*, p. 121.

¹⁴ Tony P. Spiteris, *Introduction à la peinture néo-hellénique*, dans « Europe du Sud-Est », mai 1966, p. 42.

toutes comme trait commun l'attitude de l'artiste qui part d'un schéma abstrait, appris ou « à la mode », selon la définition classique de l'académisme¹⁵. Incapable de se renouveler, l'académisme n'a pas eu assez de force pour marquer le véritable changement de direction dans la conception artistique traditionnelle des pays du Sud-Est européen. D'ailleurs, à l'époque qui nous intéresse, le milieu social n'était pas encore apte à comprendre l'art académiste, tel qu'il était pratiqué alors en Occident — et surtout à Paris — par les pontifs de l'académisme. Se proposant comme but principal de réaliser un idéal de beauté ayant une origine intellectuelle plutôt que sensible, l'académisme exigeait en outre, de la part du spectateur, une connaissance plus approfondie et plus solide des classiques que celle que possédaient à l'époque la plupart des intellectuels de nos régions.

L'académisme, tel qu'il fut pratiqué dans le sud-est de l'Europe n'a donc pas été compris dans le sens propre de ce terme, étant donné que le message qu'un tel art communiquait était complètement étranger aux aspirations et aux réalités historiques locales. Ainsi, l'académisme d'orientation « classique » (car, ainsi que nous l'avons déjà suggéré, il en existe d'autres), est à peu près inexistant chez nous. C'est à peine si l'on peut parler d'un académisme, à un état un peu plus pur, chez un Georges Tattaresco (1818—1894), artiste qui est resté fidèle toute sa vie aux conceptions esthétiques acquises pendant ses années d'études à l'Académie Saint Luc de Rome (« Siméon et Lévi sauvant leur sœur Dina, enlevée par Sichem et Hémon-roi », qui remporta le Grand Prix et la Médaille d'honneur au concours de 1850 de l'Académie sus-nommée, « Judith et Holopherne », « Agar et son fils Ismael dans le désert de Bersabie », œuvre présentée à l'Exposition des artistes vivants de Bucarest, en 1870¹⁶).

Si l'académisme « classique » n'a pas trouvé un terrain propice pour se manifester parce qu'il lui manquait le milieu culturel correspondant, en échange la *technique académique* fut adoptée de bonne heure et employée par presque tous les peintres du Sud-Est européen, jusqu'à la naissance des écoles nationales. Conçu de cette façon, comme une « manière », comme une question de métier basé sur un ensemble de procédés techniques et sur une idée préconçue quant à l'efficacité de certaines formules-clefs, l'académisme a pu s'implanter et survivre dans les lieux les plus différents et dans les circonstances les plus inattendues. Dans nos régions, l'académisme se présente au XIX^e siècle en une étrange symbiose avec l'un des courants les plus révolutionnaires de son époque, le romantisme. Car on peut être romantique, quant au sujet et à l'inspiration, et académique, par la manière de l'interprétation plastique, comme ce fut le cas dans les pays roumains et balkaniques au XIX^e siècle. La chose n'est pas pour surprendre, car, même en Occident, rares furent les maîtres qui surent adapter leur métier et leurs moyens techniques à une nouvelle conception esthétique, faisant du romantisme une vision picturale plus ou moins neuve. Pour la plupart des peintres de l'époque, le romantisme fut plutôt une *question de sujet*.

¹⁵ « Imitation sans originalité des modèles scolaires ou à la mode » (Larousse, 1972)

¹⁶ Teodora Voinescu, *Gheorghe Tattarescu, 1818—1894*, București, 1940 (Academia Română, Publicațiile Fondului Elena Simu, IV), p. 19 et p. 43.

Considéré sous cet angle, on peut parler d'un romantisme manifeste dans l'art de ces pays. Même si du point de vue quantitatif, il ne concentre qu'une petite partie des efforts des peintres, le romantisme représente toutefois l'élément novateur par excellence, véritable tournant de l'art sud-est européen dans son évolution de la tradition artistique à l'art moderne. C'est pour la première fois que l'on peut constater un rapport direct, une concordance entre les aspirations d'une époque et son expression plastique et en même temps, c'est aussi la première synchronisation — avec un faible décalage chronologique — entre un mouvement artistique occidental et son interprétation dans ces régions.

Il s'agit, bien entendu, d'un romantisme différent de celui de l'Europe occidentale — qui présente lui aussi des aspects tellement différents en Allemagne, en France ou en Angleterre — mais qui possède certains traits communs au romantisme de tous les pays. En premier lieu, l'amour du passé et sa glorification, qu'on rencontre à cette époque dans l'art de tous les pays du Sud-Est européen. Le romantisme fit son apparition pour la première fois dans ces régions dans la lithographie.

Jamais un courant artistique ne fut mieux soutenu par un nouveau procédé technique que ne le fut le romantisme par l'invention de la lithographie. La rapidité et la relative facilité de l'exécution, la possibilité pour l'artiste de s'exprimer directement et d'une façon tout aussi libre que s'il devait tracer un simple dessin, toutes ces qualités contribuaient à faire de la lithographie un instrument idéal pour jouer un rôle important dans l'histoire des peuples du Sud-Est européen. Ayant une action directe sur la conscience des hommes et stimulant les vertus civiques et nationales d'une société en pleine effervescence, la lithographie à sujet historique a trouvé dans l'art balkanique du XIX^e siècle de très larges possibilités de se manifester.

Des études compétentes ont démontré depuis longtemps le rôle insigne joué dans ce domaine par le Moldave Georges Asaki (1788—1869). Ce n'est donc plus le cas de revenir sur ce sujet, mais nous voudrions attirer l'attention sur deux aspects : en premier lieu sur le fait que l'action d'Asaki est antérieure de quelques décennies à celle entreprise par ses homologues balkaniques : Nikola Pavlovici (1835—1894) en Bulgarie et Anastase Jovanović (1817—1899) en Serbie. Inventée en 1796 par Aloys Senefelder, la lithographie n'a joué un rôle considérable qu'entre la deuxième et la quatrième décennie du siècle dernier, grâce à l'activité de quelques artistes de premier ordre, comme Dévéria, Granville, Gavarni ou Daumier. Par rapport à ces artistes, les lithographies d'Asaki ne présentent pas un trop grand décalage. En effet, la lithographie représentant les figures d'« Alexandre le Bon et de sa femme » fut éditée par l'Institut « Albina » de Jassy, dès 1828, la composition « La mère d'Etienne le Grand » date de 1833, « Le testament d'Etienne le Grand » de 1834 et « Alexandre le Bon, prince de Moldavie, recevant la couronne et le vêtement impérial des mains des ambassadeurs de l'empereur Jean Paléologue » de 1839. ~

On sait d'autre part que les deux lithographies de Nikola Pavlovici, « Raina dans la grotte » et « La rencontre de Raina avec ses frères Roman et Boris et avec le prince russe Svetoslav », inspirées du roman du poète

russe A. F. Veltman : « Raïna, princesse bulgare », datent de 1856¹⁷, tandis que les portraits historiques d'Anastase Jovanović sont de 1852. La même année, Jovanović réalise une composition à sujet historique, « Le roi Milutin victorieux des Tartares », tandis que les lithographies ayant pour thème « La lutte de Kossovo », œuvre d'Adam Stefanović (1832—1887), éditées en collaboration avec Pavle Cortanović, ne furent réalisées que dans la septième décennie¹⁸.

Nous n'insisterons pas sur le développement du genre historique dans la peinture roumaine du XIX^e siècle, car le problème nous paraît être suffisamment connu. Dans un article récent concernant les relations roumano-bulgares aux XVIII^e et XIX^e siècles nous avons traité cet aspect¹⁹ auquel, il y a déjà une vingtaine d'années, un de nos chercheurs a consacré une ample étude spéciale²⁰. Nous rappelons seulement que dans la peinture serbe plusieurs œuvres des plus populaires appartiennent au style romantique. Des tableaux comme ceux de Djura Jaksić (1832—1878), « personnalité marquante du romantisme serbe »²¹ (« Le prince Lazare », « L'Assassinat de Karadjordje », « Le prince Michel < Obrenović > sur son lit de mort ») ou encore comme Stevan Teodorović (1832—1925), dans son œuvre : « Le haïdouk Veljko devant le canon », datant de la première phase de son activité. De même, « La migration des Serbes vers le nord » et « Les fugitifs de Herzégovine » de Uros Predić (1875—1953), ainsi que les compositions, déjà citées, représentant le tzar Dušan, exécutées par Paja Jovanović. Toutes ces œuvres témoignent leur appartenance au romantisme, défini comme « une expression artistique du nationalisme historique bourgeois »²².

En dehors des thèmes puisés dans le passé, les peintres d'orientation romantique mettaient en scène aussi des événements et des figures de leur propre époque. Il suffit de penser à la galerie de portraits réalisés chez les Roumains par les « peintres de la Révolution de 1848 », et en Serbie à la galerie des portraits de Uroš Knežević (1811—1876), qui représentent les principales figures de la première et de la seconde insurrection serbe du siècle passé²³. Dans la conception romantique, l'art devait être, d'après la formule anthologique de Baudelaire, « partial, passionné, politique », de sorte qu'il nous est souvent possible de reconstituer les principales étapes de l'histoire du Sud-Est européen, rien qu'en passant en revue un certain nombre d'œuvres de l'art de cette région.

Nous allons toucher maintenant à un autre aspect du romantisme, le goût pour les sujets exotiques qui apparaît dans notre peinture — et c'est elle la seule du Sud-Est européen qui le connaît — chez un Szathmary ou chez un Théodore Aman. Il s'agit des peintres qui avaient à l'époque

¹⁷ Eftim Tomov, *op. cit.*, p. 76—79, ill. 51—52.

¹⁸ Dr Pavle Vasić, *Anastas Jovanović, 1817—1899, Katalog radova* (A. J. ... Catalogue de son œuvre), Novi Sad, Galerija Matice Srpske, 1964.

¹⁹ Eleonora Costescu, *L'art roumain et l'art bulgare aux XVIII^e et XIX^e siècles*, III. *Les commencements de la peinture moderne*, dans « Revue des études sud-est européennes », T. XI (1973), n^o 1.

²⁰ Mircea Popescu, *Dezvoltarea picturii istorice românești în secolul al XIX-lea* (Développement de la peinture historique roumaine au XIX^e siècle), dans « Studii și cercetări de istoria artei », 1954, n^{os} 3—4, p. 117—128 ; idem, *Nicolae Bălcescu și artele plastice*, ibidem 1954, n^{os} 1—2.

²¹ Nikola Kusovac, *op. cit.*, p. 84.

²² *Istoria României*, București, 1964, vol. III.

²³ Nikola Kusovac, *op. cit.*, p. 81—82.

un horizon largement ouvert à tout ce qui se passait à ce moment-là dans l'art occidental. Szathmary avait connu Auguste Raffet et était probablement venu à Paris en contact avec d'autres peintres français. Georges Oprescu, qui fait cette affirmation, suggère même que Szathmary aurait très bien pu voir dans la capitale de la France les aquarelles que Delacroix avait rapportées de ses voyages²⁴. Ceci expliquerait sa facture d'une séduisante largeur, si rare avant Nicolas Grigoresco, telle qu'elle apparaît dans ses aquarelles et surtout dans celles à thème oriental. Le goût des scènes exotiques qui se précise chez Aman vers 1870, fut seulement une des facettes de ses multiples préoccupations artistiques. C'est avec lui, croyons-nous, que s'achève la phase des débuts de la peinture moderne roumaine. Peintre d'histoire et de scènes de genre, de paysages (avec des scènes de plein-air, mais exécutées — à la manière traditionnelle — dans l'atelier) et de natures mortes, enfin excellent portraitiste — dans son genre — Aman se voulait, à l'instar des artistes de la Renaissance, architecte, artiste décorateur, sculpteur ; il devient aussi, à un moment donné, graveur, notre premier graveur d'eaux-fortes, comparable aux meilleurs maîtres européens qui travaillaient dans cette technique à l'époque.

La dernière caractéristique du romantisme que nous voudrions rappeler ici n'a pas trait seulement au contenu, au sujet, comme nous l'avons vu jusqu'à présent, mais tient à l'art, à la facture, à ce que nous pourrions désigner par « le style » d'un artiste. Nous avons mentionné ci-dessus le nom du peintre roumain Szathmary et nous pourrions ajouter, entre autres, celui de son compatriote Michel Lapaty (1816 — vers 1858), artiste qui mourut assez jeune. C'était un des élèves d'Ary Scheffer — fait qu'il mentionne lui-même dans la notice biographique du Catalogue de l'Exposition de Paris, où il expose en 1857²⁵ — ce dernier ayant été à son tour l'élève de Delacroix. Le portrait équestre de « Michel le Brave à Călugăreni », reproduit dans la revue l'« Illustration », deux années auparavant, en 1855, occasionna des rapprochements avec « Le Cuirassier blessé » de Géricault, ce qui permit, plus tard, d'affirmer que Lapaty aurait été l'élève direct de celui-ci. La chose est impossible car le grand romantique français meurt en 1823, lorsque Lapaty n'avait que sept ans.

Cependant il existait un « moment romantique » dans l'atmosphère de toute l'Europe. Sensibles à cette inquiétude, bien que moins au courant des problèmes et des disputes théoriques qui avaient lieu en ce moment en France, certains de nos peintres se sont rapprochés du romantisme par une voie plus détournée, par l'intermédiaire des maîtres du clair-obscur italien du XVII^e siècle. C'était la seule peinture qui, au niveau de leur culture artistique, fut à même de leur faciliter l'accès à une manière de s'exprimer plus libre, plus chargée d'émotion, à laquelle ils ne pouvaient aboutir par l'intermédiaire des plates recettes de l'académisme. Le moyen plastique utilisé aussi bien par les « ténébreux » Italiens que par les romantiques pour exprimer cette tension intérieure était le contraste dramatique entre l'ombre et la lumière, une certaine technique du clair-obscur. La copie que le Roumain Georges Năstaseanu (vers 1818—1864) fait à

²⁴ G. Oprescu, *op. cit.*, p. 57—58.

²⁵ Il y expose « Eva, bouquetière roumaine » (cf. G. Oprescu, *op. cit.*, p. 90 et note 1).

Rome, d'après « La Mise au Tombeau » du Caravage (au Vatican), et l'application des renseignements reçus dans son autre tableau, « Chevalier en armure » (où il utilise, comme Delacroix, le bitume pour intensifier le contraste des valeurs), sont des exemples concluants à cet égard.

Le fait que la peinture des maîtres « ténébreux » italiens fut une voie vers le romantisme est aussi démontré par un peintre, incontestablement moins doué et donc, à ce point de vue, moins intéressant, Georges Pompilian (?—1907). Ses compositions de l'ancienne église Saint Georges de Bucarest sont des copies d'après le Caravage et certains autres peintres baroques. Plus significatives nous semblent les toiles exposées à l'occasion de la grande exposition rétrospective de l'Athénée roumain de Bucarest (1927—1928), car elles nous font comprendre que Pompilian était, au fond, un romantique qui ne s'était pas encore révélé. « La série de tableaux . . . qui reflètent avec des insuffisances et des gaucheries incontestables, mais avec verve et une franchise du pinceau qui convenaient au sujet, les différentes catégories de châtiments publics en vigueur dans notre pays, témoigne d'un intérêt pour les sujets bizarres, presque macabres, pour ce qui est violent, âpre et maculé de sang, pour la physionomie dont la souffrance physique et la tension extrême des nerfs ont déformé les traits, leur ont donné un aspect repoussant et bestial, unique dans les annales de notre peinture » . . . (Pompilian) « cachait peut-être une âme trouble, contaminée par les germes d'un romantisme maladif, pareil à celui de Goya »²⁶.

Plus fréquemment encore que dans l'art d'influence occidentale, le goût pour la morbidité et pour le macabre — qui constitue, comme on le sait, un des traits propres au romantisme — se retrouve aussi dans l'art de « type traditionnel », au siècle dernier, tant en Roumanie qu'en Bulgarie. Ainsi que nous l'avons montré dans les études consacrées aux relations roumano-bulgares aux XVIII^e et XIX^e siècles²⁷, ce qui distingue le répertoire iconographique de cette époque de celui de l'époque précédente c'est justement l'introduction de quelques thèmes nouveaux — d'inspiration fantastique, parfois macabre — dans la peinture murale traditionnelle. Nous ne reviendrons pas sur cet aspect.

Nous avons mentionné que Théodore Aman clôt une époque, celle des débuts de la peinture moderne roumaine. Il constitue donc une sorte de bilan de la première étape de synchronisation de l'art roumain avec l'art occidental. Bien qu'il eût fait preuve d'une remarquable capacité d'assimilation et de réceptivité de certains thèmes relativement nouveaux même dans l'art français de l'époque²⁸, son manque de sensibilité picturale chromatique l'a empêché d'être le premier représentant authentique de

²⁶ G. Opresco, *op. cit.*, p. 122—123.

²⁷ Eleonora Costescu, *L'art roumain et l'art bulgare* . . . I. *Considérations sur la gravure traditionnelle*, dans « Revue des études sud-est européennes », VIII (1970), n° 1, p. 49—83; Idem, II. *Synchrétismes dans la peinture traditionnelle*, ibidem, IX (1971), n° 1, p. 49—70.

²⁸ « Il existe dans ses paysages des œuvres qui situent Aman dans une attitude esthétique semblable à celle de Monet lui-même, quelques dix ans auparavant : figures en plein-air, avec ombrelles, dans les allées d'un parc, en plein soleil, avec des ombres transparentes et des accents de lumière diffusés avec verve (moins, bien entendu, la technique divisionniste de celui-ci, ce qui le rapproche plus de Manet). Le fait est méritoire et surprenant . . . » (cf. Vasile Varga, *Pictura românească în perspectivă europeană*, IV, dans « Arta », n° 9, 1969, p. 17.

l'école roumaine de peinture moderne, rôle qu'allait jouer Nicolas Grigoresco, un peu plus tard, à un niveau qui — si nous ne nous trompons pas — ne fut atteint jusqu'à lui par aucun des peintres modernes de cette partie de l'Europe.

Ainsi Aman fait la somme de toutes les tentatives de renouvellement de l'art roumain qui eurent lieu jusqu'alors, ouvrant en même temps de nouvelles perspectives. C'est avec lui que prend fin cette course vertigineuse aux XVIII^e et XIX^e siècles afin de prendre connaissance en si peu de temps d'une série d'expériences qui avaient été élaborées dans leur lieu d'origine durant trois ou quatre siècles : le baroque et sa variante féminine, le rococo, le néo-classicisme et le romantisme et enfin une sorte de « réalisme », connu sous le nom de « style Biedermeier ». Il ne s'agit pas du réalisme robuste d'un Courbet ou des peintres de Barbizon, mais d'un réalisme légèrement idéalisé, « arrangé », minutieux et agréable, qui domine l'Europe centrale pendant la première moitié du siècle dernier.

Expression d'une société individualiste et conformiste, dépourvue des élans romantiques, auquel il n'a emprunté qu'un de ses multiples aspects : une certaine tendance à idéaliser, curieusement associée à un inventaire presque naturaliste des détails, le style Biedermeier a joui d'une vogue extraordinaire en Voïvodine et dans le Banat, dans l'œuvre de peintres comme Sava Petrović de Timișoara (1794—1857 ?) et Nikola Aleksić (1808—1873) d'Arad ; il se retrouve aussi dans certains tableaux de Constantin Daniel (1800—1873), originaire de Lugoj, ou dans ceux des peintres serbes : Katarina Ivanović (1811—1882), Jovan Popović (1810—1864) et Uroš Knežević (1811—1876), ce dernier, auteur de la galerie de portraits des chefs de la première et de la seconde insurrection serbe du XIX^e siècle. Le style Biedermeier a également touché notre art ; on peut en trouver les échos soit dans certains portraits des peintres de la génération de 1848, tels que Ioan Negulici (1812—1851), Barbu Iscovescu (1816—1854) ou Constantin Daniel Rosenthal (1820—1851), soit dans certaines scènes de genre, comme dans l'œuvre de ce dernier, « Dans le parc ».

2. LES DÉBUTS DES ÉCOLES NATIONALES DANS LES PAYS DU SUD-EST EUROPÉEN

Reprenant l'opinion de Nicolas Iorga, partagée d'ailleurs aussi par Bogdan Filov, concernant l'existence d'une « peinture balkanique », produit de la foi et des conditions communes de vie, Manolis Chatzidakis croit qu'elle se laisse saisir surtout dans les œuvres d'une époque plus récente, quand le langage artistique devient presque uniforme et l'origine nationale des artistes est plus difficile à discerner, c'est-à-dire au moment où l'on assiste au passage de l'art vers une sorte d'artisanat de facture plus ou moins populaire²⁹. M. Chatzidakis ne précise pas ce qu'il entend par « époque plus récente ». S'il s'agit de la fin du XVIII^e siècle jusqu'au

²⁹ Manolis Chatzidakis, *Contributions à l'étude de la peinture post-byzantine*, dans « L'hellénisme contemporain », mai 1953, Athènes, 1953, p. 27

dernier tiers du siècle suivant, la thèse peut être soutenue sans difficulté. La « modernisation » de l'art dans les pays du Sud-Est européen s'est réalisée dans des conditions similaires et la manière dont les artistes de ces pays ont reçu les courants étrangers qui se frayaient chemin à cette époque-là dans nos régions, n'a différé qu'en fonction de la capacité artistique individuelle de chaque artiste et de ce qu'on pourrait nommer, en matière de goût, les « affinités électives » des artistes, qui varient — bien entendu — d'une personnalité à l'autre.

Il existe cependant un moment où l'affirmation du chercheur grec cesse d'être valable. C'est le moment où, dans le vaste cadre de la peinture européenne — le terme de peinture sud-est européenne ne sera plus qu'un simple repère géographique — commencent à percer une série de traits distinctifs, « nationaux », guère faciles à préciser, mais qui n'en sont pas moins actifs dans la physiognomie d'ensemble de cette peinture. Ceci ne se limite pas seulement à la peinture ou aux arts plastiques en général, car — comme on le sait — on assiste, en musique aussi, à partir des dernières décennies du XIX^e siècle, à la naissance et à l'affirmation des écoles nationales (russe, tchèque, finlandaise, et plus tard, roumaine, bulgare, etc.). Du point de vue de la peinture, il ne peut être question maintenant d'une peinture du « monde oriental » — qui avait englobé aussi, pendant une période assez longue, celle du Sud-Est européen — opposée à la peinture occidentale. Au cours du XIX^e siècle, dans cette partie de l'Europe aussi, se parachève le processus de substitution de la peinture traditionnelle par celle qui avait comme point de départ l'art sensoriel-réaliste, tridimensionnel de la Renaissance.

Au cours de quelques décennies seulement, les peintres roumains et ceux des pays balkaniques firent connaissance de presque tous les courants artistiques, occidentaux, quelquefois interprétés et réduits à l'échelle locale par ces derniers à tel point, qu'il est souvent bien difficile d'en découvrir l'origine. A l'exception du romantisme « à thème », qui correspondait à d'impérieuses nécessités sociales et nationales, tous les autres courants eurent une existence plus ou moins éphémère. Cependant, on n'a pas passé outre pour faire directement la jonction avec les courants artistiques les plus avancés, les plus « à la mode », mais on a essayé d'assimiler rapidement un bagage de connaissances artistiques des plus sérieuses et bien vérifiées. Après avoir fait ce tour d'horizon, les artistes autochtones se sont suffisamment familiarisés avec la vision, l'esthétique et la technique de la peinture occidentale, afin de pouvoir envisager un mode d'expression personnel.

Ce moment coïncide, dans la peinture roumaine, avec l'apparition de Nicolas Grigoresco (1838—1907), qui est en même temps le premier représentant de l'école roumaine de peinture moderne. Si un portrait de Ioan Negulici, par exemple, ne peut être localisé dans une certaine aire géographique, pouvant tout aussi bien être l'œuvre d'un peintre contemporain serbe — éventuellement hongrois ou tchèque, — un portrait de Grigoresco est quelque chose qui ne peut se confondre, qui se rapporte, en dehors de sa propre personnalité, à un certain type de sensibilité artistique, spécifique. Ce n'est pas seulement le fait que les sujets de ses tableaux ont un caractère populaire très prononcé, « rural », comme on l'a dit — bien que ceci ne soit pas non plus dépourvu de signification — ;

mais une étude comparative entre n'importe laquelle de ses œuvres — même à sujet breton ou italien — et une œuvre appartenant à un artiste d'une autre nationalité, révèle une série de différences et de qualités natives spécifiques.

Avec Nicolas Grigoresco et Ioan Andreescu (1850—1882), la peinture roumaine renonce en même temps à deux traditions de sens contraire : à la tradition autochtone, d'origine byzantine-orientale, d'une part, et à la tradition de l'académisme occidental, puissant encore dans toute l'Europe, non seulement du temps de Grigoresco, mais jusqu'aux deux premières décennies de notre siècle³⁰. Dès le moment de sa constitution, la peinture roumaine, par ses maîtres représentatifs, fut une *école indépendante*, par rapport aux « académismes » de toutes sortes et, plus tard, par rapport aux courants extrémistes et spéculatifs de l'époque contemporaine. Le cas est similaire — en une certaine mesure — à la situation où se trouvait « l'école française », avant la seconde guerre mondiale, avec des peintres tels que Rouault, Bonnard, Vuillard, Waroquier, Marquet, Dunoyer de Segonzac, etc., chez lesquels on peut reconnaître les caractères de l'art français de toujours, école que René Huyghe et Jean Rudel opposent à l'internationalisme de l'« Ecole de Paris »³¹.

Cet esprit d'indépendance à l'égard des courants à la mode qui se sont succédé jusqu'à la seconde guerre mondiale — date limite que nous nous sommes proposé pour cette étude — constitue l'un des traits les plus caractéristiques pour l'école de peinture roumaine. Ceci ne veut pas dire que nous n'avons pas eu aussi des promoteurs d'une avant-garde artistique, soit d'orientation constructiviste, comme Corneliu Mihailenco (1887—1965), M. H. Maxy (1895—1971) ou Marcel Iancou, soit expressionniste (courant qui a marqué d'une façon diffuse l'œuvre de plusieurs artistes, surtout dans la période « protestataire » de leur activité), soit, enfin, la tendance surréaliste (certains des poètes et des peintres qui collaboraient aux revues « Unu » et « 75 HP », dont le plus important, Victor Brauner (1903—1966), qui a maintenu ses relations avec les surréalistes roumains même après 1938, date de son établissement définitif en France)³².

Mais ces courants n'ont jamais formé — selon l'expression de Focillon — « la tonique, la dominante »³³ de l'école de peinture roumaine, école qui, bien qu'elle ne se fût jamais tenue à l'écart des problèmes de la peinture mondiale, a toujours gardé une indépendance remarquable dans sa manière d'adopter et d'interpréter les courants artistiques modernes. A partir de son émancipation — d'une part, vis-à-vis de la tradition autochtone et d'autre part vis-à-vis des courants artistiques occidentaux, de n'importe quelle orientation — la peinture roumaine a suivi sa propre voie. On ne connaît pas dans son évolution des courants qui auraient

³⁰ Jean Cassou souligne le caractère « international » de l'académisme à la fin du XIX^e siècle et au début du siècle suivant dans ces termes : « Aussi bien l'art officiel, l'académisme ... est-il un phénomène international ; il règne dans tous les pays, il y étale sa stagnation ... » (Jean Cassou—Emile Langui—Nikolaus Pevsner, *Les Sources du Vingtième Siècle*, Paris 1961, p. 11).

³¹ René Huyghe et Jean Rudel, *L'art et le monde moderne*, Paris, 1970, vol. I, p. 275—278.

³² « Opus International », Paris, oct. 1970 (n^o 19—20), le chapitre sur le Surréalisme en Roumanie, p. 105—110.

³³ Henri Focillon, *La peinture aux XIX^e et XX^e siècles, Du réalisme à nos jours*, Paris, 1928, p. 426.

pu englober plusieurs artistes liés par des programmes ou, tout au moins, par des préférences communes. Chaque artiste roumain a été une personnalité artistique distincte, ne pouvant être rapportée que partiellement à l'un ou l'autre des courants artistiques contemporains. A l'exception de quelques artistes qu'on pourrait rattacher plus ou moins à une certaine tendance, les représentants les plus intéressants et les plus personnels de notre peinture échappent à des étiquettes strictes et c'est peut-être une charge future de notre critique de chercher — et au besoin d'inventer — les termes en mesure de définir leur apport dans l'ensemble de la peinture contemporaine. Pour le moment, nous sommes obligés d'utiliser des périphrases, plus ou moins longues, pour caractériser leur art, dans des termes qui peuvent souvent paraître contradictoires.

Considéré sous ce point de vue, que peut-on dire au sujet de la peinture de Grigoresco ? Ayant comme point de départ Corot et les peintres de Barbizon, sa période de maturité se caractérise par une manière plus personnelle et plus évoluée, dans ce sens qu'il cesse de décrire la forme dans son intégralité, mais se contente de la suggérer par des touches larges et rapides qui n'acquiescent une parfaite cohérence qu'à partir d'une certaine distance, comme dans la peinture de ses contemporains, les impressionnistes. Mais chez Grigoresco, la lumière n'est pas fonction de la couleur, comme dans la peinture impressionniste, mais, inversement, la couleur est fonction de la lumière ³⁴.

Andreescu aussi est poussé par sa sensibilité chromatique vers l'impressionnisme ; il élimine le noir de la représentation de l'ombre et remplace celle-ci par des modulations chromatiques qui semblent annoncer parfois les modulations de Cézanne ³⁵. Ce qui caractérise surtout Andreescu, ce n'est pas la fascination de la lumière — comme pour Grigoresco — ni la passion pour la couleur — comme c'est le cas de Luchian — mais la matérialité, la substance matérielle du monde, révélée sous ses aspects variés et dans des situations différentes.

Une génération plus tard, l'œuvre de maturité de Stéphane Luchian (1868—1916) paraît n'être qu'un hymne adressé à la couleur, à ses vertus musicales spécifiques. Néanmoins — et c'est ce qui le distingue des autres peintres de son époque — dans sa musique il n'est jamais un maître de l'atonalité. En accord avec toute la peinture roumaine qui suivra il reste toujours — en dépit de son intensité de coloriste — un harmoniste délicat et d'un admirable équilibre. Un harmoniste, donc, aux sonorités intenses, aux accords complexes dans le « registre aigu », auxquels seul un génie plastique et musical comme fut le sien pouvait conférer de la noblesse.

Peu réceptive donc aux implications littéraires et aux spéculations intellectuelles, l'école roumaine moderne fut, en premier lieu, une école de « peintres » qui a apporté à la peinture européenne toute une série d'amendements et de développements constituant autant de contributions personnelles que l'on ne saurait confondre. Voici, par exemple, Georges Petrașco (1872—1948). Rien de moins novateur, à première vue, que sa peinture. Classique, rappelant Chardin par la mise en page et la

³⁴ Vasile Varga, *Nicolae Grigorescu*, București, Ed. Meridiane, 1973 : Idem, *Pictura românească în perspectivă europeană* (V), dans « Arta », n° 10, 1969, p. 8.

³⁵ Idem, *Pictura românească ...* (VI), « Arta », n° 3, 1971.

composition, avec une vision de type rembranesque par l'importance accordée aux zones d'ombre, mais avec une expression du noir qui évoque certains peintres espagnols ; impressionniste — si l'on veut — par la conversion de la lumière et de l'ombre en couleurs ainsi que par la dissociation des tons ; réaliste, par rapport aux données objectives de la nature, mais en même temps romantique par le dramatisme du sentiment ; expressionniste — évoquant Rouault — par la tension chromatique, mais utilisant une technique dont les résultats représentent — sur un autre plan — une révolution toute aussi profonde par égard à l'esthétique impressionniste que celle accomplie jadis par Cézanne. Pourrait-on rattacher à un courant artistique une réalisation aussi complexe ?

Formé dans le milieu des peintres fauves, qu'est-il resté de ce courant dans la peinture de Théodore Pallady (1871—1956) ? Le répertoire intimiste (femmes et fleurs) de Matisse ? Les paysages de Marquet ? Est-ce une raison suffisante pour établir un lien entre lui et ses collègues de l'atelier de Gustave Moreau, peintres qui, malgré leurs différences, ont toujours conservé en commun l'exaltation sauvage de la couleur. En contraste avec cette conception se situe l'art de Pallady, dont la couleur tempérée est d'une si noble retenue. Pour annuler la consistance matérielle de la couleur, celui-ci utilisait souvent le suc des feuilles et des fleurs pour colorier ses aquarelles. Même peints à l'huile, ses tableaux ont une légèreté et une transparence qui rappellent la fresque. On a aussi remarqué l'attitude hiératique des figures de Pallady, ce qui permet des rapprochements des plus intéressants entre sa peinture et notre ancienne peinture murale médiévale.

Le cas n'est pas isolé. Nous invoquerons encore un exemple, celui de la peinture de Nicolas Tonitza (1886—1940), qui rappelle aussi, par certains côtés, notre ancienne peinture médiévale. Il s'agit d'une peinture suggérant à peine l'espace, dans lequel les formes sont indiquées par de simples contours, simplifiés mais expressifs, et où la couleur est posée presque à plat. Le raccord avec le passé — évidemment dans un esprit nouveau — s'est produit déjà à l'époque de Luchian. Mais c'est là un problème que nous ne voulons pas analyser pour le moment.

On pourrait croire que l'attitude d'indépendance que les peintres roumains les plus représentatifs ont manifesté par égard aux courants extrémistes serait due au fait qu'ayant pénétré — relativement tard — dans le circuit de l'art moderne, l'école roumaine de peinture n'a pas eu le temps de se familiariser suffisamment avec les nouvelles tendances artistiques. Ceci pourrait être vrai si nous étions les seuls dans ce cas. Mais l'école de peinture serbe moderne s'est constituée un peu plus tard que la nôtre, son acte de naissance coïncidant — croyons-nous — avec l'activité de Nadežda Petrović (1873—1915). C'est elle qui réussit à imprimer à la peinture serbe un caractère particulier, non par le sujet — comme l'avaient fait ses prédécesseurs — mais par des moyens strictement formels. Quelle distance entre la véhémence des éléments formels dont se sert Nadežda Petrović et ceux, imprégnés d'un esprit de « complémentarité et de synthèse », qui caractérisent l'art roumain aussi bien que la littérature roumaine.

Il s'agit d'une sorte de « rationalisation du lyrisme dans une perspective classique, qui ne suit pas les canons »³⁶.

Par rapport à cet aspect de la peinture roumaine, la peinture serbe antérieure à la seconde guerre mondiale — quand ses voies se diversifient en une mesure beaucoup plus forte et d'une façon encore plus radicale — se trouve par quelques-uns de ses artistes représentatifs, sous le signe de l'expressionnisme. Un expressionnisme à côté duquel l'expressionnisme allemand même paraît souvent tempéré.

Même l'impressionnisme, qui a d'ailleurs profondément marqué la peinture de tout le Sud-Est européen, a été accepté chez nous, non à la lettre comme ce fut le cas pour la Croatie et la Slovénie, mais d'une façon globale, plutôt comme un problème de la peinture de plein-air auquel chacun de nos peintres a trouvé une solution conforme à son tempérament et à son goût. Entendue seulement dans ce sens général, comme une « idée-princeps » ou comme une « idée-matrice » — pour ainsi dire — comme une « idée-tronc » sur laquelle de nombreux rameaux pouvaient encore pousser (voir, en France seulement, des artistes de premier ordre comme Bonnard ou Vuillard), la succession impressionniste trouva chez nous un terrain extrêmement fertile en développements originaux. L'apparition des caractères nationaux dans les écoles de peinture bulgare, turque, grecque, albanaise est un problème très vaste, que nous hésitons encore d'aborder. Nous rappellerons seulement qu'en ce qui concerne la Turquie, l'intérêt pour un mode d'expression spécifique s'est réalisé par une voie détournée, grâce à l'activité du « Groupe D. », constitué à Paris en 1925. Après avoir pris connaissance du constructivisme français d'orientation cubiste, les peintres turcs ont découvert dans leur propre passé un mode de représentation similaire aux préoccupations les plus récentes — à l'époque — de la peinture européenne : la réalisation d'une peinture à deux dimensions, fondée non sur la sensation, mais sur l'intellect³⁷.

En Bulgarie, en échange, les maîtres les plus représentatifs nous paraissent être ceux qui ont découvert le filon des anciens « zougraves » : Vladimir Dimitrov-Maistora (1882—1962), Stoian Venev (1904—) ou Sirak Skitnik (1883—1943) ; certains peintres du centre de Plovdiv tels que Zlatiu Bojadjev (1903—) ou Tzanko Lavrenov (1896—), et enfin des graveurs comme Vassil Zahariev (1895—1973), descendant direct des maîtres de la gravure bulgare, telle qu'elle était pratiquée au XIX^e siècle à Samokov. Contrairement à la peinture yougoslave, où les courants artistiques de l'entre-deux-guerres, seule époque dont nous nous occupons ici, furent adoptés sans réserves, la peinture bulgare s'est montré — semble-t-il — moins disposée d'accepter les programmes esthétiques des courants d'avant-garde. Toutefois nous croyons pouvoir déceler dans cette peinture aussi une inclination native, sinon vers l'expressionnisme, du moins vers le fauvisme, surtout en ce qui concerne la couleur.

Par contre, la peinture grecque — dans la mesure où nous avons pu la connaître, non sur les lieux, non comme la peinture bulgare et la

³⁶ Constantin Ciopraga, *Raționalism și echilibru*, dans « România literară », n° 41 (11 oct. 1973).

³⁷ Nurullah Berk, *La peinture balkanique*, dans « Actes du Colloque International de Civilisations Balkaniques », Sinaia 8—14 juillet 1962 ; Idem, *La peinture turque* (Catalogue), Ankara, 1950 ; Raymond Charmet, *Trois expositions à Paris*, dans « Arts », n° 946, 22—28 janv. 1964, p. 8.

peinture yougoslave, mais à l'occasion de certaines confrontations internationales (les Biennales de Venise, entre autres) et à travers les deux expositions organisées ces dernières années à Bucarest, nous est apparue, à certains égards, plus proche de la notre, sinon par les modalités d'expression — évidemment différentes — du moins comme tenue spirituelle. A côté de la biophilie — qui caractérise l'art de tout l'espace sud-est européen — la peinture de l'entre-deux-guerres roumaine et grecque — à un certain degré aussi la peinture albanaise — se sont avérées aussi kalophiles, les artistes respectifs étant disposés de percevoir les aspects calmes, équilibrés, « beaux » de la réalité, plutôt que les aspects d'un expressionnisme dramatique, si familiers aux peintres yougoslaves et, dans une certaine mesure, aux peintres bulgares. Le « classicisme » de la peinture roumaine — peut-être aussi grecque et albanaise — pourrait être analysé encore sous d'autres aspects, qui dépassent le cadre que nous nous sommes fixé.

Bien qu'une présentation aussi succincte soit forcément incomplète, nous croyons pouvoir en tirer une première conclusion. Après avoir suivi pendant près d'un siècle des voies de développement parallèles, sinon synchrones, pour assimiler les influences occidentales, aussitôt que ce processus s'est achevé, les artistes roumains et balkaniques ont commencé à prendre connaissance de leur propre personnalité artistique. Il s'agit de leur personnalité artistique individuelle, mais aussi du lien — dont chacun d'eux est devenu conscient à un moment donné — qui le rattachait aux réserves de capacité artistique du peuple auquel ils appartenaient, au goût et à la sensibilité spécifique de ce peuple.

A partir de ce moment, les voies se sont séparées, ce moment coïncidant avec *l'apparition des écoles nationales de peinture*. Depuis lors, et presque jusqu'à nos jours, quand on assiste — à un moindre degré dans certaines parties et à un degré plus élevé dans d'autres — à une tentative d'« universaliser » le langage plastique, les artistes des pays du Sud-Est européen se manifestent en tant que personnalités artistiques distinctes dans le cadre des écoles qui, en dépit de certains caractères communs à tout le territoire balkanique, sont cependant suffisamment individualisées pour qu'il soit possible de leur attribuer le terme de « nationales ».



Fig. 1. Nicolae Grigorescu,
« Paysanne au châle »



Fig. 2. G. Petrașcu, « Nature morte »

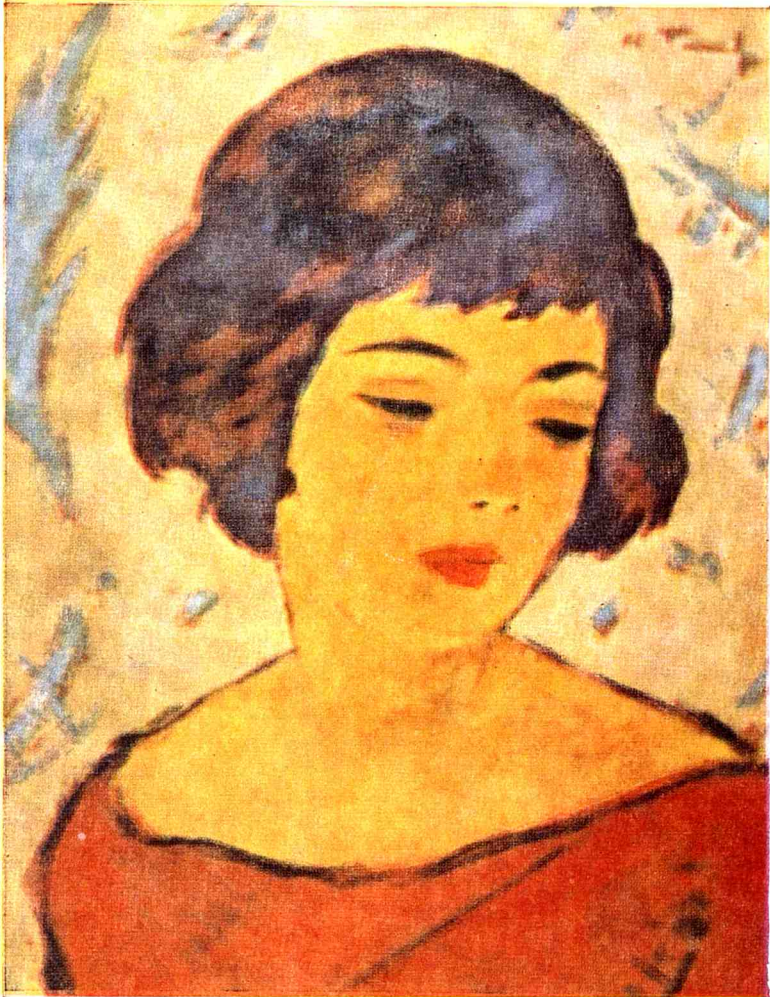


Fig. 3. N. Tonitza, « Tête de jeune fille »



Fig. 4. Nadežda Petrović « Tricoteuse »



Fig. 5. Milan Konjović, « Ćira Falcione »

LIVRES ET DOCUMENTS DES VACARESCO (Sources documentaires inédites)

MIHAIL CARATAȘU

L'illustre famille des Vacaresco a donné à la Valachie une lignée de hauts dignitaires et de grands écrivains, fait attesté et généralement connu. Mais les livres, la bibliothèque ayant appartenu à cette série de politiques et de poètes sont fort peu connus, malgré l'intérêt qu'ils pourraient présenter en tant que témoignages d'une certaine *forma mentis*, à la formation de laquelle ils ont sans doute contribué ou dont ils reflètent les tendances.

Avant d'entrer dans le vif de notre sujet, fondé sur les données documentaires fournies par l'étude de la « Succession Vacaresco »¹ de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, voyons ce qui a été déjà publié à cet égard.

Il y a d'abord l'article de George Călinescu, publié en 1959², où sont signalés plusieurs livres, dans leur majeure partie français, du poète Iancu Vacaresco. Retenons parmi ceux-ci un Dictionnaire géographique; le Tableau de l'amour conjugal; Discours sur l'art de négocier (Paris, 1737); La guerre des Dieux d'Évariste Parny (Paris, 1804); les Oeuvres de Condillac (Paris, 1798); L'art de la correspondance (Paris, 1804); Le petit La Bruyère ou Caractères et mœurs des enfants de ce siècle de Mme de Genlis (Hambourg, 1799); Aulu-Gelle, les Attiques (Paris, 1789); Aristophane, Théâtre avec les fragments de Ménandre et Philémon, traduction française de Poinset (Paris, 1790); Aristote, Politique, traduction du grec de Charles Millon de Sivry (Paris, 1808), et ainsi de suite. Ces mêmes livres seront mentionnés plus tard par Paul Cornea, dans son ouvrage sur les origines du romantisme roumain³. Enfin, dans une notice parue en 1969⁴, G. Hîncu signalait la présence à la Bibliothèque « V. A. Urechia » de Galați de 23 ouvrages provenant de la bibliothèque des Vacaresco. Le professeur Hîncu précisait que quelques-uns de ces livres sont

¹ Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie (abréviation : BAR), documents, paquet CMXXXI n^{os} 1—232. Un recueil comportant un choix de ces documents se trouve en ce moment sous presse, par les soins du Musée d'histoire du département de Dimbovița (Tirgoviște), préfacé par le professeur Șerban Cioculescu, directeur de la Bibliothèque de l'Académie.

² « Studii și cercetări de istorie literară și folclor », n^{os} 1—2, 1959, p. 393—394.

³ Paul Cornea, *Originile romanismului românesc* [Les origines du romantisme roumain], Bucarest, 1972, p. 55—56.

⁴ « Revista Bibliotecilor », n^o 2, 1969, p. 102—103.

marqués du cachet de Nicolas Vacaresco, le fils du poète Ienăchiță Vacaresco, mais il ne donnait que cinq titres de cette série d'ouvrages⁵.

Pour revenir maintenant à la « Succession Vacaresco » de la Bibliothèque de l'Académie, il est évident que ce fonds documentaire est une véritable mine d'informations précieuses concernant quelques-uns des membres les plus marquants de cette illustre famille. Leurs principales préoccupations et activités s'y reflètent, ainsi que certains événements importants et, à travers eux, quelques aspects de toute une époque.

Voici, par exemple, le manuscrit grec d'un catalogue des livres possédés par Nicolas Vacaresco⁶. Il s'agit d'un document susceptible d'enrichir la biographie spirituelle (assez peu connue jusqu'à présent) de ce rejeton des Vacaresco, lui-même poète comme son père. En effet, enregistrant — avec une description bibliographique plus que sommaire — 70 titres pour 170 volumes, ce catalogue nous le désigne comme un grand lecteur. La nette prédominance des œuvres antiques (littérature, histoire, géographie, philosophie) montre sa formation classique. On y trouve, entre autres, les chefs-d'œuvre d'Homère, *Ἄσκησις καὶ Ὀδύσσεια*, dans la version moderne de Georgios Roussiadis, publiés à Vienne, en 13 volumes, en 1817⁷; La guerre du Péloponnèse de Thucydide, dans les dix volumes de l'édition viennoise de Néophyte Douca, parus en 1805—1806 sous le titre : *Θουκυδίδης, σχολιασθεὶς παρὰ Ν. Δούκα*⁸; l'édition bilingue (grec-latine) de la Géographie de Strabon : *Στράβωνος Γεωγραφία Γραικολ.*, publiée à Amsterdam en 1707⁹; un volume de l'œuvre de Platon, *Ἄπαντα Πλάτωνος*¹⁰; Les commentaires de Théophile Corydalée à la Logique d'Aristote : *Ἰπομνήματα εἰς τὴν Λογικὴν τοῦ Ἀριστοτέλους παρὰ Θεοφίλου Κορυδαλέως* imprimé à Venise, en 1729¹¹; les Œuvres complètes de Xénophon : *Ἄπαντα τοῦ Ξενοφῶντος* publiées à Leipzig de 1811 à 1814, en 6 volumes¹²; les Discours et les Épîtres d'Isocrate : *Ἰσοκράτους λόγοι καὶ ἐπιστολαί*, édités à Paris en 1807, 2 volumes¹³. Les auteurs latins y sont représentés par Cornelius Nepos, avec ses *Vies illustres*, traduites du latin et publiées par Spiridon Vlandi, Venise, 1810¹⁴.

Le catalogue a enregistré aussi des ouvrages théologiques, dont nous signalerons les œuvres de saint Basile le Grand : *Βασιλείου τοῦ Μεγάλου τὰ εὐρισκόμενα*, trois volumes imprimés à Paris en 1721—1730¹⁵, ainsi que les Œuvres complètes de l'archevêque Athanase d'Ale-

⁵ *Ibidem* : *Les recherches philosophiques sur les Américains ou Mémoires intéressantes pour servir à l'histoire de l'espèce humaine* (Berlin, 1771); M. de Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, augmentés des *Dialogues des morts*, Lyon, Amable Leroy, 1810; Madame de Genlis, *Recueil de fables nouvelles et autres poésies fugitives ou Herber moral*, Vienne, 1816; Joseph Berchoux, *La danse ou Les dieux de l'opéra*, poème suivi du *Voyage autour de ma chambre*, Vienne, Schâmbel, 1820; G. A. Demoustier, *Lettres à Emilie sur la Mythologie*, Paris, Aug. Renouard, 1786.

⁶ BAR, paquet CMXXXI, doc. grec. n° 136 (inédit, voir aussi le texte publié dans l'annexe).

⁷ Cf. D. Ghinis, *Ἑλληνική Βιβλιογραφία* [Bibliographie hellénique], vol. I, p. 158, n° 988.

⁸ *Ibidem*, p. 57, n° 349.

⁹ Cf. Th. Brunet, vol. V, p. 554.

¹⁰ Cf. Graesse, vol. V, p. 314.

¹¹ Cf. E. Legrand, *Bibliographie hellénique*, XVIII^e siècle, vol. I, p. 224—225, n° 189.

¹² Cf. Th. Brunet, *op. cit.*, p. 1492.

¹³ Cf. D. Ghinis, *op. cit.*, vol. I, p. 78, n° 471 et Graesse, vol. III, p. 435.

¹⁴ *Ibidem*, p. 99, n° 597.

¹⁵ Cf. Graesse, vol. I, p. 306.

xandrie : Ἀθανασίου ἀρχιεπισκόπου Ἀλεξανδρείας ἅπαντα, Padoue, 1777, 4 volumes¹⁶. L'historiographie byzantine ne pouvait y manquer elle non plus de la bibliothèque des Vacaresco, pour preuve, la présence de Georgios Phrantzès avec sa Chronique : Χρονική Κωνσταντινουπόλεως Φραντζῆ parue à Vienne en 1796¹⁷ — œuvre contenant comme on le sait de nombreuses données relatives aux Roumains. Mais révélatrice s'avère la présence de quelques ouvrages philologiques fondamentaux, précieux instruments de travail pour l'étude des langues grecque et latine. Ce sont sans doute des héritages de l'ancienne bibliothèque de Ienăchiță Vacaresco, sinon encore plus vieux, tel, en tout premier lieu, le Grand Dictionnaire de Varinus Favorinus, Λεξικόν Βαρίνου ou Trésor de toute la langue grecque, imprimé à Venise en 1712, aux frais du grand prince de la culture roumaine, Constantin Brancovan, voïvode de la Valachie¹⁸. C'est une édition d'autant plus précieuse qu'elle s'ouvre sur une gravure reproduisant le portrait le plus connu du voïvode valaque. Un autre ouvrage du même genre, rarissime même au début du XIX^e siècle, est le Dictionnaire gréco-latin : Λεξικόν Γραικολατ. ἑτυμολογικόν, imprimé à Basileae, en 1532¹⁹. En dépit de sa rareté, il a été signalé également dans les grandes bibliothèques roumaines du XVIII^e siècle, à savoir celles des Brancovan, Cantacuzène et Maurocordato.

Tout naturellement, la présence de ces importants ouvrages de lexicographie évoque la riche activité dans ce domaine de Ienăchiță Vacaresco, auteur de plusieurs grammaires roumaines et de cinq dictionnaires, restés en manuscrits : roumain-allemand et allemand-roumain ; roumain-turc et turc-roumain (signalé à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine) et un vocabulaire français-grec, conservé à la Bibliothèque « V. A. Urechia » de Galați. Également significatives pour ce genre de préoccupations sont les deux autres grammaires figurant dans le catalogue, la Grammaire italienne de Thomas Dimitriou de Siatista, publiée à Vienne en 1820²⁰ et l'ouvrage du prince de Valachie, Jean Constantin Caragea, Γραμματικὴ γαλλικὴ τοῦ Καρατζᾶ-sa bien connue Grammaire française, qu'il a imprimée à Vienne, en 1806²¹.

L'œuvre cantémirienne inscrite dans ce catalogue sous la forme Καντεμίρου Ἱστορία²² doit provenir elle aussi de la bibliothèque de Ienăchiță Vacaresco. Il s'agit fort probablement de la version française parue en 1743 de l'Histoire de l'Empire ottoman du prince Démètre Cantemir, car Vacaresco s'en était servi comme matériel documentaire pour son Histoire des très puissants empereurs ottomans, publiée pour la première fois par Papiu Ilarian dans son Trésor de documents.

D'autres livres relevés par la bibliographie roumaine ancienne figurent dans la série d'ouvrages mentionnés par ce catalogue. C'est le cas d'un volume d'enseignements chrétiens — Χριστιανικὴ διδασκαλία²³ —

¹⁶ *Ibidem*, p. 244—245.

¹⁷ *Ibidem*, p. 587.

¹⁸ Cf. E. Legrand, *op. cit.*, vol. I, p. 101—103, n° 77.

¹⁹ Cf. Th. Brunet, *op. cit.*, vol. VI, col. 647.

²⁰ Cf. D. Ghinis, *op. cit.*, vol. I, p. 97, n° 587.

²¹ Cf. *Bibliografia veche românească* [Bibliographie roumaine ancienne] (abrég. BRV), vol. IV, p. 161, n° 308 et D. Ghinis, *op. cit.*, vol. I, p. 65, n° 392.

²² Cf. Graesse, *op. cit.*, vol. II, p. 38.

²³ Cf. BRV, vol. II, p. 184—185, n° 360.

imprimé en grec, à Bucarest, sous le règne d'Alexandre Scarlat Ghica, des Discours du patriarche de Jérusalem, Chrysante Notaras, Χρυσάνθου πατριάρχου Ἱεροσολύμων, imprimés à Venise en 1734²⁴, mais dédiés à Grigore Ghica, prince de Valachie, et à Constantin Maurocordato, qui régnait alors en Moldavie, et de l'opuscule de Zacharia Mauroudi, Ὀνειρον ἢ θάνατος τῆς Μακαρ. Μαρίας Γκίκα, paru à Vienne en 1808²⁵.

Une liste de neuf titres français, représentant des livres achetés après la rédaction du catalogue pour 551 piastres, complétait cette série, avec un Dictionnaire des grands hommes, un Dictionnaire géographique, etc. De toute façon, ce n'est là qu'une liste partielle des livres constituant la bibliothèque de la famille Vacaresco, car la correspondance encore inédite conservée à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine se rapporte parfois à des achats de différents ouvrages faits par Nicolas Vacaresco. C'est ainsi que nous apprenons que les 13 septembre 1811 et 19 janvier 1812, il a acheté quelques bijoux et *cinq livres français*²⁶; quelques années plus tard, il allait contracter — le 1^{er} avril 1817 — un grand emprunt, de 2029 Groschen, en vue de l'achat d'un lot important de livres²⁷.

Intéressants pour les préoccupations de Nicolas Vacaresco sont, en outre, les deux fragments extraits de l'Histoire romaine de Dion Cassius. Tous les deux se rapportent à la Dacie : la conquête et la colonisation de Trajan, ainsi que les guerres antérieures avec Domitien. Le premier est daté du 15 septembre 1817²⁸; le second, bien que sans mentionner aucune date, est sûrement de la même époque²⁹.

Le fonds documentaire Vacaresco de la Bibliothèque de l'Académie, pour le moment encore entièrement inédit, a aussi le mérite de préciser certaines coordonnées biographiques de Nicolas Vacaresco et de son père Ienăchiță. Il résulte de leur examen que Nicolas, de même que son frère Alecu, était sans cesse harcelé par ses besoins d'argent, toujours endetté en Valachie ou à Brașov. A ce point même que le 15 août 1814 il s'est vu obligé de solliciter au prince de Valachie un sursis de 4 mois, ce qui lui aura donné le temps de vendre l'une de ses propriétés foncières obtenant ainsi les fonds nécessaires pour satisfaire aux exigences de ses nombreux créanciers³⁰.

²⁴ Cf. E. Legrand, *op. cit.*, vol. I, p. 248, n° 228.

²⁵ Cf. D. Ghinis, *op. cit.*, vol. I, p. 86, n° 515.

²⁶ BAR, paquet CMXXXI, doc. grec. no 130; «... 5 βιβλία φραντζέζικα...» (5 livres français).

²⁷ *Ibidem*, doc. 204 : «Γρόσια 2098, ἤτοι δύο χιλιάδες καὶ ἑννεῖνῃντα ὀκτώ γρόσια τῶ κυρίῳ Ἰωάννῃ Μαυρομάτῃ Κερκυραίῳ, ὀφειλόμενα ἀπὸ τὰ βιβλία ἀγορασθέντα, καὶ ἀπὸ μετρητὰ, ἀπερ ὑπόσχομαι πληρῶσαι εἰς κάθε ἀναζήτησιν τῆς λογιώτητός του μετὰ διαφόρου ἀνά πέντε τὸ πουγγί τὸν μῆνα. Ὅθεν πρὸς ἀσφάλειαν ἐδόθη τὸ παρὸν ἐνυπόγραφον εἰς χεῖρας τῆς λογιώτητός του.»

Νικόλαος> Βακαρέσκος Βεβαιῶ

1817 ἀπριλίου 1

(Gros 2098 c'est-à-dire deux mille quatre-vingt dixhuit Groschen je les dois au diacre kir Jean Mauromati de Corcyre somme d'argent due à la suite d'un achat de livres, ainsi que d'un emprunt d'argent que je m'engage de payer à n'importe quel moment sur la demande de Sa seigneurie avec un intérêt de cinq [Groschen] pour chaque bourse par mois. Ce pourquoi, pour plus de sûreté, on a remis à Sa seigneurie mon présent écrit avec ma propre signature). N. Vacaresco, j'atteste, 1817 avril 1^{er}.

²⁸ *Ibidem*, doc. grec. n° 25.

²⁹ *Ibidem*, doc. grec. n° 151.

³⁰ *Ibidem*, doc. grec. n° 8.

Grâce à ces documents relatifs aux dettes de Nicolas Vacaresco, on peut aussi induire l'époque approximative de sa mort. En effet, le 26 mai 1825, il contractait une dette de 1000 florins vis-à-vis de Pierre Bergleiter de Braşov, auquel il donnait en gage plusieurs pièces vestimentaires³¹. Or, une année et demi plus tard, le 10 décembre 1826³², Alexandra Vacaresco, l'épouse de feu-Nicolas (comme le document cité le précise), s'engageait par écrit devant témoins d'éteindre dans un an au plus tard la dette de son mari, en proposant pour gage la propriété de Băneasa, des environs de Bucarest. Alexandra Vacaresco se trouvait alors à Braşov, qui a dû être aussi le lieu du décès de Nicolas, événement survenu dans l'intervalle. D'ailleurs, Nicolas Vacaresco s'était réfugié à Braşov au moment du soulèvement de Tudor Vladimirescu, car Alecu lui demandait, par une lettre adressée là (de Ploieşti) le « 28 mai carême 1821 », d'envoyer « à Constantin 250 Groschen pour les enfants »³³. Plusieurs documents datés d'une époque antérieure au moment de son installation à Braşov reflètent sa position vis-à-vis du mouvement révolutionnaire de Tudor Vladimirescu, ainsi que certaines activités politiques et militaires de l'Hétérie³⁴.

³¹ *Ibidem*, doc. allemand n° 28.

³² *Ibidem*, doc. allemand n° 30.

³³ *Ibidem*, doc. grec. n° 171.

³⁴ *Ibidem*, doc. grec. n° 208: Τὴν εὐγένειαν τῆς ἀδελφικῶς προσκυνῶ, Αὐθέντα μανθάνω ὅτι ὁ πανιερώτατος ἅγιος Ῥιμνίκου καὶ τίνες τῶν εὐγενεστάτων ἀρχόντων ἀρχόντων σκεπεύουν νὰ μᾶς ἀφήσουν ἀπόψε. Ἐὰν οὕτως ὑπάρχη νομίζω ὅτι εἶναι . . . ἡ εὐγένεια τοὺς νὰ τραβηχθοῦν καὶ νὰ ἀφήσουν τόσους ἀνθρώπους ὑπερμάχους χωρὶς τὰ ἀναγκαῖα πρὸς τροφήν, καὶ τὰ ζῶα τοὺς ὡσαύτως. Ὁθεν παρακαλῶ νὰ ἔχω ἀπόκρισιν τῆς διότι ἐγὼ δὲν τὸ δέχομαι νὰ μᾶς ἀφήσουν εἰς τὰ χαμένα. Μένω

δοῦλος τῆς καὶ ὡς ἀδελφός
N. Βακαρέσκος

<1>821 φευρ. 10,4 ὥρας τῆς ἡμέρας
Νὰ ἔχω παρακαλῶ ἀπόκρισίν σας

Αρχο βορνιτζε εκινο οπου γνωριζο ινε οτι ο πανιερωτατος και ι Αρχοντες δεν σαλεβουκν> πριν ιδουν τιν τιχιν του πολεμου μας και οταν καταλαβουν πως δεν ινε πλεον δυνατον να βασταξομεν τοτε μονον σαλεβουν ολιγον . . . στοχαζομε πως δεν με απατουν πλικν>ι Ευγενιατις ιμπορι να του μινισι νὰ εξιγιθουν το τι φρονοσι . . .

(Je salue fraternellement Ta Seigneurie, mon maître, j'apprends que sa sainteté [l'évêque] de Rimnic et quelques-uns de vos nobles seigneurs pensent nous abandonner ce soir. Si [vraiment] telles sont les choses, j'estime que [ce serait injuste] que leurs Seigneuries se retirent et qu'ils laissent derrière eux tant de combattants sans le nécessaire pour leur nourriture, ainsi que pour leurs bêtes. C'est pourquoi, je vous prie, répondez-moi, car je ne peux pas admettre qu'on nous laisse au gré du hasard. Je reste vôtre, Ton serviteur tel un frère N. Vacaresco. Prière de me faire parvenir votre réponse. <1> 821, février, 10, quatre heure du jour.

Archonte Gouverneur [Nicolas Vacaresco], Ce que je sais c'est que sa sainteté [évêque de Rimnic] et ses boiards ne bougeront pas avant de connaître le sort de notre guerre et quand ils auront acquis la certitude que nous ne pourrons plus résister, seulement alors ils pourraient bouger tant soit peu . . . J'aime à croire qu'ils ne me trompent pas mais Ta Seigneurie pourrait leur demander de s'expliquer quelque peu sur leurs intentions. . .)

Doc. grec n° 169: Ἐφένδιμ, πέντε νεφέρια ξεκινῶνται ἔχει ἡ εὐγένεια τῆς ἰδέαν πού; Ἐγὼ δέν ἔχω καμμίαν ἰδέαν, καὶ δέν ξέρω γιατί.

Ἐ σερδάρης Γεωργάκης, καὶ καπετάν Φαρμάκης μέ πόσα χάρτζια ξεκινήθησαν, ἐάν ἔχει ἰδέαν παρακαλῶ νὰ μέ ἰδεάση.

Μένω τῆς εὐγενείας τῆς δοῦλος ταπεινός
Nικόλαος> Βακαρέσκος

Ἐφένδιμ, τὰ πέντε νεφέρια μέ εἴκοσι πανδούρηδες ξεκινῶνται νομίζω πρὸς τόν σλουτζάρη Σολομώντα. Περί τῶν χαρτζίων τοῦ σερδάρη Γεωργάκη καὶ καπιτάν Φαρμάκη ἰδέαν δέν ἔχω. Τόσον ὁμως ἡμπορῶ νὰ εἰπῶ ὅτι ἐγὼ τὴν ἀγαπῶ καὶ τὴν σέβομαι, ἡ εὐγενεία τῆς ἄν δέν μέ ἀγαπᾷ μέ ἀδικεῖ. τῆς εὐγενείας τῆς ὡς ἀδελφός καὶ δοῦλος

K. Σαμουρ<κἀσης>

Outre les données relatives aux livres et manuscrits qui ont d'abord appartenu au poète Ienăchiță Vacaresco, les documents du fonds conservé à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine fournissent aussi maints détails inédits concernant les circonstances du décès de ce grand pionnier de la poésie roumaine. Par exemple, un document judiciaire, émis lors d'un procès entre la princesse Ecaterina Caragea, dernière épouse du poète, et Alecu Vacaresco, fils d'un autre lit, nous donne le compte rendu des dernières heures vécues par Ienăchiță Vacaresco. Attaquant l'authenticité d'un document écrit du Métropolitain de la Valachie, avec les dernières volontés du poète, selon lesquelles son fils Alecu aurait hérité une bonne partie de ses biens, la princesse raconte avec une grande abondance de détails les dernières heures de son époux. «... Car, à quatre heures de la nuit de vendredi, feu mon époux demanda qu'on fasse venir Sa Sainteté, et j'ai envoyé mon cousin Rosetti et il l'a ramené, et, une fois entré auprès de feu mon époux, il ne resta pas plus de vingt minutes, et réclamant le vêtement qu'il portait sur ses épaules, il est sorti sur le champ, compte tenu de ce que le malade se trouvait dans un état de trop grande atonie, que Sa Sainteté en personne a avoué en sortant d'auprès le malade, disant textuellement „dans une bien grande atonie se trouve le pauvre” ... Lorsque Sa Sainteté de Sardes est revenu à huit heures du matin et qu'il a communiqué le malade ... quand feu mon époux, après la Sainte Communion, a vécu encore huit autres heures et malgré sa grande faiblesse ses mains ont travaillé encore au point qu'il se lava tout seul, et en dehors de ceci il a même pris certaines dispositions, c'est-à-dire l'affranchissement du tzigane Vintilă, du chef Gheorghe, ainsi que de la tzigane Maria, à laquelle il légua aussi deux cents cinquante Groschen en numéraire et un costume de cent cinquante Groschen ... »³⁵. D'autres détails, d'un caractère nettement pittoresque, sont consignés dans une « Liste de l'argent dépensé pour le requiem d'un an du défunt trésorier Ienăchiță Vacaresco »³⁶.

Le même fonds documentaire de la « Succession Vacaresco » nous apprend par exemple la grande longévité d'Alexandra Vacaresco, épouse du haut dignitaire Nicolas Vacaresco. En effet, on trouve parmi ces documents une invitation de participer au bal de la Cour qui lui avait été adressée le 8 février 1868³⁷. D'ailleurs, son petit-fils Michel s'informait de Paris le 4 avril 1874 de ce qu'était devenue sa grand'mère, « Son Excellence la Dame Vacaresco »³⁸.

Enfin, pour clôre ce bref exposé, retenons aussi un dernier renseignement concernant le siège de la bibliothèque des Vacaresco. Selon un

(Efendi [Constantin Samurcaș], Ta seigneurie je pense que sait dans quelle direction partent cinq policiers; moi par contre je n'en ai pas la moindre idée et je ne sais pas pourquoi on ne me tient pas au courant. Si vous le savez, veuillez m'apprendre avec combien d'aides sont partis le serdar Iordaki [l'Olimpiote] et le capitaine Farmaki. Je reste Votre humble serviteur N. Vacaresco.

Efendi [Nicolas Vacaresco], Il me semble que les cinq policiers avec vingt soldats se dirigent vers le sénéchal Solomon. Quant aux aides « hargia » du serdar Iordaki [l'Olimpiote] et du capitaine Farmaki je n'en sais rien. Mais je peux te dire seulement que je tiens à Ta seigneurie et je t'estime, [et] si Ta seigneurie tu ne tiens pas à moi tu me méconnaissais. Je reste Vôte tel un frère et serviteur Constantin Samur [caș]).

³⁵ BAR, paquet CMXXXI doc. grec n° 159.

³⁶ *Ibidem*, doc. roumain n° 157.

³⁷ *Ibidem*, doc. roumain n° 99.

³⁸ *Ibidem*, doc. français n° 100.

document daté de l'an 1860, celle-ci se trouvait alors à leur résidence de Băneasa, des environs de Bucarest³⁹.

Ce n'est là qu'un commencement des restitutions biographiques et bibliographiques que l'extrême richesse documentaire de la première bibliothèque du pays rend maintenant possibles. Modeste, mais significatif. Son but est de donner un aperçu de ce que donnera la valorisation du véritable trésor documentaire conservés dans les collections uniques de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.

ANNEXE

Τόμοι

3 Βασιλείου τοῦ Μεγάλου τὰ εὐρισκόμενα	ἐν Παρίσιους
1 Λεξικὸν Βαρίνου	Βενετία
4 Λιβανίου Σοφιστοῦ ἐπιστολαί	—
1 Τῶν ἁγίων οἰκουμενικῶν συνόδων	ἐν Ῥώμῃ
4 Ἀθανασίου ἀρχιεπισκόπου Ἀλεξανδρείας ἅπαντα	ἐν Παταβία
1 Ἐπιστολαί Φωτίου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως	—
1 Λεξικὸν τετραγύλων Γεωργίου	Βενετία
1 Λεοπόλδου Καίσαρος Ἱστορία	—
1 Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου ἀνάπτυξις τῶν ἐπιστολῶν τοῦ Μακαρίου Παύλου	
1 Πλάτωνος	—
1 Γρηγορίου Ναζιανζηνοῦ	ἐν Παρίσιους
1 Ἰουλίου Πολυδεύκου Ὀνομαστικόν	ἐν Ἀμστερδάμ
1 Χρονικὴ Κωνσταντινουπολίτου Φραντζῆ	ἐν Βιέννῃ
1 Ἰωάννου Χρυσοστόμου ἀνάπτυξις εὐαγγελίου	—
1 Λεξικὸν Γραικολατ. Ἐτυμολογικόν	ἐν Βασιλεία
1 Στράβωνος Γεωγραφία Γραικολ	ἐν Ἀμστερδάμ
1 Πεντηκοστάριον	ἐν Βενετία
1 Παλαιὰ Διαθήκη πολύγλωσσος	ἐν Λονδίνω
2 Ἰωάσαφ	ἐν Βενετία
1 Χρυσάνθου πατριάρχου Ἱεροσολύμων	ἐν Βενετία
1 Ἰπομνήματα εἰς τὴν Λογικὴν τοῦ Ἀριστοτέλους, παρὰ Θεοφίλου	
Κορυθαλέως	ἐν Βενετία
1 Ἰερὰ Κατήχισις, ἧτοι ἐξήγησις τῆς θείας λειτουργίας	ἐν Βενετία
1 Σκεντέρμπεης	ἐν Μόσχβα
13 Ὀμήρου Ἰλιάς καὶ Ὀδύσεια τοῦ Ῥουσιάδου	ἐν Βιέννῃ
1 Ἀπόστολος	ἐν Βενετία
2 Δίονος Χρυσοστόμου λόγοι 80 ὑπὸ Ν. Δούκα/	ἐν Βιέννῃ
2 Ἐρωτόκριτος	ἐν Βιέννῃ
1 Γραμματικὴ τῆς ἑλλ. γλώσσης Ματθαίου	ἐν Βιέννῃ
1 Γραμματικὴ τῆς ἰταλ. γλώσσης	ἐν Βιέννῃ
1 Κορνηλίου Νέποτος	ἐν Βενετία
1 Στοιχεῖα Γεωγραφίας Θεοτοκίου	ἐν Βιέννῃ
1 Βιβλιοθήκη Ἀπολοδώρου	ἐν Βιέννῃ
1 Ἀπολογία κατὰ τῶν συκοφαντιῶν τοῦ Ν. Δούκα(α)	—
2 Γαλλικὴ γραμ. Φουρνιέρου μεταφρ. παρὰ Ζαχαρ. Μαυρουδῆ	ἐν Βιέννῃ
1 Χριστοφωρᾶς	ἐν Βενετία
1 Ὄνειρον ἢ θάνατος τῆς Μακαρ. Μαρίας Γκῆκα	—
2 Πλουτάρχου Σοζώμενα	ἐν Βιέννῃ
7 Ἰσοκράτους λόγοι καὶ ἐπιστολαί ἑλληνικῆς βιβλιοθήκης	ἐν Παρίσιους
2 Γολσμῖθ Ἱστορία	ἐν Βιέννῃ
4 Στοιχεῖα φιλοσοφίας τοῦ Σοαβίου	ἐν Βενετία

³⁹ *Ibidem*, doc. roumain n° 111.

6 "Απαντα του Ξενοφώντος	έν Λειψία
1 Πρόδρομος έλληνικής βιβλιοθήκης Αιλιανού	έν Παρισίους
1 "Ηρωδιανού "Ιστορία	έν Βιέννη
1 Διογένης Λαέρτιος	έν Λειψία
2 "Ηλιοδώρου αἰθιοπικά του Κορ.	έν Παρισίους
4 Μελετίου Γεωγραφία	έν Βιέννη
2 Γραμματική Γαλλική του Καρατζά	έν Βιέννη
10 Θουκυδίδης σχολιασθείς παρά Ν. Δούκα	έν Βιέννη
4 Σειρά στοιχειώδης μαθηματικών του Κούμα, άτελής	έν Βιέννη
2 Πολιτική "Αριστοτέλους	έν Φραγκφορτίω
2 "Ιωάννου Στοβαίου φυσικά έκλογαί	έν Γετίγκη
4 Παλαιά Ιστορία του "Αϊόρν	έν Λειψία
10 Λουκιανός Σαμοσατεύς	έν Βιποντίω
10 Λόγοι των άπτικων ρητόρων	έν Βιέννη
7 "Αριανού Σοζώμενα	έν Βιέννη
2 Βιβλιοθήκη έλληνική υπό "Ανθίμου Γαζή	έν Βενετία
8 Σειρά στοιχειώδης μαθηματικών του Κούμα, έντελής	έν Βιέννη
4 Πολύβιος	έν Λειψία
4 "Αποθήκη των παιδων	έν Βενετία
1 Χριστιανική διδασκαλία	έν Βουκουρεστίω
1 Μεγάλα συμβεβηκότα έκ μικρών αιτιών προξενηθέντα	έν Βιέννη
1 "Ερμύνη ή ή προμεμνηστευμένη του άδου	έν Πέστη
1 "Επιτομή "Ερμογένους ρητορικής	έν Βιέννη
1 "Αποφθέγματα Γραικολατ. του "Ιωάννου Ποσσελίου	—
1 "Ωρολόγιον	έν Βιέννη
1 Καντεμίρου Ιστορία	—
1 "Αρισταινέτου έπιστολαί	—
1 "Επιτομή φυσικής	έν Βιέννη
1 Παιδαγωγία νέα "Ιωάννου Κοκκώνος	έν Βουκουρεστίω

NOTE

	Plastres
Dictionnaire des grands hommes 20 vclumes	420
Dictionnaire géographique, 1 vol.	28
Tableau de l'amour conjugal, 4 vol	16
Le Docteur de Cythère, 1 vol	3
Etrennes véridiques, 1 vol., Grammaire des fleurs	1
Chansonier français, 1 vol.	3
Almanach de famille, 1 vol.	3
	4 74
Maison rustique, 3 vol.	49
Fables de La Fontaine, 4 vol.	28
	531

BOUCLE D'OREILLE EN CROISSANT DÉCOUVERTE À PĂCUIUL LUI SOARE

La gamme aussi riche que variée des objets de parure mis au jour par les fouilles de la forteresse byzantine de Păcuiul lui Soare¹ (dép. de Constanța) compte, entre autres, une boucle d'oreille d'une valeur artistique et historique toute particulière (fig. 1).

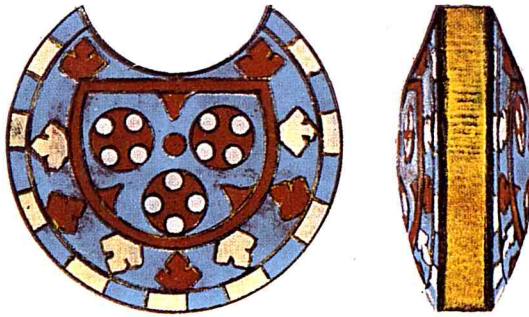


Fig. 1 — Boucle d'oreille en croissant (agrandie deux fois).

Elle a été trouvée dans le secteur « Port »².

En général dans un bon état de conservation, il ne lui manque que l'anneau par lequel on le suspendait.

A en juger d'après sa forme, cette boucle d'oreille s'inscrit dans la série en forme de croissant. Son diamètre est de 21,5 mm. Considérée de profil, elle accuse une forme en quelque

¹ Petre Diaconu et Dumitru Vlăceanu, *Păcuiul lui Soare. Cetatea bizantină*, I, Bucarest 1972 (monographie archéologique). Il convient d'ajouter à la bibliographie figurant aux pages 231—232 les articles suivants, parus depuis : Petre Diaconu et Em. Zaharia, *Les carrières de pierre de Păcuiul lui Soare*, « Dacia », N.S., XV, 1971, p. 289—306 ; Petre Diaconu, *Quelques considérations sur les briquets de Păcuiul lui Soare*, « Dacia », N.S., XVI, 1972, p. 317—323 ; idem, *Cîteva cuvinte despre un zid medieval de la Păcuiul lui Soare*, « Buletinul Monumentelor Istorice », 2, 1973, p. 33—36 ; Petre Diaconu et Silvia Baraschi, *Objects of bone and antler from Păcuiul lui Soare*, « Dacia », N.S., XVII, 1973, p. 351 ; Silvia Baraschi, *Despre capacele de lut de la Păcuiul lui Soare*, SCIV, 23, 4, 1972, p. 609—617 ; *O ștampilă de bronz de la Păcuiul lui Soare*, SCIV, 24, 3, 1973, p. 541—544.

² Les fouilles de ce secteur ont été dirigées par notre collègue D. Vlăceanu et c'est lui qui a découvert cette boucle d'oreille.

sorte ovale, obtenue par l'assemblage de deux feuilles d'or convexes avec une troisième, également d'or et large de 3,5 mm, celui-ci ceignant les deux premiers. Le tout était fixé au moyen d'une pâte noire, dont on ignore la nature en l'absence des analyses de laboratoire. La distance entre les points les plus éloignés des deux parties convexes est de 9 mm.

Il résulte de cette sommaire description de la pièce que son « squelette » était confectionné en feuilles d'or, dont l'épaisseur n'arrivait pas à 0,1 mm.

Sur les deux faces convexes, l'orfèvre a disposé, dans une parfaite symétrie, de petits « paniers » rectangulaires, circulaires et foliés, également confectionnés dans des feuilles d'or. Le contour de quelques-uns de ces « paniers » suggère l'image d'un lys. Un émail bleu, rouge et blanc comble les vides à l'intérieur des « paniers », ainsi que les espaces qui les séparent. Comme on le voit, la décoration de cette boucle d'oreille a été réalisée dans la technique dite du *cloisonné*.

La sûreté d'exécution du « squelette » en feuilles d'or, la disposition régulière des « paniers », le parfait coloris de l'émail, l'absence des aspérités ou des dénivellements des surfaces convexes attestent non seulement la maîtrise et l'habileté de l'orfèvre, mais aussi une longue pratique.

Cette boucle d'oreille a été découverte dans un habitat susceptible d'être daté au milieu du XI^e siècle.

Selon toute probabilité, il s'agit du produit d'un atelier byzantin³. Rappelons à ce sujet que des boucles d'oreille en forme de croissant, à section ovale (mais confectionnées en argent et décorées de filigranes) sont connues dans le monde byzantin aux X^e—XI^e siècles. A titre d'exemple, nous mentionnerons la pièce trouvée dans le voisinage du temple d'Artémis Orthia de Sparte et conservée de nos jours au musée de Mistra⁴. Le même site a également livré d'autres exemplaires en forme de croissant, ces-derniers émaillés, par contre, en rouge blanc, bleu et vert⁵.

Il est hors de doute que le spécimen de Păcuiul lui Soare doit sa présence en ces lieux aux activités commerciales⁶. D'ailleurs, l'agglomération de Păcuiul lui Soare a été l'un des plus importants centres d'échanges au Bas-Danube; c'est là que se croisaient aux X^e—XIV^e siècles des marchandises venues de tous les coins de l'Europe et des contrées plus éloignées encore, ce qui constitua un argument de plus en faveur de la localisation à cet endroit justement de la fameuse ville de Vicina.

Petre Diaconu

³ Cf. à propos de l'art de la verrerie et de l'émail dans le monde byzantin l'excellent ouvrage de Joseph Philippe, *Le monde byzantin dans l'histoire de la verrerie*, Bologne, 1970 et notamment les pages 15—29.

⁴ Marvin C. Ross, *Byzantine Art. Ninth exhibition held under the auspices of the Council of Europe*, Athènes, 1964, p. 380 (m. 434).

⁵ *Ibidem* (m. 433). Des boucles d'oreille analogues, dans une certaine mesure, à la nôtre chez N. Kondakow, *Histoire et monuments des émaux byzantins. Collection Zvénigorodskvi* Francfort sur le Main, 1892, pl. 21.

⁶ C'est en suivant la même voie des échanges de marchandises que sont parvenus à Păcuiul lui Soare la plupart des bracelets de verre en usage dans le monde byzantin au XI^e siècle (voir Petre Diaconu, *Parures du XI^e siècle découvertes à Păcuiul lui Soare*, « Dacia » N.S., IX, 1965, p. 317—320), ainsi que la croix décorée d'émail des XIII^e—XIV^e siècles (Petre Diaconu, *Despre localizarea Vicinei*, « Pontica », 3, 1970, Constanța, p. 293, fig. 5, 2).

⁷ Petre Diaconu, *op. cit.*, p. 275—295.

TRANSYLVANIAN SAXONS AS TURKISH CLERKS

MARCUS SCHERER and MARCUS BENKNER

In the middle of the 16th century Transylvania found itself more and more involved in the Ottoman policy of expansion. After the failure of the Habsburg empire to seize the principality in 1551–1555 a philo-Turkish government came to power in 1556 under the leadership of Queen Isabella. Isabella's son, John Sigismund, and afterwards Stephen Báthori, laid the foundations of diplomatic relations between Transylvania and the Ottoman empire. The Sublime Porte was ever more regularly visited by messengers from Transylvania, now tributary to the Ottomans, and a permanent representative of the principality was sent to Istanbul, where a residence was afforded to him.

Under those political circumstances it was essential for both parties to have diplomats with a high command of vernacular and official languages. Thus in Transylvania (as in Wallachia and Moldavia) some intellectuals and diplomats had to learn Turkish. Ottoman authorities employed clerks from the Romanian principalities who in addition to Turkish could speak both the official languages (Slavonic, Latin) and the vernacular (Romanian, Magyar and German).

Among the intellectuals who became experts in Turkish language a great number of Transylvanian Saxons assumed an outstanding role; living in strong centers, they could take advantage of a system of advanced education. It is well known that "Captivus Septemcastrensis", the author of one of the first European accounts on the Turkish life and customs, was a Saxon from the neighbourhood of the Sebeş town ¹.

In the 16th century, two Saxon scholars remarkably contributed to the development of political relations between Turkey and the Romanian principalities: *Markus Scherer alias Hidazet-aga* and *Markus Benkner alias Amhat Pasha*. An outline of their life and activity prove to be of some interest, the more so as their career is intertwined with many a picturesque element.



A. The Turkish clerk *Markus Scherer* was a native of Sibiu. His father, the patrician *Paulus Scherer-Rasoris* (d. 1576), was the administrator of the Sibiu mint. He had four sons: Markus, Martin, Antonius and Lukas. Martin, also called Oltard (d. 1591 Medias), was the father of the chronicler Johann Oltard; Antonius (d. 1580) was a preacher in Sibiu, while Lukas (d. 1581) was the priest of Lutheran Saxons in Hălchiu.

Markus, the eldest son, was born in 1534. His father sent him to study in Vienna but on the way he was captured by the Turks. As he had a rather perfect command of German, Latin and Hungarian, he was bought by Rustan Pasha. Markus Scherer accompanied him all over the East and learned Turkish, Persian and Arabic languages ². He adopted the Moslem religion and changed his name into *Hidazet-aga* (God's gift).

Hidazet-aga married Rustan's daughter and when his father-in-law was promoted pasha of Buda, he got a privileged social position. But soon afterwards *Hidazet-aga* was captured by the Hungarian captain *Sárközi Mihály*, who sold him to *Bebek György* a powerful magnate in

¹ Carol Göllner, *Turctca. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts*, I, Bucureşti—Berlin, 1961, p. 187—191.

² In the year 1551: "Marcus Rasoris, in adolescentia a parentibus Viennam missus, in itinere a Turcis interceptus est, qui, postquam eum Hungaricae et Latinae linguae calentissimum percipere, a Rustane Purpurato, qui postea Budensis Bassa factus, redemptus liberaliterque habitus, ac a Turcis ipsorum idiomate Hidajel, i.e. a Deo datus, appellatus est. A quo in Scythiam Persiamque, et totum quasi orientem, circumductus, litterisque Arabicis, Turcicis et Persicis instructus, tandem postquam hic Rustanes in Bassem Budensem evectus, primum ipsius scriba, mox secretarius, hinc Cancellarius factus est", cf. *Chronicon Fuchsio-Lupino-Ottardium* . . . edidit Iosephus Trausch, Coronae, 1847, p. 57 and Ioseph Trausch, *Schriftsteller-Lexikon oder biographisch-literarische Denkblätter der Siebenbürger Deutschen*, III, Braşov, 1871, p. 38—39.

upper Hungary. Bebek was in the service of Ferdinand of Habsburg and fell in the Turks' hands in 1562. He was released after three years, following Zápolyas group mediation. According to some sources, as early as 1562, Bebek ordered the liberation of Hidazet-aga, trying thus to find favour in the eyes of his guardians. Back in Buda, Hidazet-aga resumed his service with Rustan-Pasha. After being a clerk and secretary, he was promoted to the rank of chief of the chancellery.

Even after he became a Moslem, Hidazet-aga maintained relations with the Christians. Thus, he continued to be in correspondence with his father in Sibiu and when his father visited him, Markus showed him a Bible which he used to read in private³. He had secret relations with Christian authorities, sending them accounts concerning the Ottoman's plans. Thanks to his mediation, Wolfgang Pécsi and John Krusić were released from captivity. Several letters signed by him are preserved in the Vienna Imperial Archives. In a letter written by him in Hungarian and sent to Mark the Croatian (Horváth Markó), he signed: "Hidazet scripsit ad mandatum magnifici domini passae"⁴.

His skill was much appreciated and several Turkish high officials in Buda and even Sultan Soliman made request for his services. On June 19, 1564, Hidazet-aga was in the service of the new pasha of Buda, Mohammed. On that date, he wrote a letter in Latin with a post-scriptum in Hungarian meant for John Petheő, giving him some etiquette indications. The Latin letter of condolence sent on 3 August 1564 by Orslan Pasha on the occasion of Ferdinand of Habsburg's death was also composed by Hidazet-aga.

In the spring of 1565, Hidazet-aga was principal translator and secretary to sultan Soliman. In this capacity he carried on long negotiations in Vienna (Hidazet agae nuncii Turcici postulata) with a view to concluding a treaty of peace. Although he made sincere efforts to conclude peace, the Porte decided to start again warfare. When negotiations were stopped, Hidazet hastened back to Istanbul; on his way back he met Acatius Csáby, Vienna's diplomat, who was returning from the capital of the Ottoman Empire. Hidazet reproached him the hindrances in negotiations which had kept the aga such a long time in Vienna.

Back in Istanbul, Hidazet-aga was dismissed and, under the charge of having too strongly desired the peace, put to death⁵. There are several variants on his death⁶. John Petheő recorded that he was strangled (March 1566, "Der türkische Kayser den Hydaiet Aga mit einem Strang richten haben lassen"), but according to the Hungarian historian Istvánfi, Hidazet-aga was sewn in a sack and thrown into the Bosphorus⁷. This version is also recorded in the Braşov chronicle, Fuchsio-Lupinum⁸.

B. In the second half of the 16th century, Braşov documents record two persons with the name of Markus Benkner. The first was the son of the well-known judge Johannes Benkner (Hanás Begner in the epilogue of Coressi's Romanian books), and the second *Markus Benkner* alias Amhat Pasha, a Saxon converted to the Moslem faith, in the Turks' service. The biographers of the Benkner family (Joseph Trausch and Julius Gross) make no distinction between those two persons, so that their biographical data are mixed up.

Markus Benkner was born on June 23, 1563, as the youngest son of judge Johannes Benkner⁹. At the age of 19, in 1582, he was registered in the Altdorf University roll under the name

³ I. Trausch, *op. cit.*, p. 40.

⁴ Takáts Sándor, *Rajzok a török világból*, I. Budapest, 1915, p. 75-77.

⁵ "Legatus cum aliis Viennam ad Maximilianum II destinatur, ibidem — que aliquamdiu in aresto detentus, tandem Constantinopolim remittitur. Cum Solimanno in Hung. anno 1566 regressus, iterpretem ipsius egit apud Johannem II. Regem Hung. Postremo, nescio cujus prodicionis aut explorationis suspectus factus, ab irato Solimanno, in mare, culeo insutus insons praecipitatur . . . Interea Legati, quos superiori anno Bizantium missos diximus, Cernovitiis et Chabius . . . ad Caesarem redierunt quibus Solimannus adjunxit scribam et interpretem suum, quem annis superioribus a Sárkosi o captum, Bebecoque venditum, atque ab illo paulo post a Turcis, captum, dimissum fuisse diximus . . .", cf. *Chronicon* . . ., p. 57, note 148.

⁶ Takáts Sándor, *op. cit.*, vol. I, p. 77.

⁷ N. Istvánfi, *Historia rerum Ungaricarum*. Coloniae, 1684, p. 419, 420, 455, 462, 469.

⁸ "Hic Hidajeles Cibinii inter Saxones, Christianis parentibus [Paulo Rasoris, Oltardo, Caementatore] ortus, ante Marcus Schererius [lat. Rasoris] nominatus infami postea vitae exitu, vel insons ab irato Solimanno necatus est, quad apus eum pro exploratore delatus, culeo insui jussus, atque intra Bosphorum, ejusque fauces, in mare praecipitatus fuisset", cf. *Chronicon* . . ., p. 57-58.

⁹ "Im 63 Jahr den 23 Tag Junii am Abend Joannis Baptistae ist uns geboren mein lieber Sohn Marcus zwischen 11 und 12 Uhr um Mittag im Zeichen des Leo", cf. *Quellen zur Geschichte der Stadt Brassó*, Braşov, 1915, vol. VI, p. 1.

of "Marcus Begnerus Coronensis Trans."¹⁰ In 1584 he inherited part of the Braşov paper mill on the Ghimbăşel, from his sister, Agnes Hutterin. In 1587, together with his brother, David Benkner, he enjoyed a privilege concerning the oil mill, placeu near the paper mill¹¹. In 1586—1587 he was sent on various missions (to Codlea, Prejmer, to prince Peter the Lame of Moldavia, etc.) and often mentioned in Braşov records, but always as "Markus Benkner junior" (der Jungen Marcus Benckner)¹².

In the last decade of the 16th century, Markus Benkner Junior was in the service of prince Sigismund Báthori. In 1591 he was in Padua in 1592 (on the occasion of a mission to the Porte) and in 1595 (as a participant in the anti-Ottoman campaign) he made his will. He carried out various missions at home and abroad, as the prince's secretary¹³. Not long afterwards, in 1597, he fell a victim of intrigues at the prince's court and was poisoned. As Markus Benkner had been converted to Catholicism, his mortal remains were buried in a small church, outside the wall of Alba Iulia¹⁴.

We have briefly outlined Markus Benkner junior's biography in order to better understand the data referring to the other Markus Benkner, the Turkish clerk, known under the name of Amhat Pasha. Although it is certain that he belonged to the patrician family of the Braşov Benknors, his genealogy is not clear.

The first record about Markus Benkner dates from 1569, when he was ennobled for his services; it is a document issued by prince John Sigismund¹⁵. It seems that at that time he was in the service of the Alba Iulia court.

The reasons that induced Markus Benkner of Braşov to go to Turkey are difficult to be stated. According to some sources, he sought refuge out of Transylvania because he had been involved in money forgery. It may be supposed also that after Markus Scherer was killed in 1566, the Porte was in need of dragomans that mastered the official and spoken languages of Transylvania and Hungary. We do not know whether between Scherer and Benkner another Turkish clerk held that job or whether Markus Benkner took the charge immediately after his colleague's death.

It seems that Markus Benkner went to Istanbul as early as the beginning of the 7th decade and became a Moslem. On May 27, 1571, John Sigismund's chancellor Gaspar Bekes sent a letter to the renegade Benkner (patrocinio Marci Benkner renegati)¹⁶. A letter of his dated from Istanbul, 1573, was addressed to the new prince Stephen Báthori and signed "Marcus Benkner now Amhat, a poor ispaha in the service of the glorious sultan" (*Benckner Markos, mostan Amhath az hatalmas chazarnak egi szégetn izpahim*). In that letter Benkner says that after so many misfortunes, he had got a living from the Sultan, but he would go on serving Transylvania's prince, as his predecessors did. He hopes that God will help him serve the prince's interests at the Porte and that he will soon succeed in learning Turkish (*asz Török Ntelwet is isten segistsegiwel nem igen sokara megí Tanolom*)¹⁷.

We may therefore infer that Markus Benkner alias Amhat pasha was in the Turks' service after 1571 and carried on negotiations with several delegations from Transylvania and Hungary¹⁸.

¹⁰ Fr. Reimesch, *Siebenbürgisch-deutsche Studierende an der Universität Altdorf*, in "Siebenbürgische Vierteljahrsschrift", 64, 1941, p. 64. Thanks are due to main archivist Gernot Nussbacher who offered me some data on the life of the two Markus Benkner.

¹¹ *Quellen* . . . VI, p. LVII and *Arh. Bis. Negre Braşov*, Tg. 80, V.1162.

¹² "1586 VI. 9. Ist der Marcus Begner von F<ürstlichen G> naden czuruck kommen"; "VI. 20 : Schickten den Ambrus mitt dem Marco Begner biss czum Peter Vayda in die Molden", cf. *Arh. St. Braşov, Socolite alodiale V/15/III.C.16/*, p. 416 and 425.

¹³ He was sent to Poland in 1592 and to the Gherla fortress in 1593, for Boldijar Báthori's execution.

¹⁴ "Die 22 Junii Marcus Benknerus a secretis serenissimi Sigismundi, principis Transsilvaniae, obiit venantissimo apothematae supra cor. misere cruciatum circa haram 7 et 8 vespertinam. Sepultus est in templo Albensi extra urbem", cf. *Quellen* . . . V, p. 135, 12.

¹⁵ "Nos Joannes Secundus . . . fidem integritatem et fidelia seruitia fidelis nostri Marci Benkner Coronensis", cf. J<ulius> G<ross>, *Zwei die Benkner'sche Familie in Kronstadt betreffende Urkunden*, in "Korrespondenzblatt für siebenbürgische Landeskunde", XI, 1888, p. 108—110.

¹⁶ *Arh. Bis. Negre, Braşov*, Tg. 80.XI.

¹⁷ Except in Bibl. Szechenyiano Regnic: Ex Libro: cui Titulus: Prothocollum Bahorianum Folio II, Adresa "Ez Lewel Adassek az Nagysagos Somliog<sic> Bator istwanak Erdel feuedelmnek nekem kegielmes vramnak Erdelibe", cf. *Quellen* . . . , VI, p. L and LXIII and Szalay László, *Erdély és a Porta*, Pest, 1862, p. 17, 82—83.

¹⁸ *Quellen* . . . , VI, p. XLIX.

The well-known historian of the Ottoman Empire, Hammer¹⁹, tells us that Gaspar Bekes (who was of Romanian origin²⁰), tried to obtain the princely throne of Transylvania, by evicting Stephen Báthory; with this aim in view he carried on negotiations both in Vienna and Constantinople in the spring of 1574. On Bekes' behalf, Amhat bey and priest Adam Neisser — both renegades, according to Hammer — promised the Grand Vizier 40,000 ducats and a 10,000 ducat rign and a double tribute, if Bekes would be appointed prince. This action was thwarted, however, by Peter Egrud, prince Báthory's envoy²¹. In the Vienna negotiations with Bekes, Amhat beg alias Markus Benkner had been accompanied by Mustapha beg²².

In the years 1573—1578, the protestant preacher Stephan Gerlach of Württemberg was in the service of the Austrian ambassador to the Porte. His diary printed in 1676 by I. D. Lunner, in Frankfurt am Main, contains data on three Transylvanian "renegades": Markus Scherer-Hedajet, Pentuer (Benkner) and the German preacher Adam Neuser who had lived in Cluj for a few years. Gerlach mentioned that in 1571 both Benkner and Neuser had carried on negotiations with Transylvanian authorities, on behalf of the Turks. When the unitarian preacher died on October 1576, his books and manuscripts were bought by Transylvanian Unitarians for 100 florins thanks to Markus Benkner's mediation²³.

Adam Neuser wrote a letter from Istanbul, in 1574, which was published by the German classical poet Gotthold E. Lessing²⁴. He describes in it his wanderings through Transylvania and the Banat (Cluj, Şimand, Lugoj, Timișoara), and the beginnings of his career at the Porte after adopting the Moslem religion in Timișoara. "I am living here with the sultan's principal dragoman, who is a German man", declares Neuser²⁵. Probably that "German man" was Markus Benkner himself.

In the years 1585—1591 M. Benkner, known under the name of Amhat csaush (*Amhat csausz, ki Bengner Markos*) continued his double dealings: he was in the service of the Turks, yet received also a salary from the prince for certain good turns. From a letter sent by Transylvanian officials to Stephen Báthory, it ensues that Amhat csaush had a yearly salary of 300 florins. On September 18, 1589, Sigismund Báthory informed Pancratius Sennyey that he had increased Markus Benkner's salary with 100 thalers and had asked him to serve better Transylvania's interests and to impart every information. On February 17, 1591 he is named Amhat the csaush, the Hungarian ("Magyar Amhát chyausz"). At this date, he was probably a Hungarian clerk in the service of the Turks. Sigismund Báthory informed Sennyey that Ravazdi²⁶ had forgotten to send him the salary, but that as a support he would receive 50 florins. Benkner was further invited to provide usual services, especially as concerns intelligence²⁷.

In Braşov's accounts we find twice news about Markus Benkner alias Amhat-beg. The mention of 1586 refers probably to him—as his residence is indicated—since Markus Benkner junior

¹⁹ Geschichte des Osmanischen Reiches II, p. 434.

²⁰ "Der Wallache Békés" (Hammer). Gaspar Bekes of Corniat originated from a family of Romanian gentry of Garansebeş.

²¹ Quellen . . . , VI, p. L. On a letter Amhat-beg jotted down the following sentence in German: "Mein lieber Herr Vetter. Damit dass Ihr [mich?] desto fester glauben meg!", cf. Szalay, *op. cit.*, p. 17.

²² Szádeczky Lajos, *Bekes Gáspár*. Budapest, 1887, p. 48, 50—51.

²³ Among these, there was a big book written on paper produced in Turkey ["Es soll ein Buch von fünfzig Bogen, auff Türkisch Papier geschrieben seyen"], cf. E. S <igerus>, *Siebenbürger Sachsen und siebenbürgische Goldschmiedekunst in Konstantinopel*, in "Korrespondenzblatt", 39, 1916, p. 65—66.

²⁴ *Beiträge zur Geschichte und Litteratur aus den Schätzen der herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel*, in *Zur Geschichte und Literatur, 1773—1781*, 6 vol.

²⁵ György Zsigmond, *Neuser Ádám*, in "Századok", 1911, p. 781—785.

²⁶ 1589.VII.19.: "Schickt nach befehl dem H. Marco Benckner mit dem Rawasdi Jerg, das er auff die Stadt einen Schattert soll kauffen", cf. *Arh. St. Braşov, Socotelile alodiale* V/16, p. 485. These note seem to refer to Benkner the renegade who had bought a tent in Braşov by the agency of Ravazdi.

²⁷ Andrei Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești*, vol. III [1585—1591], Bucureşti, 1931, p. 26, 194, 236.

lived in Braşov²⁸. In February 1590 he is designated as “Marco Bencher dem chahuzen”²⁹.

Amhat chaush was sent in 1590 to Transylvania, to announce the reconciliation of the Turkish sultan with Persia's shah. Well informed on the princes of Moldavia and Wallachia, he furnished valuable data about Petru Cercel and Mihnea the Renegade to Simon Massa and Markus Fuchs for their chronicles³⁰.

After 1591 no data are available about Markus Benkner the renegade. It seems that he had got estates and propertjes in Turkey, because in 1613, when the Braşov senator Johannes Benkner came into conflict with prince Gabriel Bethlen, he expressed his wish to take refuge in Turkey where his family had got several privileges by the endeavours of Markus Benkner, “the Turk”. Yet the senate refused to give him leave. His son, also called Johannes, together with this brother-in-law, Francis Chrestels, sold at a ridiculous low price all custom incomes and villages owned by the Benkner family in Turkey, to a Greek Manta.

Pavel Binder

²⁸ 1586.V.26 : “Es kam der Marcus Begner von der Porta liess ihn auff die Herbrig, 1 fudder holcz führen d.32” ; 3. Junÿ : „Liess Herr auff dem Marckos Begners Herbrig führn asp 2” ; VI. : “Ist der Marcus Begner von F.G. czu kommen”., cf. *Arch. St. Braşov, Socolile alodiale* V/15,/III,C,16/, p. 407, 416.

²⁹ 1590 II.10. : “Hab ich dem Marco Benckner ein Fudder Holtz gekaufft asp. 31” ; II.12 : “Hab ich dem Marco Benckne dem Chahuzen geben kalbfleisch, Rindfleisch d.73 Brodt d.40 Semell d.24 fl.1 asp. 18’/2” ; II.14 : “Hab ich dem chahuz Rindfleisch geben pro fl. 1 asp. 16”, cf. *Arch. St. Braşov* III Da 8, p. 38, 40, 41.

³⁰ 1590 : “14 Februarii ingreditur urbem Coronam Marcus Bencknerus Achmatbeck referens . . . Marcus Bencknerus cum ante duas septimas ab imperatore Turcorum dimissus in Transsilvaniam ad principem nostrum ingressus fuisset ac delegationem perfecisset, excepit eum coena reverendus domine Simon Massa, pastor Rosonensis, ubi historiam Petri [Cercel n.n.] vaivodae profugi in hunc modum exposuit . . .”, cf. *Chronicle of Simon Massa and Marcus Fuchs, in Quellen . . .*, V, p 268–269 and *Chronicon . . .*, p 83–84.

³¹ “Marei Benkneri, de quo Seculo superiori meritis parentis sui certo Privilegio ab incunabulis annuatim Constantinopoli aureum pro pensione acceperit”, cf. Ioseph Trausch, *Schriftsteller-Lexikon . . .*, I, Braşov, 1868, p. 106.

О ПИСЦЕ РУКОПИСИ 1644 г., СОДЕРЖАЩЕЙ «ВВЕДЕНИЕ В ЛОГИКУ» ФЕОФИЛА КОРИДАЛЛЕВСА

(Бухарест, Библиотека Академии наук, № 626/562)

Публикацией «Введения в логику» Феофила Коридаллеуса¹ Румынская Академия наук начала издание философских трудов знаменитого греческого ученого. Рукописной основой текста первого тома издания явились две рукописи, хранящиеся в Бухаресте: рукопись XVIII в. (обозначенная издателями литерой А и рукопись 1644 г. В²).

Наше внимание привлек почерк писца кодекса В, представленный на двух фотографиях, помещенных в начале книги. Писец не указал своего имени и места написания рукописи, он сообщил лишь дату завершения той части манускрипта, которая предшествует «Введению в логику», — май 1644 г. Однако существуют материалы, которые дают возможность определить место написания кодекса.

Той же рукой, что и бухарестская рукопись № 626/562, писаны грамоты 1628 и 1630 гг. константинопольского патриарха Кирилла Лукариса³ и, как нам кажется, 2 грамоты 1651 и 1655 гг. константинопольского патриарха Иоанникия II⁴.

Писец бухарестской рукописи имеет те же особенности письма, что и писец перечисленных грамот: бросающиеся в глаза овальные изгибы влево элементов букв β, ι, κ (инициал), λ (в сочетаниях ἄλλ', ἔλ), μ, ρ, φ; β с увеличенной верхней и уменьшенной, сжатой нижней петлей; γιγς реаким отклонением влево нижней части буквы; δς реаким изломом дуги т.п. Почерк уверенный, своеобразно красивый, легко запоминающийся.

Таким образом, бухарестская рукопись № 626/562 была написана в Константинополе писцом канцелярии еселенского патриарха. Можно предположить, что этот писец являлся одним из учеников Феофила Коридаллеуса, дважды — в 1625—1628 и 1636—1640 гг. — возглавлявшего Патриаршую академию.

Б. Л. Фонкич
(Moscou)

¹ Théophile Corydalée, *Œuvres philosophiques*. Tome I: *Introduction à la Logique*, Bucarest, 1970.

² Описание этих рукописей см. С. Litzica, *Biblioteca Academiei Române. Catalogul manuscriselor grecești*, București, 1909, p. 54 (N 84), 329—331.

³ 'Α. Παπαδοπούλου-Κεραμέως, *Διάφορα ἑλληνικά γράμματα ἐκ τοῦ ἐν Πετροῦπόλει Μουσείου τῆς 'Α. 'Ε. τοῦ κυρίου Nikolas Likhatcheff*. 'Εν Πετροῦπόλει, 1907, πιν. δ', σελ. 10—11, Π. Νικολοπούλου — Ν. Οἰκονομίδη, 'Ἐρεὰ μὲν τὴν Διονυσίου. Κατάλογος τοῦ ἀρχείου. — „Σύμμειχτα", I, 1966, φωτ. 33.

⁴ Μ.Ι. Μανοῦσακα, 'Ανέκδοτα πατριαρχικά γράμματα (1547—1806) πρὸς τοὺς ἐν Βενετία μητροπολίτας Φιλαδελφείας καὶ τὴν ὀρθόδοξον ἑλληνικὴν 'Αδελφότητα. Βενετία, 1968, πιν. β'-ιδ', σελ. 63—69, 72—76.

PROCURA DI CONSTANTIN BRÂNCOVEANU AD ANDREA THEODOSIÛ (1759)

Una recente ricerca nell'Archivio di Stato di Venezia, tra le carte dei notai veneziani, permise d'individuare una procura fatta da Constantin Brâncoveanu, nipote del noto voivoda, ad Andrea Theodosiou¹. Visto l'interesse dell'argomento abbiamo ritenuto opportuno di darne notizia. Il documento fu redatto il 21 dicembre 1759 a Bucarest in lingua greca, in presenza di tre testimoni, Giovanni Theodorou, Pano Sacara e Giannuzo Dimou Cigarà. Poi venne spedito a Venezia per esser convalidato da un notaio della città. Esso si riferisce ai noti depositi della famiglia Brâncoveanu presso la Zecca, la banca ufficiale della repubblica di Venezia. Questi soldi furono una delle principali cause della condanna a morte del principe Constantin e dei suoi figli nel 1714 dai turchi. Quest'ultimi invano cercarono d'impossessarsi del denaro².

Il recupero di questi depositi da parte della famiglia Brâncoveanu fu possibile soltanto quarant'anni dopo la morte del principe, quando era avvenuto il regime fanariota. Nel dicembre 1759 l'unico nipote ed erede legittimo, anch'egli Constantin, decide di rivendicare il patrimonio famigliare. Infatti, con la procura qui riportata, Constantin Brâncoveanu incarica Andrea Theodosiou, residente a Venezia, con tutti i poteri relativi, a curare i suoi depositi presso la Zecca e gli organi finanziari del Sal e delle Beccherie. La delega affida al Theodosiou l'adempimento di tutte le operazioni bancarie, non esprime però il modo con cui doveva giungere il denaro in Valacchia. Nel agosto 1763 Nicola Brâncoveanu, bisnipote del principe, rinnova, dopo la morte del padre, la procura ad Andrea Theodosiou³.

La famiglia Theodosiou, residente a Venezia, faceva parte della numerosa colonia greca della città ed era originaria di Giannina, in Epiro. Tutti i suoi membri erano mercanti svolgendo la loro attività tra il paese d'origine e Venezia. Il più noto e più interessante forse membro della famiglia fu Demetrio, il quale fondò nel 1755 una tipografia di libri greci, slavi ed armeni, la quale rimase attiva fino al 1824. Andrea Theodosiou (1717—1770), nato a Giannina, si stabilì a Venezia nel 1751. Anch'egli mercante, aiutò il fratello Demetrio all'impresa tipografica ed assunse diverse funzioni nella Confraternita di San Nicolò⁴. La scelta da parte di Constantin Brâncoveanu di Andrea Theodosiou indica che egli era ben noto e godeva buona fama al di fuori dei confini veneziani.

In appendice pubblichiamo la procura di Constantin Brâncoveanu ad Andrea Theodosiou nella sua traduzione italiana, come essa fu redatta nell'atto notarile della convalida. Il testo greco, vista la sua facile lettura, è riprodotto nella tavola fotografica.



¹ ASV, Notai di Venezia, b. 2247, fasc. 1760 ; b.2240, c. 251^v—252^r ; b. 2241, c. 438^v—439^r.

² Sulla famiglia Brâncoveanu ed i suoi depositi in Venezia vedi Ștefan Ionescu — Panait I. Panait, *Constantin Vodă Brâncoveanu. Viața, domnia, epoca*, București, 1969, p. 160—161, 275, 289 e 303.

³ ASV, Notai di Venezia, b. 2241, c. 534^r—536^v (in data 27 agosto 1763).

⁴ G. Plumidis, *Τὸ βενετικὸν τυπογραφεῖον τοῦ Δημητρίου καὶ τοῦ Πάνου Θεοδοσίου*. (1775—1824), Athene 1969, p. 13. ss. (precisamente 25—26).

Archivio di Stato di Venezia, Notai di Venezia, b. 2241.
Bucarest, 1759, dicembre 21.

Con la presente mia procura dichiaro io sottoscritto Costantino Basaraba Brancovano, che spontaneamente elego e costituisco per mio legittimo e reale procuratore il signor Andrea Theodosio, dandogli ampla facoltà come se fosse io medesimo di presentarsi avanti l'eccellentissimo Magistrato de Proveditori in Zecca di Venezia ed in ogni altro ufficio di quella città per cedere e liberamente girare li pro della Zecca, che a me appartengono nelli depositi Sal e Becarie; promettendo io di tener per fermo e ratto il giro che farà il sudetto mio procuratore delli sudetti pro, come se fosse io medesimo. Ed in dichiarazione mi sottoscrivo in presenza degli infrascritti degni di fede testimoni.

Bucareste 1759, 21 dicembre.

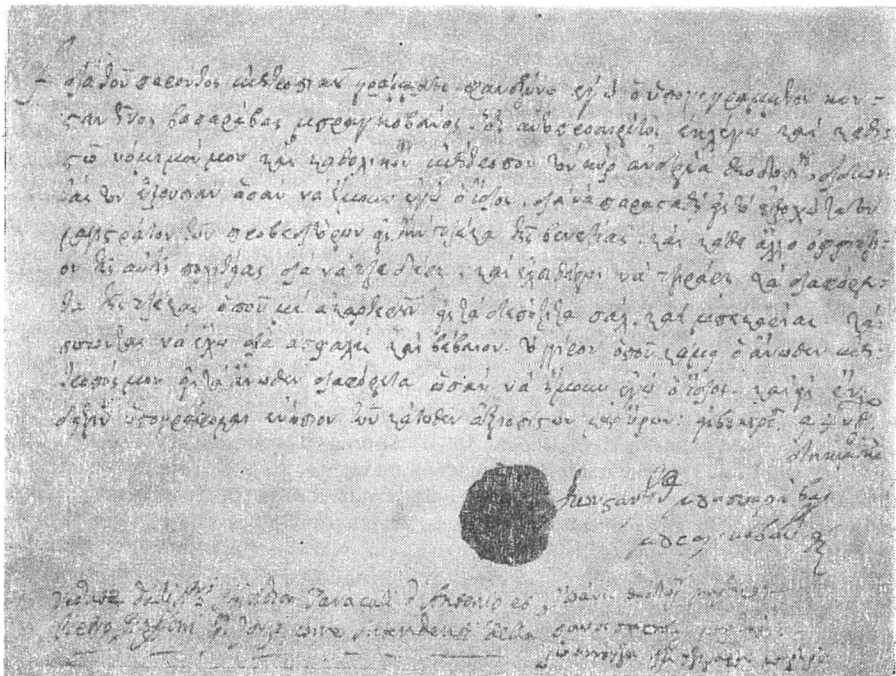
Costantino Basaraba Brancovano

Gio. Theodoro attesto

Pano Sarava attesto

Gianuzo di Dimo Cigarà attesto

Giorgio Plumidis
(Ioannina)



RÉFLÉXIONS EN MARGE DE L'EXPOSITION «LA BRODERIE ARTISTIQUE SERBE (XIV^e—XIX^e SIÈCLES)»

Musée d'art de Bucarest, Décembre 1973—Janvier 1974

Telle qu'elle était conçue par l'excellente spécialiste qui est Dobrila Stojanović du Musée des Arts Décoratifs de Belgrade et qui a rassemblé, avec patience et une compétence exemplaire les œuvres les plus représentatives du genre, se trouvant éparpillées dans les musées et les monastères de Yougoslavie, cette exposition évoquait à vol d'oiseau une image suggestive de la civilisation serbe, comme de celle sud-est européenne, dans son ensemble, à partir du XIV^e siècle et jusqu'à l'époque moderne. Qualifié tantôt d'art appliqué, tantôt d'art somptuaire, ni l'un ni l'autre de ces attributs n'exprime l'essentiel d'un art apparenté par sa précision technique, son éclat d'or et d'argent à la miniature; par la plénitude des compositions, la noblesse pure des figures, le hiératisme des gestes et des attitudes, le souple et souvent majestueux tracé des lignes, à la peinture monumentale. La broderie médiévale du sud-est européen est incontestablement un des «opus magnus» du monde de l'Orient chrétien, parachevée à Byzance, reprise, enrichie et maintenue, des siècles durant, par les Grecs, les Slaves, les Roumains. Sa puissante expressivité, sa somptuosité sont le reflet de l'intense sentiment du sacré, principale source de tout chef d'œuvre au moyen-âge. Aussi cette longue période nous a légué surtout des œuvres d'usage religieux: épitaphioi, epitrachilia, aërs, epimanikia, oraria, podéai, etc. Elles se trouvent de nos jours (outre les musées de l'Occident, comme le Victoria and Albert, le Louvre, le Vatican, le Kunsthistorisches), soit dans les musées d'Athènes, de Moscou, de Leningrad, de Sofia, de Belgrade, de Bucarest, soit dans les monastères mêmes auxquels elles avaient été dédiées: Athos, Météores, Rila, Bačkovo, Studenica, Décani, Peć, Putna, Sucevița, Dragomirna, e.a.

Dans leurs traits essentiels, les étapes de l'évolution stylistique de la broderie médiévale orthodoxe sont les mêmes dans tous les pays du Sud-Est de l'Europe, à d'insignifiants écarts chronologiques près. C'est constater que cet art qui, malgré quelques différences (concernant surtout la diversité, plus ou moins sensible, dans le choix des thèmes iconographiques) d'un pays à l'autre, constitue l'un des témoignages les plus convainquants de la «communauté» artistique sud-est européenne, tant dans la continuité de la tradition que dans les étapes successives de l'innovation. Aussi, les accents dans le rapport entre ces deux aspects sont-ils les mêmes: 1. priorité de l'influence byzantine; 2. équilibre entre tradition byzantine et innovation «nationale»; 3. lente rupture de cet équilibre (à partir du XVII^e siècle) en faveur de l'innovation (fait qui coïncide avec le début du déclin des arts sacrés) et enfin 4. victoire totale de l'innovation, due à la pénétration de plus en plus massive du baroque et du néo-classique (seconde moitié du XVIII^e siècle). Une fois les temps religieux — et partant l'art sacré — entrés dans l'ombre, la tradition affaiblie jusqu'à ne plus rester qu'un pâle souvenir, la broderie purement décorative, même si à usage religieux, avec son caractère de plus en plus évidemment populaire, élèvera au premier plan goût, technique, thèmes inspirés de la «Weltanschauung» bourgeoise et même paysanne. Cet art inspirera, à son tour, la broderie décorative contemporaine. L'exposition serbe révélait, d'une manière aussi expressive que ordonnée, ces étapes, ces lents changements qui prenaient fin à peine à la fin du XIX^e siècle.



Dès la première prise de contact avec les environs 200 pièces de l'exposition, une constatation s'imposait: la différence essentielle entre les œuvres des XIV^e—XVI^e siècles d'une part, celles des XVII^e—XIX^e de l'autre. Le premier groupe (dont les épitaphioi, l'icône de la Vierge Eléousa, e.a.) comprend des pièces dont la signification est concentrée au maximum, des

pièces uniques, solennelles, qui ne sollicitent aucun voisinage et dont, « la beauté n'est pas une de leurs parures, elle tient à leur essence »¹; le second, les œuvres dont la décoration exprime en premier lieu la recherche, le goût du brillant; il s'intègre dans le multiple, évoque la série. Tandis que la première catégorie affirme, la seconde plaide; la première suggère l'atemporel, la seconde le temps historique. Déjà, les grands épithaphoi du XVI^e siècle, enrichis de perles, comportant de nombreux personnages aux gestes de plus en plus théâtrales, ont perdu l'immutabilité solennelle des œuvres du XIV^e et XV^e siècle, en s'acheminant vers un séduisant lyrisme. Ainsi, d'une troublante beauté par l'harmonie de la composition, la souplesse du dessin, la luminosité de couleurs (toutes qualités qui rappellent de près la peinture monumentale de Sopoćani, de Studenica, de Bălinești), les grands rideaux d'iconostase moldaves et valaques (fin XV^e—XVI^e siècles) ainsi que celui serbe (XVI^e siècle) inaugurent dans la broderie religieuse serbe et roumaine surtout, un nouveau style: narratif où certains accents pittoresques, ainsi qu'un goût prononcé de l'ornement, témoignent d'un renouvellement de la vision artistique, de la sensibilité; néanmoins la tradition byzantine y est encore nettement sensible. La riche illustration du livre, désormais classique² de G. Millet ainsi que le beau livre dû à Pauline Johnstone³, en offrent quelques exemples de cette évolution, lente, souvent insaisissable, du monumental vers le narratif, du sacré vers l'humain, du solennel vers le lyrisme. En somme, il s'agit des deux étapes essentielles de la broderie religieuse byzantine et de tradition byzantine: Grèce, Bulgarie, Serbie, Pays Roumains (Russie, évidemment, aussi) témoignent du même horizon stylistique, du même niveau technique (intégralement hérité de Byzance), de la même puissance créatrice dans la transposition en art de la foi. L'exposition serbe de Bucarest en constituait dans l'ambiance des chefs-d'œuvres de l'art roumain du moyen-âge, une preuve évidente. Rien ne distingue le somptueux épithaphoi du prince moldave Alexandre Lăpușeanu avait offert en 1567 au monastère de Mileșevo des épithaphoi serbes de l'époque; sans connaître l'inscription brodée sur les deux cols de phélonian, offerts en 1519 par la princesse Despina, épouse du prince valaque Neagoe Basarab, au monastère de Krušedol, on pourrait attribuer ces pièces à la broderie serbe. Toutefois, il est vrai aussi que la broderie moldave surtout (XV^e—XVI^e siècles) garde le privilège d'un plus grand nombre de chefs-d'œuvres, plus riches en ce qui concerne la variété (l'originalité, aussi) des thèmes iconographiques, que celle serbe, bulgare, grecque. Ceci est dû à la remarquable floraison de la peinture moldave au temps des règnes d'Etienne le Grand et de Pierre Rareș; cette peinture paraît avoir joué un rôle éminent dans l'exceptionnelle floraison de la broderie religieuse.

Le XVII^e siècle voit poindre le crépuscule du moyen-âge artistique dans le Sud-Est européen. L'esprit dans lequel on crée ces œuvres est autre. Il ne s'agit plus d'offrandes de qualité exceptionnelle, mais bien de dons brillants qui témoignent de la richesse, comme de l'éminence sociale du donateur. L'excessif emploi du fil d'or, qui fait scintiller les denses fleurs et leur feuillage touffu, ornementation qui envahit au fur et à mesure le champ naguère dédié au thème religieux, prouvent, avec le déclin du sacré, la pénétration, même dans l'art à usage religieux, du goût pour le luxe, pour l'élégance profane. Car, ce n'est plus pour l'éternel qu'on conçoit l'art, mais bien pour le plaisir de l'œil là où tout avait été symbole, tout devient décor. C'est ainsi que la broderie sud-est européenne du XVIII^e siècle s'éloigne, à grands pas décisifs, de la tradition; celle du XIX^e siècle en sera complètement détachée. La tradition? On ne la comprend plus; elle a perdu sa raison d'être dans la nouvelle perspective, qui est celle de l'éphémère. Le baroque occidental s'installe fermement. Des aspects de la vie journalière, des épisodes de légendes, se mêlent aux figures des saints et des scènes religieuses, maintenant maladroitement assemblées, naïvement dessinées et dont l'iconographie provient elle aussi de l'Occident. Le monumental — que requiert le symbolisme — est oublié; quant au narratif on le cherchait à présent dans les livres. Les vestiges de la grande broderie médiévale ne sont plus décelables que dans le goût du brillant, dans l'éclat de l'or et de l'argent. Les nombreuses pièces du costume serbe (XIX^e siècle) où l'ornement oriental se mêle au rococo, au Biedermayer, évoquent la bourgeoisie de l'époque, ces riches marchands qui voyageaient un peu partout en Europe comme dans le Levant et qu'enchantait le baroque pittoresque de Venise, la grâce rococo de Vienne. Et l'Orient? Il était là depuis des siècles. On retrouve également des vestiges de Byzance; les palmettes qui se mêlent aux tulipes et aux lotus, tout comme se mêlent guirlandes, paysages, fleurs et rubans traités d'une manière qui est comme la « griffe » de cette époque d'hésitations, qui s'arrachait à la stabilité du passé pour se jeter, avec un enthousiasme juvénile, dans l'éphémère de la mode. La technique de cette broderie demeure éblouissante dans sa perfection

¹ A. Malraux, *La métamorphose des Dieux*, Paris, 1957, p. 63.

² G. Millet, *Broderies religieuses de style byzantin . . .*, Paris, 1947.

³ Pauline Johnstone, *Byzantine tradition in church embroidery*, London, 1967.

(mais c'est de plus en plus fréquemment le mérite de la machine); l'effet? étonnant lui aussi, par la variété, l'éclectisme — très harmonieux d'ailleurs — du décor.

Cette dernière étape — amplement représentée dans l'exposition — est, une fois de plus, commune aux peuples du Sud-Est de l'Europe. Les monastères roumains de Văratec, Agapia (Moldavie), le musée d'art de Timișoara, les musée de Rila, de Plovdiv, les collections des îles grecques, celle du riche Benaki à Athènes et du Musée du costume grec dans la même ville, le Musée des arts décoratifs de Belgrade, e.a., possèdent d'admirables collections de broderies ornementales du XIX^e siècle, dignes héritières de celles créées par leurs ancêtres. Si l'architecture religieuse ne se renouvelle plus (ou bien crée, dans le meilleur des cas, des hybrides sans aucun style), si la peinture déchoit jusqu'à devenir, vers la fin du XIX^e siècle, un mélange d'iconographie catholique toute édulcorée et d'images d'une rusticité de foire, si la miniature disparaît et même la sculpture en bois traditionnelle, la broderie, elle (l'évolution de l'orphèverie est un peu différente), si elle perd sa signification, survit dans le « métier » artistique, qui est admirable.

Donc, une fois de plus, cette exposition était un noble témoignage de l'art du moyen-âge dans le Sud-Est de l'Europe, ainsi que celui d'une communauté de culture et d'art, où l'Islam même n'était pas absent. L'évolution si clairement prouvée par la broderie serbe — passage du sacré au profane, du symbolique au concret, à travers l'allégorie, de l'aristocratique au bourgeois et à la fin au paysan — représente une des multiples phases de ce complexe procès de l'achèvement de la culture médiévale vers celle moderne.

Outre le plaisir esthétique que nous a valu la contemplation de quelques chefs-d'œuvres de l'art serbe, l'exposition devenait un fait de culture rappelant en même temps à nos contemporains l'inaltérable solidarité à travers les siècles des peuples roumain et serbe.

Maria Ana Musicescu

REMARQUES SUR LES TRAVAUX DU CONGRÈS DE L'ORTHOGRAPHE DE LA LANGUE ALBANAISE (20—25 OCTOBRE 1972, TIRANA)

Le principal but de la linguistique albanaise actuelle est de parachever la standardisation de la langue. Tel fut aussi l'objet de l'important Congrès d'orthographe réuni à Tirana en 1972¹, à la suite duquel on a édité le volume « L'orthographe de la langue albanaise »².

On constate plusieurs opérations dans un « planning » linguistique, à savoir : la sélection visant à la création d'une norme, la codification, l'élaboration ou le « développement » de la langue et la diffusion de la norme unique. Si les deux premières opérations tiennent du domaine des linguistes, la troisième est réalisée par les écrivains, alors que la quatrième incombe aux écoles, aux livres et autres publications, à la radio³.

Pour ce qui est de la langue albanaise, elle entre maintenant dans une phase de complète cristallisation, en tant que langue commune et unique de tous les Albanais, habitant le pays ou l'étranger. Pendant longtemps le support irremplaçable d'un Etat avec un centre commun politique, administratif, économique, social et culturel lui a fait défaut. Pendant longtemps cette langue n'a pas eu la possibilité de s'exprimer dans tous les styles. Partant des deux dialectes, *tosque* et *guègue* deux variantes littéraires sont nées (en fait trois, car le guègue dispose lui-même de deux). Ces variantes reflétaient les séparations provinciales du pays. Mais ces dernières décennies, une politique linguistique a été poursuivie à bon escient dans le sens de la création d'une norme littéraire unique, surdialectale. De nos jours, la langue albanaise est arrivée dans la phase finale de ce processus⁴.

Une première exigence pour l'unification de l'albanais littéraire est la normalisation de son aspect écrit. Celui-ci, plus facile à soumettre à la codification consciente exercera ensuite son influence sur l'aspect parlé. Dans ce but, une place importante a été réservée à l'orthographe, pour lequel on a établi aussi la norme morphologique. Si les dictionnaires orthographiques des années 1948, 1954, 1956 acceptaient encore certains doublets puisés aux deux variantes

¹ *Kongresi i drejtshkrimit të gjuhës shqipe*, 20 — 25 nëntor, 1972, Tiranë, 1973, 2 vol., vol. I, 415 p., vol. II, 656 p.

² *Drejtshkrimi i gjuhës shqipe*, Tiranë, 1973, 323 p.

³ Haugen, E., *Quelques problèmes de la sociolinguistique*, Sinaïa, 1969, p. 60.

⁴ Kostallari, K., *Gjuha e sotme, letrare shqipe dhe disa probleme themelore të drejtshkrimit të saj* (referat kryesor në Kongresin e drejtshkrimit të gjuhës shqipe), avec une traduction intégrale en français, Tiranë, 1973, 186 p.

littéraires, le Projet des normes orthographiques de 1967⁵ et surtout le Dictionnaire orthographique paru en 1973 les ont éliminés presque complètement.

C'est une situation complexe qui préside à l'établissement de la norme unique. En effet, il y avait une tradition de l'écriture remontant à *Meshari* de Buzuku (1555). L'effort vers la création d'une norme littéraire surdialectale est perceptible dès ces premières manifestations d'écriture. Aussi, dans la linguistique albanaise on estime que l'albanais littéraire commence avec son aspect écrit⁶. L'époque comprise entre le XVI^e et le XVIII^e siècle se caractérise justement par l'unité assez marquée de la langue. Le dialecte des « Arbëresh » vivant dans l'Italie de nos jours comparé aux vieux monuments de la langue écrite en fournit la preuve. Les écarts entre les deux (ou trois) normes littéraires sont la conséquence de l'isolement territorial créé par la conquête du pays par le pouvoir ottoman. Mais aujourd'hui, cette tradition d'une plus grande unité de langue littéraire, léguée par le XVI^e siècle peut encore servir. Par exemple, *ë* non accentué, ainsi que les groupes vocaliques *ie, ue, ye* sont conservés par l'aspect écrit, tels qu'on les trouve chez les anciens écrivains du nord du pays.

En ce qui concerne la base dialectale de la langue littéraire albanaise, l'on constate que sont devenues normes les phénomènes d'une large diffusion territoriale. Un exemple en ce sens est l'orthographe du groupe *e* + cons. *nasale* au lieu *ë* + cons. *nasale* (c'est-à-dire par exemple *zemra* « cœur » et non *zëmra*). Il s'agit d'un phénomène propre au dialecte du nord, mais qu'on retrouve dans une certaine mesure à celui du sud aussi.

À l'heure actuelle, la linguistique albanaise s'attachant à établir une norme unique fait appel, selon le cas, aux faits fournis par l'histoire de la langue, tout comme à ceux de la dialectologie. L'orthographe albanaise actuelle repose sur les principes phonétique, morphologique et historique-traditionnel, mais son principe fondamental reste le principe phonétique (ou phonologique), également conforme à la tradition instituée par le Congrès de Monastir en 1908, pour le choix de l'alphabet. Ce principe fondamental a pour compléments les autres principes susmentionnés, à commencer avec le principe morphologique qui, bien que secondaire quant à l'orthographe, sert néanmoins de liaison entre la graphie et les éléments significatifs ou les monèmes. C'est lui qui conserve dans l'orthographe le système morphologique de l'albanais. Prenons le cas du nom *sëmundje* « maladie » : au génitif, datif et ablatif singulier il doit prendre la terminaison *-je*, propre à ces cas, autrement dit, les cas respectifs seront prononcés *sëmundjeje*, forme recommandée comme correcte. Cependant, on le prononce dans la majeure partie du pays *sëmundje* même au génitif, datif ou ablatif, tendance qui risque d'appauvrir la langue en créant dans le système morphologique albanais une classe unique de noms invariables au singulier. Enfin, d'une moindre importance s'avère le principe historique-traditionnel. Il n'intervient que rarement, lorsqu'il s'agit de résoudre quelque doublet, en venant corroborer les deux autres. C'est le cas de l'exemple donné par le groupe *e* + cons. *nasale* : si l'orthographe le préfère au groupe *ë* + cons. *nasale* c'est aussi parce que cette forme est attestée par une tradition écrite.

Le récent Congrès de l'orthographe continua l'œuvre de sélection et codification de la norme littéraire, se proposant d'éliminer les derniers doublets. Compte tenu du rôle de l'orthographe en tant que modèle de prononciation, on fait souvent appel au principe morphologique, qui assure l'unité de la langue, pour fixer la norme orthographique. De cette manière, on aboutit à un petit nombre de règles englobant un nombre important de mots. Mais ceci ne va pas sans quelques contradictions, en ce sens que parfois la norme fixée contredit à la tendance générale de la prononciation, comme dans le cas des noms composés (avec pour premier élément un adjectif ou un nom en *-ë* non accentué) ou des noms dérivés de noms avec le thème en *-ë* non accentué ; bien que dans la plupart des patois du pays ces noms perdent le *ë* non accentué, ils le gardent dans l'écriture. Nous aurons donc : *punëtor* « ouvrier » et non *puntor* (comme on le prononce généralement), *anëtar* « membre » (< *anë* « part, fraction ») et non *antar*, *gjuhësi* « linguistique » (< *gjuhë* « langue » et non *gjuhsi*).

Dans certains cas, la norme littéraire écrite a été choisie de manière à ne point subir l'influence de la norme dialectale. C'est ce qui a décidé, par exemple, l'adoption de la terminaison *-ëm* comme norme au lieu du suffixe *-më* pour toute une série de noms de type *gjuhëm* « moitié ». La raison en est que le *-ë* final tomberait chez les sujets parlant des patois où ce son en position finale ne se fait plus entendre.

Le choix entre deux variantes, considérées pendant un certain temps normales toutes les deux est décidé en faveur de celle qui à l'heure actuelle est la plus utilisée par écrit. Par exemple, les verbes de type *flas* « parler » ont pris pour norme unique de l'imparfait, à la III^e personne

⁵ *Regullat e drejtshkrimit*, 1967, Tiranë.

⁶ Çabej, E., *Mbi disa çështje të traditës së shkrimit dhe të drejtshkrimit të shqipes*, dans *Kongresi i drejtshkrimit të gjuhës shqipe*, Tiranë, 1973, vol. I, p. 248.

du singulier, la forme *fliste* « il parlait », qui est en train de remplacer définitivement son doublet *flitte*.

Un autre critère décidant du choix d'une norme est celui de la conservation d'une structure caractéristique de l'accentuation albanaise. On a pris, par exemple, comme norme littéraire l'article défini *-ua* au lieu de *-oja* pour les noms terminés au nominatif singulier en *-o* : *pallto-palltua* « paletot » au lieu de *palltoja* ou *radio-radiua* « radio » et non *radioja*. Ceci permet de maintenir la syllabe pénultième accentuée. Pour les mêmes raisons on recommande la préférence de la forme *-të* pour le pluriel de l'article enclitique au lieu de *-t* : *miqtë* « les amis », *fiqtë* « les figuiers ».

L'école joue un rôle de toute première place dans la diffusion de la norme unique. Ce processus est surveillé par la dialectologie albanaise, avec un regard spécial aux phénomènes d'interférence entre la norme littéraire et la norme dialectale. C'est ainsi qu'on a pu saisir chez la génération entre deux âges et chez la jeune génération l'unification plus poussée de la langue, alors que la vieille génération demeure fidèle aux traits caractéristiques de son patois. Il y a parfois à l'intérieur d'une seule et même forme un mélange entre la norme dialectale et la littéraire. Par exemple, dans un patois du dialecte guègue, la construction infinitivale de type *për të punuar* « travailler » se prononce *për të punu* (où *punu* est la forme dialectale du participe) ; le participe présent *duke punuar* « travaillant » est articulé *duke punu* (où *duke* n'est pas remplacé par la forme dialectale *tuke*, *tue*, *tu* alors que *punuar* s'efface devant le dialectal *punu*). De même, *a* nasal est remplacé par un son plus proche de *e* que de la forme *ë* propre à la langue littéraire.

Un problème important de l'albanais littéraire est celui de l'adaptation à son propre système phonétique des emprunts étrangers. En ce qui concerne les emprunts turcs depuis longtemps entrés dans la langue, il sont traités de même que les mots du fonds albanais. Les difficultés commencent avec les emprunts des langues romanes. Tout un groupe de mots sont entrés par la voie de l'écriture dans la langue albanaise ; or, conformément au principe phonétique, fondamental pour son orthographe et son orthoépie, absolument tous les sons correspondant aux graphèmes respectives seront prononcés. La norme établie à présent est d'adopter la prononciation de leur langue d'origine, donc *istori* sans *h* au lieu de *histori*, *orizon* non *horizon*. Moins justifié est peut-être l'essai de donner à quelques néologismes d'origine latine mais entrés dans la langue par l'intermédiaire d'une langue romane une forme plus proche du latin que de la langue ayant servi d'intermédiaire. Par exemple *dedukcion* (<deductio-nis) au lieu de *deduk-sion*, comme le mot est prononcé de nos jours parce que emprunté du français, *akcion* (<actionis) et non *aksion*. Mais la forme romane de tels néologismes jouit d'une large diffusion.

La définition des mots par rapport au syntagme et à la locution a son importance pour l'orthographe, indiquant selon le cas si les mots doivent être écrits séparément (quand il s'agit d'une locution) ou bien réunis en un seul mot, pour les noms composés (c'est un fait généralement connu que la composition est un procédé productif dans l'albanais contemporain).

Disons, pour conclure, que les actes du Congrès de l'orthographe sont d'un grand intérêt, reflétant — comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner ci-dessus — une véritable politique linguistique et qui s'avère bien fondée. Ils sont aussi le témoignage de la maturité de la linguistique albanaise : débordant son titre modeste de Congrès de l'orthographe, c'est en réalité un congrès de la linguistique albanaise dans sa totalité, car pour codifier la norme littéraire réclamée par l'évolution et la structure de l'albanais, les travaux du congrès ont mis à profit toutes les données fournies par l'histoire de la langue parlée et de la langue littéraire, ainsi que par la dialectologie et la phonétique.

Cătălina Vătăşescu

ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES,
KOMMISSION FÜR DIE HERAUSGABE DES CORPUS FONTIUM HISTORIAE
BYZANTINAE

Stand der Publikationen

- Bd. 1 : Constantinus Porphyrogenitus, De administrando imperio, edd. Gy. Moravcsik — R. J. H. Jenkins. Washington, Dumbarton Oaks Center for Byzantine Studies² 1967 (DOT 1).
Bd. 2 : Agathiae Myrinaei historiarum libri quinque, ed. R. Keydell. Berlin, de Gruyter 1967 (Series Berolinensis).

- Bd. 3: Nicetas Choniates, *Orationes et epistulae*, ed. J. A. van Dieten. Berlin, de Gruyter 1972 (Series Berolinensis).
 Bd. 4: Ioannis Caminiatae, *De expugnatione Thessalonicae*, ed. G. Böhlig. Berlin, de Gruyter 1973 (Series Berolinensis).
 Bd. 5: Ioannis Scylitzae, *Synopsis historiarum*, ed. I. Thurn. Berlin, de Gruyter 1973 (Series Berolinensis).

Im Druck :

- Bd. 6: Nikolaos Mystikos, *Briefe*, ed. R.J.H. Jenkins—L. G. Westerink. Washington, Dumbarton Oaks (DOT).
 Bd. 7: Athanasios Patr. v. Kpl., *Briefe*, ed. M.A. Talbot. Washington, Dumbarton Oaks (DOT).
 Bd. 8: Manuel II. Palaiologos, *Briefe*, ed. G.T. Dennis. Washington, Dumbarton Oaks (DO1).
 Bd. 9: Nikephoros Bryennios, ed. P. Gautier. Bruxelles, Éditions de Byzantion (Series Bruxelensis).
 Bd. 10: Cronaca dei Tocco, ed. G. Schirò. Rom, Accademia dei Lincei.
 Bd. 11: Niketas Choniates, *Historiae*, ed. J. A. van Dieten. Berlin, de Gruyter (Series Berolinensis).
 Bd. 12: *Kleinchroniken*, ed. P. Schreiner. Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften (Series Vindobonensis).

In Vorbereitung :

- Chronicon Paschale, ed. O. Mazal (Series Vindobonensis).
 Ephraim, ed. O. Lampsidis.
 Eustathios von Thessalonike, ed. P. Wirth (Series Berolinensis).
 Gregorios Nazianzenos, *Carmen de vita sua*, ed. J. Th. Cummings (DOT).
 Joannes Anagnostes, ed. J. Tsaras (Series Berolinensis).
 Joannes Kantakuzenos, ed. T. Miller.
 Joannes Kinnamos, ed. P. Wirth.
 Joannes Malalas, ed. K. Weierholt (Series Berolinensis).
 Joseph Genesisios, ed. J. Thurn (Series Berolinensis).
 Julios Polydeukes, ed. O. Kresten (Series Vindobonensis).
 Konstantinos Manasses, ed. O. Lampsidis.
 Konstantinos Porphyrogenetos, *De leg.*, ed. O. Kresten (Ser. Vind.).
 Leon Diakonos, ed. N. M. Panagiotakis (Series Berolinensis).
 Leon Grammatikos, ed. Ch. Hannick (Series Vindobonensis).
 Maurikios, *Strategikon*, ed. G. T. Dennis.
 Michael Attaleiates, ed. E. Tsolakis.
 Michael Glykas, ed. Sultana Mauromati-Katsouyiannopolou.
Miracula S. Demetrii, ed. P. Lemerle.
 Nikephoros Gregoras, ed. J.A. van Dieten (Series Berolinensis).
 Ps. — Symeon Logothetes, ed. A. Markopoulos.
 Stephanos Byzantios, ed. R. Keydell (Series Berolinensis).
 Theophylaktos Simokattes, ed. H. Mihăescu.

Populație și societate. Studii de demografie istorică, vol. I, Sub redacția prof. Ștefan Pascu. (Population et société. Etudes de démographie historique sous la rédaction du pr^r Ștefan Pascu). Cluj, Editura Dacia, 1972, 356 p.

Les recherches de démographie historique n'ont pas été ignorées par les spécialistes roumains, mais l'édition du présent recueil d'études marque, à coup sûr, un revirement des préoccupations de cette sorte, par son intention délibérée de donner aux enquêtes démographiques une autre orientation théorique et une orientation pratique, en les ancrant dans les problèmes liés aux exigences de l'actualité. A partir du moment où, il y a presque deux siècles, a eu lieu « l'explosion démographique » et jusqu'à nos jours, quand les problèmes posés par la population sur le plan mondial s'imposent de plus en plus à l'attention des sciences sociales, le facteur démographique s'est assuré une place d'une portée croissante dans les investigations tendant à expliquer le présent par son passé, ainsi que dans celles visant à l'organisation de l'avenir, compte tenu des directions ébauchées dans la vie du présent.

Le présent volume, tête de toute une série, est le fruit des travaux entrepris par les historiens de Bucarest et de Jassy, animés par l'équipe de démographie historique de Cluj. Il est destiné à combler une lacune, comme l'académicien Ștefan Pascu le souligne dans sa parole introductive, « car jusqu'à présent les préoccupations du domaine démographique n'ont poursuivi que dans une moindre mesure une finalité pratique, tant sous le rapport socio-économique que sous celui socio-politique. Les études publiées se sont surtout bornées à constater une réalité historique, en tout premier lieu fragmentaire (géographique et sociale) ou de théoriser certains aspects du problème de la population ». L'ouverture vers un horizon plus vaste est évidente dans les études de ce volume ; elle se reflète aussi bien dans la manière dont sont abordés les problèmes majeurs de la démographie, que dans l'investigation du facteur démographique dans ses connexions avec la vie économique et sociale du peuple roumain. La double application de la méthode statique, qui surprend la situation démographique d'un moment donné, et de la méthode dynamique, qui pousse au premier plan les mouvements de la population et leurs causes, confère à ces études la qualité de véritables contributions à une meilleure connaissance des destinées des hommes vivant dans l'espace carpatodanubien. Ces destinées sont intimement liées à celles des populations balkaniques, fréquemment évoquées par les tableaux statistiques ou les analogies mises en lumière.

Ce premier volume gagne encore en intérêt à la suite de l'effort des auteurs tendant à restituer la structure et la dynamique de la population au cours de plusieurs siècles pour lesquels les documents sont rares ou lacunaires ; d'autre part, le matériel inédit ajouté au dossier des recherches statistiques, ainsi que l'interprétation scientifique des informations fournies par des ouvrages ne mentionnant que subsidiairement les données statistiques, assure à ce recueil une place parmi les ouvrages de référence. Ceci d'autant plus que de nombreux tableaux et graphiques ont été mis à la disposition des spécialistes qui désormais aborderont les aspects non épuisés par les auteurs. Ces tableaux présentant la distribution par professions, nations, confessions de la population sont une véritable mine de renseignements pour celui qui s'attache à l'étude de l'objet des sciences sociales, qui est l'homme.

La première étude, signée par l'académicien Ștefan Pascu et consacrée à la démographie historique — *Demografia istorică* — est une introduction synthétique dans cette discipline. En récapitulant les préoccupations de ce genre depuis l'Antiquité à nos jours, l'auteur suit l'évolution alternative d'une triade de concepts : celui considérant nécessaire le croisement de la population, celui plaçant pour la limitation de ce croisement et celui recommandant la stagnation. Tour à tour, les doctrines mercantilistes et physiocrates ainsi que la théorie malthusienne sont analysées, avec toute une section consacrée à la constitution de la science démographique depuis le moment où le savant français Achille Guillard a lancé ce terme en 1855.

Les sources et les recherches démographiques en Roumanie sont présentées dans le chapitre suivant, par celui qui a traité déjà ce sujet en 1963, au Colloque international de Liège. L'énumération de quelques contributions théoriques roumaines publiées ces dernières années,

ainsi que la précision de certaines directions de recherche achèvent cette première et substantielle partie du volume.

L'étude suivante, portant sur les conjonctures socio-politiques et la situation démographique en Valachie aux XIV^e–XVI^e siècles — *Conjuncturi socio-politice și situația demografică în Țara Românească în secolele XIV–XVI* — a imposé à son auteur, le professeur Ștefan Ștefănescu, un ample appel à diverses sources, afin de suppléer à l'absence des statistiques. L'organisation au XIV^e siècle des Etats roumains créa des conditions de sécurité pour la population, propices à son développement, ainsi qu'il résulte des diverses sources narratives, auxquelles on peut ajouter les données fournies par le commerce vénitien d'esclaves, qui à partir du XIV^e siècle ne capturera plus qu'un nombre décroissant de Valaques. « Les formes d'exploitation féodale, moins dures en Valachie que dans les pays voisins, l'existence là d'un nombre important de paysans libres intéressés à défendre le pays, l'autorité dont jouissait le prince et les possibilités matérielles dont il disposait lui permettant d'entretenir, outre l'armée „de paysans”, une troupe de mercenaires, ainsi qu'une ingénieuse tactique de guerre, née d'une expérience séculaire expliquent la force de résistance de la Valachie à l'époque de Mircea l'Ancien devant le péril ottoman » (p. 75–76). La population de la Valachie pendant ces années était évaluée à environ 500 000 hommes. Ce niveau ne sera que difficilement atteint au cours des décennies suivantes, lorsque les conflits sociaux se seront accusés et la pression ottomane aura augmenté. Si la résistance roumaine obligea le sultan de renoncer à l'idée de transformer la Valachie en pachalik, ce fut au prix de gros sacrifices humains, payés tout au long du XV^e siècle, alors que le prince régnant de Moldavie, Etienne le Grand, tâchait de contenir l'expansion ottomane sur le Danube, en installant un vassal en Valachie. Après une certaine stabilité, à l'époque de Radu le Grand et Neagoe Basarab, l'équilibre socio-politique devient précaire et la dépression démographique va s'accroissant au XVI^e siècle. Précieuses sont les références constantes de l'auteur aux mouvements de population le long du Danube, notamment aux immigrations serbes.

Des données ignorées jusqu'à présent sont mises au jour par Haralambie Chirică, dans son étude visant à compléter la conscription confessionnelle de 1733 concernant la population roumaine de Transylvanie — *Intregire la conscripția confesională din 1733 privind populația română din Transilvania*. Cette statistique, publiée dès 1898, n'englobait pas les familles roumaines de la région dite Țara Bîrsei, qui n'avaient pas été enregistrées parce que à l'époque cette partie de la Transylvanie était sous la juridiction de l'évêque de Rîmnic et non sous celle de l'évêque uniéte de Transylvanie. Aussi, l'auteur fait-il appel à la statistique du pouvoir civil, qui avait effectué un travail parallèle à celui de l'autorité ecclésiastique, enregistrant 2307 familles, mais laissant de côté les familles de ceux exempts d'impôts. Intéressant à retenir que les prêtres de la région avaient été ordonnés à Bucarest, Rîmnic ou Buzău.

Avec cette étude nous abordons le domaine des données concrètes, qui ne répondent pas, toutefois, à nos exigences statistiques : souvent les catégories sociales n'ont pas été retenues ou bien elles échappent ; parfois aussi les critères administratifs revêtent un aspect singulier — outre la classification par profession, on constate des rubriques groupant les hommes de petite taille. Néanmoins, malgré la présence des intérêts de l'armée ou du fisc, les données offertes par les statistiques des XVIII^e–XIX^e siècles, constituent une mine d'informations pour l'étude des structures sociales et de la dynamique de la population.

Une base solide est fournie par le premier recensement général de la Transylvanie, ordonné par l'empereur Joseph II dans l'intervalle des années 1784–1787 et elle sert à l'étude de Natalia Giurgiu, sur la population de cette province à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du siècle suivant — *Populația Transilvaniei la sfîrșitul secolului al XVIII-lea și începutul secolului al XIX-lea*. Cette étude note le nombre de la population transylvaine en 1784–1787, la structure de cette population à la charnière des XVIII^e–XIX^e siècles, — avec une prépondérance masculine, d'une majorité accablante, 87,03%, de paysans corvéables (« iobagi ») ou à demi libres (« jeleri », appauvris) ; parmi les paysans corvéables figurant aussi les prêtres orthodoxes. Elle relève aussi les mouvements de la population — la mortalité continue à être élevée, mais la natalité remonte en flèche ; l'on constate également un mouvement migratoire, fréquemment dirigé vers la Moldavie. Les tableaux et les graphiques, dressés grâce aux données fournies par le recensement, ainsi que par les rapports ou les registres paroissiaux (introduits par l'Eglise orthodoxe seulement en 1791), sont extrêmement suggestifs.

Les listes statistiques des années 1767, 1791, 1808 et 1821, complétées par des données de contrôle, sont interprétées par Al. Cseteri et Șt. Imreh, dans leur étude sur la stratification sociale de la population de Transylvanie vers la fin du féodalisme (1767–1821) — *Stratificarea socială a populației din Transilvania la sfîrșitul orînduirii feudale (1767–1821)*. Leur étude montre que cette province, de même que les autres sociétés du Sud-Est de l'Europe, a subi pendant longtemps l'emprise des rapports féodaux et, par conséquent, on peut considérer qu'au début du XIX^e siècle elle en conservait encore quelques traits fondamentaux, dus aussi à un

processus conduisant à la paupérisation des paysans, les réduisant parfois au prolétariat. Etoffée et riche en interprétations inédites, cette étude s'impose à l'attention de l'historien.

Deux enquêtes portant sur les villes moldaves clôtent ce volume. La première se propose de récolter de nouvelles données au sujet de la structure démographique des bourgs et des villes moldaves en 1832 — *Date noi privind structura demografică a tirgurilor și orașelor moldovenești la 1832*. Due à Ecaterina Negruți-Munteanu, cette enquête est fondée sur les extraits statistiques rédigés sur l'ordre du général Mircovitch le 8 mars 1832, qui ont enregistré intégralement les individus, selon le sexe et les catégories sociales, sans tenir compte de leur situation fiscale. C'est, aussi, la première statistique de toutes celles qui se sont conservées, indiquant le nombre des familles et des maisons de tous les centres urbains de Moldavie. Bien que l'évaluation soit affectée de maintes erreurs de calculs, il n'en reste pas moins que ces centres urbains offrent des variations sensibles quant à leurs dimensions. Leur degré d'urbanisation — 10% — est plus élevé que dans les Balkans. Considérés par catégories sociales, les boïards détenaient un pourcentage de 2,40% ; le personnel de service était 18,14% ; les prêtres, les moines et les diacres — 2,73% ; les sujets étrangers 2,46% et, en fin, les marchands, les artisans, les salariés administratifs et autres groupes — 61,50%. Les hommes dépassaient en nombre les femmes. Dans une étude consacrée à la population de la ville de Jassy à partir du milieu du XVIII^e siècle jusqu'en 1859 — *Populația orașului Iași de la jumătatea secolului al XVIII-lea pînă la 1859* — Gh. Platon procède à l'examen d'une série de documents inédits qui, en dépit des données incomplètes, voire erronées, permettent de saisir le processus du développement de la capitale moldave, où s'installent des paysans aspirant à échapper aux obligations féodales, où les boïards s'adonnent au commerce, où les métiers et les différentes branches de l'activité commerciale sont voués à une incessante diversification. Si la ville comptait en 1755 mille trois cents cinquante-trois maisons, le chiffre de ses habitants montait en 1859 à 65.745.

Même la revue rapide des études réunies dans ce recueil permet de saisir l'extrême importance des données et des interprétations qu'elles comportent pour la juste évaluation du potentiel humain de la société roumaine, autant que pour l'investigation des mouvements de population dans l'espace carpatodanubien et les zones limitrophes. La lecture de ces articles apporte une confirmation aux dires de l'académicien Ștefan Pascu, qui apprécie la démographie comme étant « un point de jonction pour quantité de sciences : l'histoire et la géographie, la sociologie et la psychologie, le droit et l'économie, l'hygiène et la médecine ». C'est pourquoi nous rallions le vœu de l'éditeur, qui souhaite que « ce commencement soit de bon augure ».

Alexandru Dușu

DONALD M. NICOL, *Byzantium: its Ecclesiastical History and Relations with the Western World*. Collected Studies. Preface by Steven Runciman. Variorum Reprints, London, 1972, 336 p.

Le Professeur Donald M. Nicol a réuni dans ce volume une douzaine d'études concernant l'histoire ecclésiastique de Byzance et surtout les relations de celle-ci avec le monde occidental. Ecrites entre 1961 et 1971 et publiées dans des revues ou des volumes hommages parfois peu accessibles, ces contributions témoignent d'une continuité des préoccupations de l'auteur qui a poursuivi, semble-t-il, d'une manière systématique le développement des contacts entre Byzance et l'Occident depuis le XI^e jusqu'au XV^e siècle. En effet, les études, groupées suivant la chronologie des événements évoqués, traitent des principaux moments de ce développement : les contacts de Byzance et de la papauté au XI^e siècle et le schisme de 1054, la chute de Constantinople et l'occupation latine du XIII^e siècle, le concile de Lyon, ses antécédents et ses conséquences, les tentatives d'union du XIV^e siècle¹. Ce qui fait l'unité de ce volume, où l'on trouve des contributions de caractère très varié, allant des notes prosopographiques² à

¹ *Byzantium and the Papacy in the Eleventh Century*, 1962; *The Fourth Crusade and the Greek and Latin Empires, 1204—1261*, 1966; *The Byzantine Views of Western Europe*, 1967; *The Greeks and the Union of the Churches: The Preliminaries to the Second Council of Lyons, 1261—1274*, 1961; *The Byzantine Reaction to the Second Council of Lyons, 1274*, 1971; *Byzantine Requests for an Oecumenical Council in the Fourteenth Century*.

² *The Greeks and the Union of the Churches; The Report of Ogerius, Protonotarius of Michael VIII Palaiologos*, 1962.

l'aperçu d'histoire générale du Commonwealth byzantin³, c'est le grand thème de l'union des églises qu'elles envisagent sous les angles les plus divers. A lui se rattachent même des études traitant des aspects secondaires comme les mariages mixtes à Byzance, la vie du fameux faux patriarche Paul Tagaris, l'attitude de l'Église orthodoxe envers l'enseignement classique au XIV^e siècle, la visite de Manuel II Paléologue à Londres.⁴

A quelques exceptions près⁵, il ne s'agit pas de contributions à caractère érudit, visant soit des détails chronologiques ou prosopographiques, soit la restitution des faits pour eux-mêmes. L'auteur n'est plus dans ce volume l'explorateur des terres mal connues du *Despotat de l'Épire*, des *Météores* thessaliens de la généalogie des *Cantacuzène*⁶. Il nous fait parcourir des contrées visitées depuis longtemps et souvent par les historiens. Sur les grandes routes tracées par ses devanciers, le voyage qu'il nous propose n'est pourtant pas moins instructif et agréable.

Des innombrables faits où l'on trouve autant de théologie que de politique, il a su dégager les tendances générales, les raisons multiples, les arrière-plans psychologiques qu'il expose avec une remarquable clarté. Il montre un sens aigu du politique et de la spéculation théologique à la fois. Et ce qui plus est, l'auteur a su éviter les pièges de tout déterminisme exclusif, de tout préjugé confessionnel ou autre faussant la perspective et obubilant la pluralité des causes des événements. En outre, il est un véritable écrivain, doué d'un talent littéraire remarquable qui ne nuit pas à son érudition. Lui fera-t-on grief d'avoir allié à la rigueur critique du savant la discrète ironie d'un moraliste, la mélancolie d'un philosophe un peu sceptique, un certain goût du pittoresque ou son penchant vers l'œcuménisme? C'est un péché véniel que d'avoir écrit, dans notre siècle scientifique, une histoire qu'on peut lire en y trouvant du plaisir.

De cette histoire, dont nous n'avons pas à faire ici le résumé, les héros sont Byzance et la papauté, les deux centres de pouvoir autour desquels s'est rangée la chrétienté médiévale. Tirant leur autorité du même Dieu, se réclamant chacune du même passé romain et chrétien, dont elles prétendent, chacune, avoir mieux gardé la tradition, Byzance et Rome sont devenues pourtant étrangères. L'histoire leur a donné des physionomies différentes, des manières distinctes de penser et d'agir. Des siècles durant elles se sont tolérées, ont fait parfois semblant de s'ignorer, mais elles ont toujours gardé le souvenir de leur parenté. Après les incidents historiques connus — création d'un Empire en Occident, schisme de Photius — se produit la rupture, lourde de conséquences, de 1054. Animées par le désir, également vif des deux côtés, de refaire l'unité d'autrefois, Byzance et Rome développeront, chacune à sa manière, des efforts en vue de l'union. Elle ne sera réalisée pourtant jamais. La réforme de Grégoire VII renforce et rend plus claires les raisons de séparation. Si la croisade semble offrir, en dépit de la stricte orthodoxie, un terrain commun d'action pour Rome et pour Constantinople, son détournement vers le Bosphore et la création d'un Empire latin rend désormais plus difficile encore le rapprochement des églises. Même les succès des tentatives d'union, en 1274 et en 1439, ne sont qu'apparents et partiels. En 1453 Byzance se meurt, les Turcs s'emparent de Constantinople, la chrétienté reste divisée.

Examinons maintenant les opinions de D. M. Nicol au sujet de quelques aspects de ce long et tortueux processus. La structure du pouvoir et la conception de l'autorité d'abord, qui ont dicté à Byzance son attitude. Les deux maîtres de toute société chrétienne, le sacerdoce et l'empire, sont incarnés sur le Bosphore par l'empereur et le synode œcuménique. Les deux sont universels et reçoivent leur autorité, suprême dans leur domaine, directement de Dieu, sans aucune intercession. Leurs rapports — de collégialité — et les sphères de leur compétence, celle des choses spirituelles et celle des affaires du siècle, ont été établies par le pacte constitutif de Constantin. Aucune immixtion de l'empereur dans les choses de l'Église, aucune intervention de l'Église dans les affaires de l'État n'est pas, en principe, admise. L'empereur protège, mais ne définit jamais l'orthodoxie. L'instance suprême en matière de foi est, selon les Byzantins, le concile œcuménique. L'Église soutient l'empereur, que Dieu a choisi et investi de son

³ *The Fourth Crusade* . . .

⁴ *Mixed Marriages in Byzantium in the Thirteenth Century*, 1964. *The Confessions of a Bogus Patriarch: Paul Tagaris Palatologos* . . ., 1970; *The Byzantine Church and Hellenic Learning in the Fourteenth Century*, 1969; *A Byzantine Emperor in England: Manuel II's Visit to London in 1400—1401*, 1971. V. aussi: *The Millenary of Mount Athos, 963—1963*, 1965.

⁵ *The Report of Ogerius* . . ., *A Byzantine Emperor in England* . . .

⁶ *The Despotate of Epiros*, Oxford, 1957; *Meteora, The Rock Monasteries of Thessaly*, London, 1963; *The Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenus) ca. 1100—1460. A Genealogical and Prosopographical Study*, Washington, 1968.

autorité, mais ne lui impose jamais, toujours en principe, une certaine politique. Cet ordre, voulu par Dieu, est sacré. Le troubler c'est faire outrage à la Divinité et mettre en péril l'existence même de Byzance. Byzance est fière de sa fidélité envers le pacte constantinien et l'orthodoxie, ainsi qu'elle a été définie par les sept conciles œcuméniques. En effet, à la différence de l'Occident barbarisé, où le pape devint le chef suprême des chrétiens tant du point de vue de la politique que du celui de la doctrine, Byzance a joui d'une continuité de la vie d'État et des institutions qui lui a permis de garder intactes les structures traditionnelles du pouvoir. En outre, elle n'a aucunement innové en matière de dogme. On ne peut donc parler du césaro-papisme byzantin, comme on le fait à tort souvent, mais d'une dualité du pouvoir. L'auteur insiste à plusieurs reprises sur ce point essentiel.

Cependant le danger de césaro-papisme était bien réel. Il y a eu des empereurs, tels les iconoclastes, qui ont violé le pacte fondamental de Constantin en imposant à l'Église, pour des raisons diverses, leurs croyances hérétiques. Se dressant contre eux, les gens de l'Église, les moines surtout, ont réussi à rétablir l'orthodoxie dans ses droits. Triomphant de l'iconoclasme, les moines studites ont gardé de leur victoire un certain complexe de supériorité qui se manifeste dans leur tendance à s'élever au-dessus de l'empereur. Cette tendance se laisse percevoir dans les événements qui ont conduit au schisme de 1054, autre grand problème d'histoire byzantine abordé dans le livre de M. Nicol. On a souvent dit que le schisme a été provoqué soit par des controverses doctrinales — au sujet de la primauté romaine, du *Filioque*, du Purgatoire, — soit par les ambitions personnelles du patriarche Cérulaire et du cardinal Humbert. Sans contester la réalité de tous ces facteurs de divergence, se fondant sur les sources et sur les recherches modernes, l'auteur va plus loin dans l'analyse des faits. Le patriarche n'est pas un ambitieux ordinaire, mais le porte-parole de la hiérarchie ecclésiastique dont la conception du statut de l'Église est d'inspiration studite. Les innovations dont il fait grief à Rome ne sont pas très graves en elles-mêmes, mais par la conception de l'autorité en matière de foi qu'elles impliquent. Les tolérer équivaldrait à reconnaître au pape le droit d'établir des dogmes, à diminuer donc l'autorité du concile. Le schisme est l'œuvre de l'hiérarchie et une réfutation du césaro-papisme menaçant.

L'histoire tellement mouvementée de la chute et de la restauration de l'Empire byzantin, après la longue domination latine fait l'objet d'un chapitre de la Cambridge Mediaeval History que M. Nicol a inséré dans ce recueil. Dans le drame qui se déroule sur la scène politique du Sud-Est de l'Europe, l'empereur — ou plutôt l'Empire — byzantin et la papauté restent les protagonistes. Mais, se rangeant soit du côté de l'un, soit de l'autre, d'autres personnages affirment bruyamment leurs droits, leurs ambitions : Venise, l'empereur ou les empereurs allemands, les chevaliers francs, les souverains balkaniques, les despotes grecs rêvant de l'Empire. De leurs rapports complexes et instables, l'auteur nous en donne pourtant un récit clair et succinct. Il en ressort nettement, quoique l'historien ne le dise pas toujours, le caractère et le rôle purement politique des idéologies religieuses invoquées par les meneurs du jeu. C'est un problème qu'on doit approfondir, car il reste encore des points mal éclaircis. Pourquoi, par exemple, le pape a-t-il consenti si facilement à la création d'un nouvel *Empire* latin à Constantinople ? D'importance non moindre est l'encouragement par les autorités religieuses et politiques d'un certain sentiment national, hellénique ou autre, qui se manifeste maintenant et gagnera par la suite de plus en plus de terrain. Les empereurs de Nicée et l'Église même encouragent les études classiques. En dehors de toute considération d'ordre confessionnel, des humanistes grecs feront plus tard l'apologie de l'hellénisme, repoussant avec mépris les lettres latines. De son côté, qu'il nous soit permis d'ajouter ce fait, Rome fera appel dans ces tentatives unionistes à la conscience qu'ont les Vlaques de Ioannice de leur latinité.

La politique d'union menée, après la restauration de l'Empire byzantin, par Michel VIII et par les papes fait l'objet de plusieurs articles du volume. En outre, l'auteur brosse un tableau particulièrement vif des tentatives byzantines en vue de l'union des Églises au XIV^e siècle. Les raisons de cette politique et les causes de son échec — voilà un autre grand problème de l'histoire du Moyen Âge abordé dans ce livre. Les raisons, telles qu'elles ressortent des faits, sont surtout politiques. La papauté, qui surtout après la réforme grégorienne se veut instance suprême, politique et religieuse du monde chrétien et Byzance qui veut survivre aux coups mortels qu'elle a subis de l'Occident et de l'Orient à la fois, ont les mêmes périls à affronter : les ambitions des princes chrétiens et les Turcs. L'échec de l'union est dû à la manière totalement différente dont on la concevait, dans sa nature et dans ses moyens, sur le Bosphore et sur le Tibre. Pour Rome, union veut dire retour des Grecs schismatiques, ou même hérétiques, au sein de l'Église mère, confession de leur péché d'orgueil, entière soumission au Saint-Siège, tête de la chrétienté, et profession inconditionnée de foi dans l'esprit et la lettre du *Credo* romain. Pour Byzance l'union doit être l'œuvre d'un concile œcuménique qui, illuminé par le Saint-Esprit, aura à juger dans un esprit d'humilité et de fraternité des innovations doctrinales

de Rome. Là aussi, remarque D. M. Nicol, se fait sentir la différence profonde entre la théologie apophatique des Byzantins et celle cataphatique de Rome. En elles-mêmes les dogmes sont inintelligibles pour les mortels, elles sont des choses révélées et ce qui est important c'est la légitimité de l'instance qui les a formulées. Ainsi donc c'est toujours la conception de l'autorité suprême dans l'Eglise qui a empêché l'union. Les Byzantins iront jusqu'à reconnaître la primauté du pape, mais jamais la soumission du concile œcuménique à lui.

Michel VIII devant la menace de Charles d'Anjou, Jean V devant le danger de l'expansion turque peuvent se laisser tentés par le césaro-papisme et violer le pacte constantinien, pour des raisons d'Etat. L'Eglise, elle lui reste fidèle. Rome fait preuve d'intransigeance, déclarant toujours que ses dogmes et son autorité ne sauront être objet d'aucun débat conciliaire inutile, qui mette en doute leur bien-fondé dans la tradition. Il nous semble évident que là aussi la raison politique de l'échec de l'union se laisse facilement percevoir. M. Nicol, de son côté, aime plutôt insister sur les preuves de bonne volonté que Byzantins et catholiques ont donné dans leurs tentatives d'union. « It is possible to accuse the Byzantine Emperors . . . of exploiting the idealism of the Papacy by underhand diplomacy. It is no less possible to charge the Popes with exploiting the weaknesses of the Byzantine Empire to achieve their aims. But it remains a fact that every Byzantine Christian, like every Latin Christian, sincerely desired the healing of the schism and the reunion of the Churches . . . neither do they completely conceal the sincerity of either side in wishing to restore unity to the Church of Christ » (VIII, p. 70). Il est difficile en histoire de juger des intentions. Un fait reste : c'est qu'en renonçant à leur conception de l'autorité, l'Eglise orthodoxe et la papauté auraient détruit les bases de leur pouvoir. En violant le pacte de Constantin, les empereurs ne faisaient qu'assurer leur propre salut, leur trône, leur dynastie peut-être. Mais ils sacrifiaient de cette manière Byzance, en tant qu'Empire, la transformant dans une principauté papale.

L'ouverture de l'hésychasme vers l'union avec Rome, dont témoigne l'action de Jean Cantacuzène devenu moine, est un problème également important de l'histoire de l'Eglise byzantine. M. Nicol le traite avec l'attention qui lui est due. Là aussi il y a pas mal d'aspects à approfondir par la recherche. Qu'il nous soit permis d'observer que la différence entre l'esprit de la théologie byzantine et celui qu'anime la pensée religieuse des catholiques n'est pas toujours aussi grande qu'on pourrait le croire. Le thomisme, lui même, n'est point dépourvu d'apophatisme, qui se trouve au centre de toute méditation chrétienne sur Dieu. D'autre part il nous faut reconnaître que la théologie des milieux bien-pensants de Byzance, ressort plutôt du domaine du conformisme, que du celui de l'apophatisme. Comme le remarque à juste titre l'auteur, sur ce terrain, à Rome et à Byzance, les adversaires de l'union se retrouvaient facilement.

Pour finir ce compte rendu qui ne donne qu'une image trop faible de la richesse d'idées et de l'intérêt du livre de Donald M. Nicol, un mot de reconnaissance envers la Maison d'édition Variorum Reprints, de Londres, qui rend des services de plus en plus grands aux byzantinistes par la reproduction des ouvrages fondamentaux de leur discipline.

Nicolae-Şerban Tanaşoca

HALIL INALCIK, *The Ottoman Empire. The Classical Age 1300—1600*. Translated by Norman Itzkowitz and Colin Imber, London, Weidenfeld and Nicolson, 1973, XII + 257 p., 57 illustrations, 2 cartes historiques.

Dans la longue série d'histoires de l'Empire Ottoman, qui paraissent tant à l'intérieur de la Turquie d'aujourd'hui, que extra-muros, s'inscrivent parfois des livres d'une réelle valeur, qui satisfont tous les deux camps. En associant la méthode et les résultats de la science occidentale qui essaye d'habitude à être objective, à la méthode et aux résultats de la science turque, qui puise plus directement et plus amplement aux sources nationales, cette belle synthèse atteint son double but : « this book is primarily intended as an introduction to the institutions and society of the Ottoman Empire for the general reader » ; en même temps, elle s'adresse au spécialiste, en exauçant le vœu de l'auteur : « it may also be of some use to the more specialised student » (p. XI).

Guide savant dans le vaste domaine des institutions et de la vie sociale de l'Empire Ottoman, tellement nécessaire pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire de ce peuple et de cet Etat, ce livre passe en revue les aspects majeurs de l'Empire, avec une compétence qui dévoile les hautes qualités de son auteur. Un des plus distingués professeurs universitaires de Ankara, Halil Inalcik, s'est forgé une armure scientifique à toute épreuve, à la suite des années de travail et d'enseignement dans les creusets d'expérience intellectuelle en France, Angleterre

et aux Etats-Unis. Ses cours, ses conférences et ses livres s'imposent toujours par l'ordre, la clarté, l'information et un esprit de synthèse qui nous restitue les grandes étapes d'une civilisation, tant de fois ternies par l'histoire événementielle. A l'instar de tant d'autres de ses études, cette nouvelle synthèse de l'Empire Ottoman à son âge classique retient l'attention du lecteur,

Le livre est divisé en quatre parties, à savoir :

I. Une esquisse de l'histoire ottomane, 1300—1600 (An outline of ottoman history, 1300—1600);

II. L'Etat (The State);

III. Vie économique et sociale (Economic and social life);

IV. Religion et culture dans l'Empire Ottoman (Religion and culture in the Ottoman Empire).

Ces grandes divisions qui en constituent l'architecture se sous-divisent en 19 chapitres autonomes, mis cependant en corrélation.

La première partie, l'introduction historique, présente la naissance de l'Empire Ottoman et son évolution jusqu'à son apogée. Cet apogée — « l'Etat Ottoman comme puissance mondiale » — est fixé par l'auteur entre deux victoires militaires et politiques, l'une à Mohács, en 1526, lorsque le royaume de Hongrie fut détruit, et en 1596, lorsque l'Empire romano-germanique des Habsbourg fut vaincu à Mezökeresztes. Pourtant, cette dernière victoire n'eut pas un effet durable « it had no lasting effects » p. 42), car l'Empire ne sût pas s'assurer des conséquences politiques avantageuses.

Le déclin de l'Empire Ottoman commença, selon H. Inalcık et selon les faits historiques, dès cette époque. La paix de Zsitvatorok (1606) marqua d'une façon générale la fin de l'expansion spectaculaire ottomane. La période qui suivit s'avéra fatale pour une société avant tout militaire et qui ne voulait et ne pouvait pas se défaire de ses traditions glorieuses, mais périmees. Mais cette période de l'empire tricontinental n'entre pas dans le cadre de ce livre.

Aux XIII^e et XIV^e siècles, lors de la formation et de la première floraison politique de l'Etat d'Osman *gâzi* (« le combattant pour la foi »), les coordonnées majeures sont les suivantes, selon l'auteur ; : « La Guerre Sainte et la colonisation étaient les éléments dynamiques de la conquête ottomane ; les formes administratives et culturelles adoptées dans les territoires conquis dérivait de la politique et de la civilisation du Proche Orient » (p. 8). « Les deux institutions fondamentales de l'Empire Ottoman classique étaient les systèmes des sujets et des timars¹. Ils définissaient l'ordre militaire et politique de l'Etat, le système de taxation et les formes de la propriété terrienne, tout en déterminant son entière structure sociale et politique. Vers la fin du XVI^e siècle ces institutions commencèrent à se détériorer rapidement et les commentateurs ottomans virent cette décadence comme la cause fondamentale du déclin de l'Empire » (p. 47).

Au cours de son exposé, le p^r Inalcık passe souvent au crible de la critique les clichés habituels sur l'Empire Ottoman et la vie des Turcs, pour nous offrir une vision nouvelle et également riche de l'histoire turque.

En voilà un autre exemple : « Les institutions fondamentales de l'Empire Ottoman classique se sont désintégrées sous l'impact d'une Europe nouvelle et les Ottomans furent incapables de s'adapter aux conditions changées. Ils n'arrivaient pas à comprendre les problèmes économiques modernes et restaient liés aux formules de l'Etat du Proche Orient. A l'encontre de l'économie mercantiliste des puissances européennes contemporaines, les hommes d'Etat ottomans restaient attachés à la politique des marchés libres, leur principale préoccupation étant de procurer pour les marchés intérieurs une abondance de marchandises nécessaires. Incapables de formuler une politique économique réaliste, ils ne voyaient aucun danger dans l'extension des capitulations, si bien qu'à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle, les Européens commencèrent à contrôler le commerce des transports entre les ports méditerranéens de l'empire. Le gouvernement ottoman, immobilisé par ses conceptions traditionnelles, encourageait l'importation des biens dans l'empire mais décourageait les exportations. Ils taxaient les importations et les exportations des mêmes tarifs et prohibaient l'exportation de certains biens qui aurait causé une pénurie sur le marché domestique. En maintenant les restrictions des corporations, ils empêchaient le développement de certaines branches de l'industrie et des exportations » (p. 51—52).

La deuxième partie concerne l'Etat (The State), la constitution et les formes de cette création politico-religieuse des Turcs, qui dura presque inchangée jusqu'au seuil de l'époque moderne.

¹ Il s'agit des *kapıkulu*, « les esclaves de la Porte », en tête avec les janissaires (*ku* turc étant le correspondant de l'arabe *ghulam*), et ensuite des (*timariots*) en turc *timarli*, possesseurs d'un fief à vie, qui étaient les spahis des provinces.

Quant à l'origine de la dynastie ottomane, qui groupa des peuplades turcomanes de la zone frontalière seldjukido-byzantine, et se hissa à la tête de l'Etat incipient ottoman, le p^r Inalcık sépare l'amas des légendes postérieures de ce que l'histoire critique a su y retenir. « Les mentions historiques montrent Osman Gâzi, le fondateur de la dynastie ottomane, comme un chef des Turcomans semi-nomades, luttant sur la frontière, sous la commande de l'émir de Kastamonu. Comment devint-t-il le fondateur d'une dynastie, c'est un problème historique central » (p. 55). Ses qualités personnelles ne sauraient expliquer son ascension, due surtout aux circonstances politiques, ethniques et géographiques qui prévalèrent dans cette période, où tous les deux empires, l'Empire Byzantin et l'Empire Seldjukide, respiraient à peine et contre-balançaient leur immobilité et leur impuissance. Les forces jeunes venues de l'Asie, avec leurs conceptions et structures politiques et sociales et, pas en dernier lieu, militaires, sûrent profiter de la conjoncture géo-politique, et Osman bey proclama son indépendance vis-à-vis des émirs et sultans seldjukides en l'an 1301, à la suite de sa victoire sur les Byzantins à Vaphion, lorsqu'il fit lire la *hutbe* * en son nom. La dynastie ottomane (*osmanlı*) fut ainsi fondée.

L'auteur met en évidence les caractéristiques de cet Etat, en principe théocratique, et dans lequel le pouvoir prévalait toujours sur le droit, tant religieux (*şeriat*) que civil (*kanûn*). Il présente également le système des classes dans l'Empire Ottoman. En apportant avec eux le legs asiatique, « les Ottomans maintinrent la même division des classes, en divisant les peuples d'une région nouvellement conquise, musulmans ou non-musulmans, en classe militaire et en *reâyâ* . . . Ceux qui étaient engagés en commerce et agriculture, soit chrétiens ou musulmans, dans les Balkans ou en Anatolie, furent considérés *reâyâ* et obligés de payer des taxes de *reâyâ* » (p. 69). Il y avait aussi des « *reâyâs* exempts », qui en retour de leurs privilèges devaient effectuer certains services à l'Etat. « Qu'un homme passe du statut de *reâyâ* à celui militaire, c'était une violation des principes fondamentaux de l'Etat, étant donné que les *reâyâs* étaient essentiellement des producteurs et des contribuables au fisc. Des écrivains ottomans du commencement du XVII^e siècle virent dans l'abandon de ce principe la cause principale du déclin de l'empire ».

A l'exposé clair des lois : la loi sultanique (*kanûn*) et religieuse (*şeriat*), suit le sous-chapitre sur le Palais (The Palace; en turc *Saray*), où s'étale devant nous toute l'organisation centrale, le noyau de l'Empire Ottoman. Un tableau synoptique des charges et des fonctions en est donné à la page 82, pour les services intérieurs (*enderûn*), extérieurs (*bîrân*) et provinciaux (*eyâlet*). A la page suivante, un tableau comparatif des organismes du Palais à des dates différentes; le nombre des janissaires, par exemple, évolue d'une manière significative : 10 000 (1480), 12 789 (1568), 37 627 (1609) et 53 849 (1670), ainsi que le nombre des spahis de la Porte (non pas des provinces) : 2 000—11 044—20 869 et 14 070, pour les mêmes années. Des chapitres riches en données s'occupent de l'administration centrale (p. 89—103), de l'administration provinciale et du système des timars (p. 104—118). La troisième partie, *Economic and Social Life* (p. 119—162) est une mine de renseignements — tirés toujours des sources directes surtout turques, mais aussi européennes — sur le commerce, la monnaie, les corporations, les artisanats et l'industrie en cours de développement, les routes, les villes, les villages, la production, en somme sur la vie matérielle ottomane à l'époque étudiée.

Il serait mal aisé de résumer cette troisième partie; nous préférons laisser l'auteur nous présenter deux moments qui ont marqué la vie économique et sociale de l'Empire Ottoman à cette époque : « Akkerman et Kilia où on manipulait les mêmes marchandises que à Caffa, étaient aussi des ports d'entrée pour le commerce nord-sud. Plus de cent vingt articles, à partir des coupes à boire et de cotonnades, aux robes en soie pour les femmes et aux pantoufles, étaient importés de la Turquie, ce qui démontre les relations serrées commerciales entre ces ports et les régions du sud. Les registres de la douane nous dévoilent que pendant quatre mois de l'an 1490, 25 navires accostèrent à Akkerman, desquelles 15 appartenaient à des Grecs, 6 à des Musulmans, 3 à des Italiens et 1 à un Arménien » (p. 132).

« Les registres des cadis prouvent le bien-être de la population qui mourait dans la grande ville de Brousse dans la deuxième moitié du XV^e siècle. Ils montrent que 26% des décédés avaient possédé moins de 20 ducats d'or; 58% avaient possédé de 20 à 200 et 16% plus de 200. Donc, un sixième de la population était très riche, 1,3% du total. C'étaient les commerçants, les changeurs de monnaie, les joailliers et les tresseurs de la soie. La monnaie, la propriété, les esclaves mâles et femelles, les soieries et autres textiles fines constituaient leur richesse, dont les sources premières étaient le commerce de la soie et l'industrie et les opérations de crédit » (p. 162).

* La prière solennelle, faite le jour de vendredi dans une mosquée, au nom du souverain (sultan).

Dans la quatrième partie, l'auteur présente les aspects culturels jusqu'au commencement du XVII^e siècle.

Premièrement sont regroupés les faits concernant l'enseignement, les *medrese* (« séminaires théologiques ») et les *ulema* (« savants », selon les critères de l'époque, musulmans et théosophes). Le p^r Inalcik passe en revue les moyens d'information : les sciences intellectuelles, la logique et la dialectique, les « sciences théoriques rationnelles », à savoir la théologie générale, les sciences naturelles, les mathématiques, ensuite « les sciences pratiques rationnelles » comme les éthiques et la science politique. Quelques-uns des sultans intervenaient directement dans l'organisation des institutions d'enseignement, comme Süleyman le Magnifique. Un tableau (p. 170) expose le schéma des cadres et de leurs appointements, dans la grande école *Sahn-ı Semân*, « Les huit plateaux (medreses) », créés près de la djami du Conquérant, Mehmed II.

L'enseignement dans les medreses était basé sur la scholastique théologique. Le fanatisme avait le dessus. Pourtant, n'étaient pas rares des libre-penseurs même parmi les *ulema*, comme par exemple Molla Lutfi. Professeur au temps du sultan Bayezid II, mathématicien distingué autant que théologien accompli, il se moquait publiquement des superstitions des ulemas conservateurs. Accusé de hérésie, le sultan dut s'incliner devant le consensus (*icmâ*) des ulemas et Molla Lutfi fut décapité dans le Atmeydanı (l'ancien Hippodrome byzantin). Toutefois, les sciences rationnelles ont continué à progresser au milieu du fanatisme qui triompha surtout dans la première moitié du XVII^e siècle, à l'époque de l'arrêt de l'expansion politique.

Un sous-chapitre de cette dernière partie du livre s'avère être une étude quasi-autonome sur *La culture populaire et les ordres mystiques — tarikât* (p. 186—202).

C'est une étude poussée sur le folklore historique turc, qui avait des attaches aux créations de l'Asie Centrale et qui remonte au VII^e siècle — tant que les textes de la civilisation des Gök Türks nous permettent de pénétrer dans le passé. Il en ressort une image concrète de cette culture ancienne turque, qui est vaguement connue par les Occidentaux. C'est, d'ailleurs, également un bilan des recherches qui se développent de nos jours en Turquie.

Cette partie de l'ouvrage a une importance spéciale pour les historiens roumains, car dans la Dobroudja se sont développés deux courants de la spiritualité turque imprégnés d'idées égalitaires : les colonistes seldjukides *babais*, sous la direction de Sarı Saltuk Baba, établi et enterré à Babadag (Babğadağı, en turc), au nord de la Dobroudja, y avaient implanté la spiritualité mystique populaire de l'Anatolie, après l'an 1261 ; plus tard, au commencement du XV^e siècle, le penseur et réformateur religieux et surtout social, le şeyh Bedreddin Simavnalı — avec l'aide du prince de Valachie, Mircea l'Ancien, qui poursuivait des buts politiques — vint de l'Anatolie et s'installa dans le Deliorman, au sud de la Dobroudja. Il désirait changer la société musulmane turque selon les principes d'une vie communautaire et égalitaire, mais il fut arrêté et exécuté à Seres, en 1416. Tous ces mouvements spirituels, et d'autres encore, ont joui d'un grand auditoire dans le bas peuple. Une littérature, avant tout populaire, est née à la suite de ces mouvements, dirigés généralement par les derviches, parfois illettrés. Les troubles sociaux furent reflétés dans les créations littéraires et folkloriques des Ottomans dont les productions sont encore vives et forment le sujet des recherches faites par des historiens et des folkloristes turcs.

Cet ouvrage, réalisé d'une main de maître, est enrichi d'une suite d'illustrations de choix, reproduisant des pages de manuscrits enluminés, conservés de nos jours dans les bibliothèques d'Istanbul, Venise et Londres — au British Museum ; des pièces très intéressantes, puisées des deux albums (n^{os} 8626 et 8615) de la Nationalbibliothek de Vienne voient le jour pour la première fois.

Une Généalogie de la dynastie ottomane, une Chronologie raisonnée de l'histoire ottomane de cette période, un Glossaire des mots et des expressions turques, des Notes, une très ample Bibliographie sélectionnée mais tenue à jour, et un Index rendront d'insignes services aux lecteurs de cette synthèse qui marque une date dans l'historiographie de l'Empire Ottoman.

Aurel Decei

BARBARA JELAVICH, *The Ottoman Empire, the Great Powers and the Straits Question, 1870—1887*. Bloomington and London, Indiana University Press, 1973. XII + 209 p.

Investigatrice bien connue de l'histoire de l'Europe d'est et du sud-est à l'époque moderne, Barbara Jelavich nous offre un nouveau chapitre de la Question Orientale, clair exposé enrichi de plusieurs documents précieux et inédits puisés aux archives d'Istanbul et de Vienne. Que le titre de cet ouvrage ne nous trompe pas : il ne s'agit pas simplement de la question des

Détroits et des relations de l'Empire ottoman avec les grandes puissances entre les années 1870 — 1887, mais d'une importante étape des troubles qui ont préludé à l'établissement de l'Europe du sud-est sur de nouvelles bases politiques, l'arrivée à son terme de la domination turque dans les Balkans et l'installation d'un nouveau rapport de forces dans cette partie du monde. Cette nouvelle étude de notre auteur témoigne de sa persévérance dans l'étude des problèmes de l'histoire diplomatique de la zone en question ; rappelons en ce sens, parmi ses ouvrages antérieurs d'ordre général ou spécial : *A Century of Russian Foreign Policy 1814—1914*, Philadelphia, 1964 ; *The Habsburg Empire in European Affairs 1814—1918*, Chicago, 1969.

Bien que l'auteur se fût proposé de présenter une période strictement délimitée de l'agité problème du régime des Détroits, les incursions dans l'étape précédente se sont avérées absolument nécessaires. Comme on le sait, l'activité diplomatique des années 60—70 du XIX^e siècle a été profondément marquée par les conséquences de la guerre de Crimée, ainsi que par les tentatives de la Russie d'obtenir la révision de certaines clauses du traité de Paris. Or, la principale clause de ce traité contrevenant aux intérêts de l'Empire russe était celle relative au régime des Détroits par lesquels communiquent la mer Noire et la Méditerranée. Pour la Russie, cette zone représentait en égale mesure l'accès de la Méditerranée et une véritable porte d'entrée pour qui voudrait attaquer la côte méridionale de l'Empire. A l'aspect stratégique du problème, s'ajoutait en outre l'aspect économique, les Détroits contrôlant la voie marchande du grenier ukrainien. Les autres grandes puissances avaient sans doute, elles aussi, des intérêts majeurs à préserver par le régime des Détroits. C'est pourquoi un agrément international, convenant aussi bien à la Turquie et à la Russie, qu'à l'Angleterre, à l'Autriche-Hongrie et à la France, ne pouvait s'obtenir qu'à la limite inférieure des prétentions de chaque partie : l'interdiction d'accès dans la mer Noire des vaisseaux de guerre en temps de paix, le maintien du rôle de « gardien des Détroits » tenu par l'Empire ottoman des siècles durant. Une telle solution n'avait rien d'inédit. Déjà en 1809, un traité conclu entre l'Angleterre et l'Empire ottoman statuait sur ce régime. Ses termes ont été reproduits dans un article secret du traité russo-turc d'Unkiar Skelessi (1833), ainsi que dans la Convention multilatérale des Détroits signée en 1841 par l'Angleterre, l'Autriche, la France, l'Empire ottoman, la Prusse et la Russie. En 1856, le traité de Paris devait apporter une nouvelle sanction à ce principe par la clause de la neutralité de la mer Noire.

Barbara Jelavich procède à l'analyse aussi subtile que documentée des préludes de la Conférence sur la mer Noire, convoquée à Londres le 17 janvier 1871 sur l'initiative de la Russie, qui entendait profiter des avantages de la nouvelle conjoncture internationale due à la défaite de la France par la Prusse. L'Empire ottoman perdait de la sorte l'appui de l'un de ses plus fidèles alliés — la France. Aussi, la Russie pouvait-elle tenter la conclusion d'un nouvel accord portant non seulement sur les Détroits, mais sur les bouches du Danube également, accord des deux riverains — l'Empire des tzars et celui de la Porte — sans l'immixtion des autres puissances européennes. Le jeu des différences de potentiel militaire et économique complètement défavorables à la Porte explique la réserve de l'accueil fait à Constantinople aux propositions russes. Si l'on pouvait envisager, à la rigueur, un arrangement russo-turc, le problème des bouches du Danube impliquait des concessions territoriales humiliantes pour l'Empire ottoman.

La Conférence de Londres, conclue par le traité signé le 13 mars 1871, réussit à ménager les susceptibilités naturelles de la Turquie. Les termes du traité (publié dans l'annexe V du volume, p. 188—189) prévoyaient, par rapport à ceux du traité de Paris « la faculté pour Sa Majesté Impériale le Sultan d'ouvrir lesdits Détroits en temps de paix aux bâtiments de guerre des Puissances amies et alliées, dans le cas où la Sublime Porte le jugerait nécessaire pour sauvegarder l'exécution des stipulations du Traité de Paris du 30 mars 1856 ». La mer Noire restait ouverte à la marine marchande de toutes les nations. La Commission internationale du Danube était maintenue dans sa composition. L'on prévoyait des travaux afin d'écartier les obstacles à la navigation dans la zone des Cataractes du Danube et des Portes de Fer. L'on réaffirmait le droit de la Turquie de faire entrer ses bâtiments de guerre dans le Danube en sa qualité de Puissance territoriale.

Pour la connaissance de tous les efforts qui ont abouti à ce document, en apparence si logique et inoffensif, l'ouvrage de Barbara Jelavich se révèle d'une utilité toute particulière. Comme il n'y a pas lieu d'évoquer là les préludes du traité de Londres, nous nous arrêterons seulement sur les débats en direct rapport avec le jeune Etat moderne roumain.

Ces problèmes sont traités par l'ouvrage p. 57—69 (le régime de la navigation sur le Danube) et 69—78 (la question roumaine). Si la mise au point du statut du Danube — récapitulée par l'auteur — est bien connue, toute une série d'informations inédites révèlent la position des gouvernements représentés à la Conférence de Londres, relative aux modifications de ce statut. La discussion de certains points, tels le prolongement du terme de la Commission internationale du Danube, l'augmentation du chiffre des bâtiments admis aux bouches du fleuve, l'inten-

sification de la navigation fluviale notamment par des aménagements effectués aux Portes de Fer, l'expansion de la juridiction de la Commission internationale d'Isaccea à Braïla fut laborieuse, la Turquie se trouvant maintes fois sur d'autres positions que celles de ses meilleurs alliés, l'Angleterre et l'Autriche-Hongrie. Les concessions auxquelles la Porte fut réduite lui donnèrent le droit d'espérer une compensation dans le sens d'un raffermissement de sa position vis-à-vis des Principautés Roumaines. Conformément à l'article XXVII du Traité de Paris, aucune intervention armée en Roumanie ne pouvait avoir lieu sans l'accord préalable des grandes puissances. Or, l'Empire ottoman réclamait la modification des termes de cet article, lui permettant une plus grande liberté d'agir dans ses relations avec les Roumains.

L'auteur expose les conditions de la politique intérieure de la Roumanie qui rendaient fort délicate toute modification des rapports avec l'étranger. Entravé dans ses actes de gouvernement par des institutions trop « libérales », Charles I^{er} adressait une lettre personnelle aux gouvernements russe, autrichien, anglais, prussien et italien dès le mois de novembre 1870, sollicitant la discussion du problème roumain à une future conférence européenne. Ce message fut mal accueilli en général et interprété comme une tentative de la part de Charles I^{er} de consolider son pouvoir personnel par une modification de la constitution roumaine avec le concours des puissances garantes. De son côté, la Turquie en tant que puissance suzeraine était vexée de ce que le prince Charles ne s'était point senti tenu à s'adresser au sultan que sous la pression des représentants des autres puissances et avec un retard de trois semaines. Dans la requête de Charles d'écarter « les obstacles entravant l'actuel régime à l'intérieur comme à l'extérieur », la Porte pressentait le danger d'une demande roumaine d'indépendance, ce qui aurait entamé encore plus la position des Turcs dans les Balkans. Le représentant turc à la Conférence de Londres, Musurus Pacha, avait reçu des instructions spéciales à cet égard : si la démarche du prince Charles était acceptée par la Conférence, il devait quitter sur le champ les pourparlers. Selon l'opinion du gouvernement turc, on pouvait bien discuter les difficultés que devait surmonter le gouvernement du prince Charles dans la direction de ses affaires intérieures sans l'appui d'aucun parti politique, mais il était interdit de discuter ses rapports avec la puissance suzeraine. La position du prince Charles était délicate. L'Autriche-Hongrie s'opposait à la présence de la maison allemande des Hohenzollern sur le trône de la Roumanie. Pour des raisons diverses, Charles n'était pas agréé ni par Londres, ni par St. Pétersbourg ; la Prusse désirait ne point compromettre ses intérêts en Roumanie, et la France, appui traditionnel de la Roumanie, n'avait plus aucun mot à dire après la désastreuse guerre avec la Prusse.

La position de la Porte est clairement exprimée dans un document (la lettre de Musurus adressée à Ali Pacha, de Londres, le 27 janvier 1871), que l'auteur publie intégralement dans l'annexe 2 de son ouvrage (p. 175—180). Comme compensation pour l'annulation de la clause de neutralité de la mer Noire, le gouvernement ottoman entendait réclamer l'abolition des clauses restrictives du Traité de Paris concernant les Principautés Roumaines et la Serbie, ainsi que la faculté de contraindre ces Etats pour qu'ils rentrent dans les limites de leurs devoirs vis-à-vis de la puissance suzeraine. Concluant sous ce rapport est le passage suivant de la lettre de Musurus (qui reproduit les instructions reçues de la part d'Ali Pacha le 21 décembre 1870), publié dans l'annexe I de l'ouvrage (p. 176—178) : « Quinze années d'expérience ont suffisamment prouvé que le sentiment d'une impunité assurée a rendu ce pays non seulement un sujet de préoccupation continuelle pour le Gouvernement Impérial et un foyer de toutes sortes de machinations contre la tranquillité intérieure de l'Empire, mais aussi une source inépuisable de difficultés internationales. Ce sont ces mêmes pays qui ont obligé les Puissances signataires du Traité de 1856 à se réunir à plusieurs reprises pour consacrer les différentes violations qu'il leur a plu de faire au dit traité. . . Le Traité de Paris a passé sous silence le cas où les Principautés violeraient les stipulations qui les concernent ; il n'a pas non plus indiqué les moyens de faire cesser ces violations. Mais ce silence même prouve à l'évidence que c'est à la Puissance Suzeraine qu'il appartient de veiller à l'application fidèle de ces stipulations dans les Principautés et de faire cesser toute infraction qui y serait commise. En effet, par l'Art. XXIII de ce Traité, la Sublime Porte s'engage à conserver aux Principautés leur administration indépendante et nationale, ainsi que la pleine liberté de culte, de législation, de commerce et de navigation. Tous ces privilèges, toutes ces prérogatives de l'autonomie des Principautés ont été déterminés par la Convention de 1858 qui règle d'une manière complète et détaillée leur organisation administrative. Or, comment la Sublime Porte pourrait-elle remplir l'engagement qu'elle a pris par l'Article précité, si on lui contestait le droit et le devoir de maintenir et de faire respecter les stipulations découlant dudit Traité? Il y a plus. Aux termes de l'Art. XXV du même Traité, toutes les stipulations de la Convention de 1858 et des stipulations subséquentes résultant d'un accord entre la Puissance Suzeraine et les Puissances Garantes ont été promulguées dans les Principautés par Hatti-Chérief ou Ordonnance autographe de sa Majesté Impériale le Sultan. Dès lors n'est-il pas évident que la Puissance Suzeraine a le droit et le devoir de maintenir et de

faire respecter les dispositions de ses Hatti-Chérifs et de ses Firmans? Autrement pourquoi les promulguerait-elle? Serait-ce pour voir son autorité méconnue et sa dignité compromise? Le droit des Puissances garantes est de veiller à ce que la Sublime Porte n'enfreigne pas elle-même les stipulations relatives aux Principautés; mais le droit de veiller à ce que ces stipulations ne soient pas violées par les Principautés appartient à la Puissance Suzeraine, qui, d'un autre côté, ne saurait y apporter des modifications sans un accord préalable avec les Puissances garantes ».

La Porte désirait donc que le nouveau traité de Londres comporte, à titre d'interprétation, le texte suivant : « Les hautes parties contractantes reconnaissent à la Puissance Suzeraine le droit et le devoir de veiller au maintien des stipulations du Traité de 1856 et des stipulations subséquentes relatives aux Principautés de Moldavie et de Valachie, ainsi qu'à la Principauté de Serbie, et de faire cesser toute infraction qui se commettrait à l'avenir dans lesdites Principautés. Si, pour faire cesser l'infraction, la Puissance Suzeraine se trouve dans le cas d'avoir recours à l'emploi de moyens coercitifs, les Puissances garantes pourront adjoindre chacune un Délégué au Commissaire Impérial qui accompagnera le Chef Militaire chargé, sous la direction dudit Commissaire, de remettre en vigueur la stipulation violée ».

Toutes ces prétentions qui laissent pressentir les dangers qui menaçaient encore le jeune Etat roumain créé par l'Union de 1859, comportaient en outre des projets visant ni plus ni moins à la séparation des deux Principautés. L'intervention de l'ambassadeur anglais à Constantinople (sir H. Elliot), sur les indications expresses de lord Grandville (le ministre anglais des affaires étrangères) était destinée à tempérer les prétentions de la Porte, dont les ministres parlaient d'un « coup d'Etat » et du rétablissement de « l'ordre » dans les Principautés « à coups de baïonnette ». Les grandes puissances ne partagèrent pas les alarmes du gouvernement ottoman quant à la possibilité qu'une « république rouge » (lisez *libérale*) soit instaurée en Roumanie après l'abdication de Charles — qu'elle croyait imminente.

Aussi, la Porte dut-elle laisser échapper cette occasion de consolider sa « protection » du jeune Etat roumain, poussé inexorablement par sa destinée vers l'indépendance et le parachèvement de son unité nationale.

La seconde partie de l'ouvrage s'attache à l'analyse des rapports entre l'Empire ottoman et les grandes puissances en 1871—1887. Si juste après la guerre de Crimée et surtout en 1870 la Porte a joui de relations particulièrement favorables avec les puissances européennes (« *stranger relationship . . . than at any other period in the century* », p. 152), au cours des années qui suivirent le Traité de Londres, les intérêts politiques d'une part et l'essor du mouvement de libération nationale dans les territoires européens dominés par les Turcs d'autre part déterminèrent un refroidissement de ces rapports. Par conséquent, le problème des Détroits restera sur l'agenda diplomatique internationale jusqu'au moment de la modification des clauses du Traité de Londres par le Traité de Lausanne (le 24 juillet 1923) et, de fait, même après ce moment-là.

La guerre russo-turque de 1877—1878, la flotte britannique forçant les Détroits le 25 janvier 1878, la réinterprétation du statut des Détroits, le Congrès de Berlin, l'alliance des trois empereurs et la « flotte russe de volontaires », l'incident de Penjdeh et les accords méditerranéens ultérieurs — c'est ce qui constitue le trame de l'exposé donné par Barbara Jelavich.

L'ouvrage s'achève par un *postscriptum* sur la crise bosniaque de 1908—1909 et avec sept annexes (messages entre Ali-Pacha et Musurus-Pacha, Benst et Prokesch-Osten, Ali-Pacha et Halil-Pacha, un rapport détaillé du major J. S. Rothwell de 1884 concernant les « *England's Means of Offence against Russia* », une lettre de Nelidov adressée à Giers en 1888 relative aux Détroits et le texte du Traité de Londres de 1871).

Il convient d'être gré à Barbara Jelavich pour ce nouveau ouvrage touchant dans une large mesure aux problèmes de l'histoire roumaine moderne. A l'exposé clair, aux analyses pénétrantes accoutumées à l'auteur s'ajoutent une série de documents inédits susceptibles de jeter un jour plus clair sur les préludes de la chute de l'Empire ottoman et de la consolidation des Etats modernes en l'Europe du sud-est.

Sanda Cârdea

Noul Atlas lingvistic român pe regiuni: Oltenia I—III (Nouvel Atlas linguistique régional roumain : Olténie I—III) édité sous la direction de Boris Cazacu par Teofil Teaha, Ion Ionică et Valeriu Rusu. Bucarest, 1967—1974. *Atlasul lingvistic român pe regiuni: Maramureş I—III* (L'Atlas linguistique régional roumain : Maramureş, I—III) par

Petru Nciescu, Grigore Rusu et Ionel Stan. Bucarest, 1969—1973 (Académie de la République Socialiste de Roumanie. Centre d'Etudes phonétiques et dialectales de Bucarest. Institut de linguistique et d'histoire littéraire de Cluj).

Les préparatifs en vue de l'édition du premier Atlas linguistique roumain ont commencé avant la dernière guerre mondiale au Musée de la langue roumaine de Cluj, sous la direction de Sextil Pușcariu. Dans l'intervalle des années 1938—1942, on a fait paraître quatre tomes de la grande série et trois de la petite série, tous élaborés par Sever Pop et Emil Petrovici. Après la guerre, ce fut l'Académie de la R. S. de Roumanie qui prit la relève des efforts en ce sens, faisant paraître entre 1956 et 1972 sept volumes de la grande série et trois volumes de la petite série entre les années 1956—1967. Parallèlement à ces travaux d'édition, des pourparlers eurent lieu préparant des atlas régionaux plus détaillés encore. Ils ont abouti à la décision de diviser le territoire de la langue roumaine en huit régions : 1) Olténie ; 2) Muntenie, Dobroudja ; 3) Moldavie, Bucovine ; 4) Transylvanie ; 5) Crișana ; 6) Maramureș ; 7) Banat ; 8) Dialectes parlés au sud du Danube. Les parutions de cette série comptent jusqu'à présent trois volumes pour l'Olténie et trois pour le Maramureș.

L'Atlas linguistique régional d'Olténie a été rédigé sous l'égide du Centre bucarestois de phonétique et dialectologie, par une équipe mise sous la direction du professeur Boris Cazacu, membre correspondant de l'Académie de la R. S. de Roumanie et composée par Teofil Teaha, Ion Ionică et Valeriu Rusu. Pour le premier volume, paru en 1967, on avait effectué des enquêtes dans 98 localités, dont les résultats ont été marqués sur 196 cartes. Ces enquêtes ont porté sur le corps humain (les parties du corps, ses maladies, ses caractères physiques et psychiques). Le deuxième volume, paru en 1970, réunit des matériaux concernant la famille, la maison, la nourriture, les vêtements, les chaussures, les phénomènes climatiques, le terrain, le relief, l'école, l'armée, l'administration et diverses autres choses. Enfin, le troisième volume, paru en 1974, s'occupe de l'habitation (les parties de la maison, le mobilier, les objets d'usage ménager) et de la cour (les moyens de transport, les animaux domestiques et la basse-cour). L'Olténie est délimitée au nord et à l'ouest par les Carpates, au sud et à l'est par les cours du Danube et de l'Olt ; elle couvre 20 300 km² comptant à l'heure actuelle environ 1 600 000 habitants. Tous ses cours d'eau se jettent dans le Danube et ses principales artères convergent vers Craiova et Bucarest. Elle ne comporte guère de contrées isolées et difficilement accessibles, ses habitants ayant la possibilité de se déplacer facilement vers la capitale du pays. On y constate la persistance de quelques îlots linguistiques conservateurs dans la région montagneuse du nord-ouest, ainsi que dans le bassin supérieur du Jiu ou dans l'étroit défilé de l'Olt. En tout cas, les faits linguistiques enregistrés montrent que les parlers d'Olténie subissent l'influence rapide et efficace de la langue littéraire.

Toutes autres se présentent les choses au Maramureș. Situé entre les massifs Maramureș au nord-est et à l'est, Rodna au sud-est, Țibleș au sud, Gutin et Oaș au sud-ouest, séparé par le cours de la Tissa des parlers de l'Ukraine sous-carpatique, lié par quelques rares voies d'accès avec le reste du pays, le Maramureș est une région isolée et conservatrice. Ce trait caractéristique se laisse saisir non seulement dans les particularités linguistiques de l'endroit, mais aussi dans l'habillement, les coutumes et la conception du monde de ses habitants. Territoire généralement montagneux, traversé par les rivières Iza et Vișeu, qui se dirigent vers le nord-ouest, pour se jeter dans la Tissa, le Maramureș a servi parfois de terrain de transit entre la Crișana et la Transylvanie d'un côté et la Bucovine de l'autre, sans y retenir cependant un nombre important d'habitants. C'est pourquoi, sous le rapport linguistique, il constitue le maillon d'une chaîne reliant le Banat, la Transylvanie et la Crișana avec la Bucovine et la Moldavie du Nord.

L'enquête linguistique entreprise dans 20 localités enregistra avec beaucoup d'attention les phénomènes archaïques. Si l'on compare le Maramureș avec l'Olténie, on constate que les éléments archaïques se sont moins bien conservés dans cette dernière zone, qui est par contre plus proche de la langue littéraire actuelle : *ageșt* « alluvion », élément latin conservé au Maramureș, est remplacé en Olténie par *viitură* ou *vărsătură* ; les phonétismes *ai* pour *ani* « ans », *cură* pour *curge* « coule », *fărină* pour *făină* « farine », *gingină* pour *gingie* « gencive » et *hulpe* pour *vulpe* « renard » sont ignorés en Olténie. On constate la fréquence au Maramureș du suffixe *-oate* = lat. *-onea* (*cerboate*, *tepuoate*, *lupoate*, *ursoate* désignant les femelles du cerf, du lièvre, du loup, de l'ours), alors qu'en Olténie on n'use que du suffixe *-oacă*. Le Maramureș a adopté et transmis plus loin, en Bucovine et Moldavie du nord certains éléments hongrois ignorés en Olténie : *beleaș* pour *bolnav* « malade », *cătană* pour *soldat* « soldat », *cloș* pour *pălărie* « chapeau », *halău* pour *troacă* « baquet, auge », *sabău* pour *croitor* « couturier, tailleur », *sopon* pour *săpun* « savon », *șogor* pour *cumnat* « beau-frère », etc. Au Maramureș, on distingue parfois deux zones : l'une occidentale avec l'influence hongroise ou ukrainienne plus marquée, par rapport à une zone orientale, par exemple les mots *hreblinecă*, *șogor*, *ton*

en usage dans la zone occidentale ont pour correspondant à l'est les termes *saglă*, *cumnat* et *butoi*. D'autres particularités spécifiques se font remarquer au Maramureș : *alaltămini* pour *poimîne* « après-demain », *cergă* pour *pătură* « couverture, plaid », *coraslă* pour *coraslă* « lait caillé », *moare* pour *zeamă* « jus, sauce, soupe », *moașă* pour *hunică* « grand'mère », *neguștor* pour *negustor* « marchand », *pită* pour *pine* « pain », *scrijă* pour *felie* « tranche », *scurma* pour *rîma* « fouiller la terre », *tărăboanță* pour *roabă* « brouette », *linos* pour *murdar* « sale », etc. Les néologismes sont plus facilement assimilés en Olténie, alors qu'au Maramureș ils apparaissent transformés par le procédé dit d'« étymologie populaire » : *cumparativă* (au lieu de *coopérative* « coopérative »), sous l'influence du verbe *cumpăra* « acheter » ; *prinzonier* (au lieu de *prizonier*), sous l'influence de *prinde*, *prins* « prendre, pris », etc. Notons encore d'autres éléments conservateurs du Maramureș : *făurar* « février », *gubă* « manteau », *mă imbumb* « fermer un vêtement », *mur* « mur », *pepeni* « concombres », *rinză* « estomac » (cf. *popă cu șapte rinze* « prêtre à sept estomacs »), *staul* « écurie ». Certaines particularités linguistiques du Maramureș sont communes à d'autres parlers nordiques, constituant un trait qui leur est spécifique, à la différence de la langue littéraire, fondée sur un dialecte méridional. Voici une série de termes de la langue littéraire, parallèlement à leurs correspondants nordiques : *barză*—*cocostirc* « cigogne », *bufniță*—*buhă* ou *huhurez* « hibou », *carimb*—*turac* « tige de la botte », *cartofi*—*barabule* ou *crumpe* « pommes de terre », *cimitir*—*șintirim* « cimetière », *colivie*—*cușcă* « cage », *coș*—*horn* « cheminée », *coviltir*—*corfă* « bâche », *giscan*—*ginsac* « jars », *gulie*—*cărărăbă* « chou—rave », *herghelia*—*stavă* « troupeau de chevaux », *hernie*—*vătămătură* « hernie », *măcieș*—*căcadir* « églantier », *mistreț*—*porc sălbatic* ou *gligan* « sanglier », *nicovală*—*ildău* « enclume », *pisică*—*mișă* « chat », *pridvor*—*șatră* ou *tărnaș* « portique », *proșop*—*ștergar* ou *ștergător* « essuie-mains », *războt*—*stativă* « métier à tisser », *rinicht*—*rărunchi* « reins », *salcim*—*acaș* « acacia », *sarmale*—*găluște* « boulettes de chair enveloppées dans des feuilles de chou ou de vigne », *schelă*—*alaș* « échafaudage », *solniță*—*sălăriță* « salière », *tintichgiu*—*blehar* ou *badogar* « ferblantier », *varză*—*curechi* « chou », *zăpadă*—*omăt* « neige ». Quelques-uns de ces éléments nordiques sont entrés dans la langue littéraire grâce aux ouvrages des grands écrivains de la taille d'un Mihai Eminescu, Liviu Rebreanu ou Mihail Sadoveanu. C'est ainsi qu'ils sont généralement connus, sans qu'on puisse toutefois prétendre qu'ils se sont généralisés complètement.

On relève en Olténie quelques infiltrations de Banat ou de Transylvanie, surtout dans le domaine du lexique. Il y a une variété de lexique s'expliquant par le lent processus des colonisations successives ou par le relatif isolement de certaines localités : pour la notion de « soleil couchant » il y a les expressions *apune*, *asfințește*, *sfințește* ou *sfinte* et *scapătă* ; le terme *blid* « écuelle » n'apparaît que çà et là, alors que *strachină* est généralement employé ; pour le mot *bunică* « grand'mère » les habitants du nord-est de ce territoire usent du terme *tină* ; *buzunar* « poche » revêt aussi la forme *pozonar*, plus proche de l'étymon grec ὑποζωνάριον ; le correspondant du mot *chiciură* « givre » usé au Maramureș est *chidă* en Olténie ; *colibă* « cabane » est généralement employé, par contre il y a le terme *pălancă* en usage seulement dans le nord-ouest et le terme *covercă* seulement dans l'est ; le terme général de *covată* « baquet » est remplacé par endroits par *căpistare*, *cofă*, *copaie*, *moldă* ou *troacă* ; *mestecău* « manche de bois pour remuer les pâtes alimentaires » est partout utilisé sans risque de n'être point compris, alors que *făcăleț*, employé dans le nord-est, est originaire d'outre-monts ; le *mă imbumb* du Maramureș a pour correspondant en Olténie *mă inchtotor* « fermer un vêtement » ; *mă acopăr*, *mă invelesc* « je me couvre » sont généralement employés, mais l'expression *mă astruc* (importée d'outre-monts) apparaît seulement dans l'ouest. L'Olténie connaît pour « œufs brouillés » les termes *jumări* ou *paparadă* mais elle ignore celui de *scrob* ; le mot *murdar* « sale » est généralement employé en Olténie et à peu près ignoré au Maramureș ; pour *ojină* de Maramureș on emploie en Olténie *chindie* « crépuscule » ; *pănură* « bure » apparaît dans le nord-est de l'Olténie, alors que dans le reste du territoire on use des termes *dimie* ou *velniță*, tout en ignorant le mot *cergă* ; *pivniță* et *bec* « cave » sont relativement bien représentés, mais *zemic* n'est connu que dans quelques localités riveraines du Danube ; le phonétisme *piine* cède la place dans le nord-ouest au phonétisme *pine*, général en Transylvanie ; le mot *pridvor* d'origine slave est absent en Olténie aussi bien qu'au Maramureș, ayant pour correspondant le terme *tină* d'origine latine, généralisé dans les deux régions ; dans quelques localités du sud-ouest le mot *prinz* « déjeuner » est remplacé par celui de *fruştic* d'origine allemande ; *râspintie* « carrefour » d'origine slave est rare, fréquemment remplacé par *râscruc* ; *sarică* « manteau de berger à longs poils », terme pastoral, est absent ; parallèlement à *scaun* « chaise » on trouve dans le nord-ouest la variante *scamn*, également présente au Banat ; sur les synonymes *sicriu*, *cosciug* et *tron* « bière », le premier est absent et les autres très fréquents ; pour le mot *draniță* de Maramureș l'Olténie a *șindrilă* ou *șiță* « échandole », pour *murui* il y a *tencui* « crépire » ; *trotan* apparaît isolément, *nămete* est plus fréquent et *omăt* « congère »

n'a été relevé que dans quelques points du nord-est comme suite d'infiltrations transylvaines ; *urluială* « grains moulus gros à l'intention des bêtes » en usage au Maramureș est ignoré en Olténie, où il y a, par contre, plusieurs formes : *uroale*, *uroi* et *uruială* (dans le nord-est) ; *veșcă* (tamis) est également ignoré en Olténie, où il est remplacé par *obadă* ou *văcălte*.

Cette abondance de phonétismes, de formes et de lexique arrive à être mieux saisie grâce aux atlas linguistiques régionaux. Ils nous permettent de suivre la diffusion des mots et, avec eux, le rayonnement des divers courants culturels, ainsi que les mouvements démographiques, d'une région à l'autre. C'est ce qui fait des atlas linguistiques un instrument précieux non seulement pour l'étude de la langue, mais encore pour la connaissance approfondie de la vie sociale.

H. Mihăescu

SHABAN DEMIRAJ, *Morfologjta historike e gjuhës shqipe. Pjesa I.* (Morphologie historique de la langue albanaise. Première partie). Tiranë, 1973, 184 p. (Universiteti i Tiranë. Fakulteti i Historisë dhe i Filologjës).

L'auteur du présent ouvrage se propose de réunir, de systématiser et de discuter comparativement les acquis fermes du domaine de la morphologie historique, afin de rédiger, à l'intention des étudiants et des spécialistes, un manuel ayant pour objet l'évolution de la structure de la langue albanaise. C'est un fait généralement connu que la morphologie reste la partie la plus conservatrice, la plus authentique aussi d'une langue : elle constitue son ossature, difficilement perméable aux influences extérieures. Par conséquent, ses traits spécifiques étudiés sur le plan synchronique sont susceptibles de promouvoir la recherche typologique ; considérés d'un point de vue diachronique, ils éclairent l'évolution historique de la langue en question.

Il convient cependant de compter avec une situation particulière lorsqu'il s'agit d'étudier l'albanais. En effet, la méthode comparatiste appliquée à cette langue ne trouvera pas beaucoup de points d'appui. L'historien de la langue roumaine peut prendre le latin, richement attesté, comme point de départ de son étude ; il bénéficie des nombreux parallélismes fournis par les langues romanes ; il peut faire appel aux dialectes (dacoroumain, aroumain, méglénoroumain et istroroumain) ; il puise maintes renseignements utiles dans les textes slaves des X^e–XV^e siècles ; il peut recourir aux langues balkaniques et il dispose, en fin de compte, d'une abondante littérature de la période des XVI^e–XX^e siècles.

L'albanologie, par contre, doit se contenter seulement avec les données offertes par l'étude comparée des langues indo-européennes, avec l'apport des parlers en usage dans les colonies albanaises de Grèce et d'Italie, auquel s'ajoute celui d'une littérature relativement homogène et pas tellement différenciée des XVI^e–XX^e siècles. C'est pourquoi il nous faut considérer avec sympathie les efforts fournis jusqu'à présent par les spécialistes en vue de constituer une science telle l'albanologie, aussi utile à la linguistique générale qu'à l'étude des langues du voisinage. Ces efforts ont commencé dans le camp des comparatistes (F. Bopp, J. G. Hahn, G. Mayer, H. Pedersen, K. Brugmann, N. Jokl, V. Pisani) ; ils ont trouvé un appui solide chez les balkanistes (H. Barić, F. Miklosich, Kr. Sandfeld, P. Skok) ; une aide substantielle leur a fourni la comparaison avec le roumain (B. P. Hasdeu, A. Philippide, O. Densusianu, T. Papahagi, A. Rosetti, A. Graur, G. Brîncuși) et les albanologues de divers pays (A. V. Desnickaja, M. Durante, M. A. Gabinskij, Kl. Haebler, E. Hamp, A. M. Seliščev, C. Tagliavini, G. Weigand) ont beaucoup aidé à leur développement. Mais, naturellement, les meilleurs spécialistes de ce domaine sont recrutés des rangs des Albanais, du pays ou de l'étranger (I. Ajeti, M. Camaj, D. Camarda, K. Cipo, E. Çabej, M. Çeliku, Sh. Demiraj, G. De Rada, M. Domi, S. Floqi, J. Gjinari, A. Kostallari, M. La Piana, G. Pekmezi, A. Xhuvani, etc.).

Dans son étude des différentes formes et variantes, l'auteur commence à partir de l'état actuel des choses, s'essayant à une reconstitution du passé, après les avoir bien campées dans l'espace géographique respectif. En plus de la langue albanaise actuelle et de la littérature écrite, il se sert avec profit des données de la dialectologie et de l'onomastique, auxquelles il ajoute les acquis des études balkaniques, tout en tenant compte des influences historiques et il achève son investigation par la jonction avec l'ancien fonds indo-européen. Sur le plan sud-est européen, il mentionne comme phénomènes locaux : 1) la disparition de l'infinitif ; 2) la composition du futur avec le verbe « vouloir » et 3) le parfait composé avec le verbe « avoir » (par exemple le roumain *am venit*, littéralement « j'ai venu », à la différence du français *je*

suis venu). Mais il se montre prudent et, à juste titre, il n'attribue ces phénomènes ni au substratum, ni à la langue grecque. En effet, pour ce qui est du premier, il constitue encore l'inconnu, quant à la seconde, si elle a été une langue de culture prestigieuse elle n'a pas exercé pour autant une influence bien profonde sur la masse du peuple, elle n'a pu donc opérer avec succès dans un espace aussi vaste.

L'auteur se propose de poursuivre son analyse des faits en établissant une chronologie relative et en opérant une distinction entre les formes plus anciennes et celles évoluées ou analogiques, dues à des causes internes ou externes. Il procède à l'examen critique des points de vue exprimés jusqu'à présent et propose des solutions plus appropriées, qui tiennent compte des rapports mutuels à l'intérieur du système de la langue albanaise, ainsi que de son évolution, sans exagérer l'importance des influences étrangères, mais sans les contester non plus. Sa critique de l'ancienne opinion qui faisait dériver l'optatif *këndofsha* « je chanterais » du latin *cantavissem* est juste. Ajoutons que le latin connaît également la variante *cantassem*, mais celle-ci non plus ne saurait expliquer la forme albanaise. Les parallèles *missa*—*meshë*, *piscis*—*peshk*, *spissus*—*i spesh* cités par l'auteur à cette occasion ne sont guère concluants, car dans le cas de *cantavissem* il y avait un *i* long, alors que les exemples susmentionnés comporte un *i* bref, transformé par la suite en *e*.

Il va sans dire que la post-position de l'article dans les langues albanaise, bulgare et roumaine constitue un trait caractéristique digne de toute l'attention. Nous sommes entièrement d'accord avec l'auteur pour considérer ce phénomène comme original et fort ancien, dans chacune de ces langues et qu'il ne saurait s'agir d'un emprunt de date relativement récente jouant d'une langue à l'autre. En roumain, la post-position de l'article peut s'expliquer par le latin, en albanais par une phase plus ancienne de cette langue — ainsi qu'Eqrem Çabej a tenté de le démontrer. Il n'y a pas de parallélisme parfait entre le roumain et l'albanais, fait attesté par les exemples suivants : *puteus adancus* — *puŕ adinc*—*pus i thellë*; *puteus nigrum*—*puŕ negru*—*pus i zi*. Il serait à souhaiter qu'on entreprenne une étude comparée approfondie de l'évolution de l'article enclitique dans ces deux langues, telle que les textes littéraires du XVI^e siècle à nos jours la reflètent.

Dans le chapitre traitant de « La transformation du genre des substantifs », l'auteur mentionne quelques substantifs masculins qui sont féminins dans les textes du XVI^e siècle, de même qu'en roumain : *qytet* « cité » en roumain *cetate*; *shendët* « santé » en roumain *sânătate*; *pushtet* « pouvoir », it. *podestà*; *ligj* « loi » en roumain *lege*; *virtyt* « vertu » en roumain ancien *virtute*; *pyll* « bois » en roumain *pădure*. Notons que tous ces substantifs sont d'origine latine. Le phénomène de la transformation du genre des noms était fréquent dans le latin parlé. Avec le temps, ces substantifs perdirent leur voyelle finale et ont été encadrés de ce fait dans la déclinaison consonnante masculine. Voici un exemple fourni par le roumain : *soartă* « destin » — pluriel *soŕŕi* (avec *i* consonant), d'où le singulier *soŕŕi* du genre masculin. Cette forme *soŕŕi* est un pluriel singularisé et il correspond à l'albanais *short*.

Le prénom *kushdo* a pour parallèle le roumain *cineva*; toutefois, il convient de tenir compte de ce que le roumain comporte aussi la forme inverse *oricine* (dérivée du latin *volis + quem*), par exemple :

nominatif	<i>kushdo</i>	<i>cineva</i>	<i>oricine</i>
génitif	<i>i kujdo</i>	<i>a cuiva</i>	<i>a oricui</i>
accusatif	<i>këdo</i>	<i>(pe) cineva</i>	<i>(pe) oricine</i>

Quant à la transformation du groupe consonant *nd* en *nn*, elle était attestée déjà en latin, cf. : *dispennite* = *dispendite* (Plaute, *Mil.* 1407); *verecundia* — it. *vergogna*; *Burgundia* — fr. *Bourgogne*; *grunnio* = *grundio*, etc. (V. Väänänen, *Introduction au latin vulgaire*. Paris, 1967, p. 66).

L'étude comparée des éléments albanais d'origine latine *shumë* « beaucoup » — *summa* et *pak* « peu » — *pauca* (avec les éléments roumains de la même origine *mult* — *multu* et *puŕin* — (probablement) **paucinu* révèle un aspect intéressant du processus de différenciation subi par le latin de Dacie d'une part et celui parlé jadis en Albanie d'autre part.

Généralement, de même qu'en latin, en roumain ou dans les autres langues, le système morphologique de la langue albanaise a évolué dans le sens d'une simplification progressive. Les formes synthétiques cédèrent le pas aux formes synthéto-analytiques. Le rôle des prépositions dans l'expression des rapports casuels est devenu plus important. Pour la catégorie des noms, ce processus de simplification devait connaître un rythme plus rapide et plus lent pour la catégorie des verbes.

L'auteur nous donne avec cet ouvrage une introduction théorique, ainsi que la description très poussée de la flexion nominale (le substantif, l'adjectif, le prénom). Il se propose de s'occuper ensuite de la flexion verbale.

Exposant de manière critique les acquis obtenus jusqu'à présent par l'albanologie, ce livre de Sh. Demiraj a le mérite d'être bien renseigné, prudent dans ses conclusions partielles et très personnel dans ses jugements d'ensemble. Il réussit à donner l'impression de se situer sur un terrain solide et on ne peut qu'apprécier hautement cet effort d'information. Mais pour mieux répondre à ses fins pédagogiques, il aurait été, peut être, à souhaiter qu'il donne un nombre plus grand d'exemples concrets. Ces exemples, les textes littéraires et les dialectes pouvaient les fournir ; quelques paradigmes ou des comparaisons isolées avec les autres langues balkaniques les auraient complétés. De cette manière on aurait pu mieux souligner la dynamique du processus de développement de la langue albanaise, ses éventuels éléments de convergence ou de divergence et, surtout, ses tendances actuelles.

H. Mihaescu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : H. MIHĂESCU (H. M.); ELENA MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU (E.M.-S.); ION RADU MIRCEA (I.R.M.); ALEXANDRU DUȚU (A. D.); THODORIS VLACHO-DIMITRIS — Hamburg (T. V.); J. IRMSCHER — Berlin DDR (Irm.); MARIA ANA MUSICESCU (M. A. M.); CONSTANTIN IORDAN-SIMA (C. I.-S.); ZAMFIRA MIHAIL (Z. M.); LIVIU P. MARCU et ANASTASIE PAPAPANU (L. P. M. et A. P.)

EM. KRIARA, Λεξικὸ τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημῶδους γραμματείας 1100—1669, tome III, Thessalonique, 1973, XLVI, 430 pp.

Le grand dictionnaire de la langue grecque médiévale arrive, avec le présent volume, à la fin de la lettre α. En comptant une moyenne de 500 pages pour chacun des trois volumes déjà parus, on totalise environ 1500 pages, ce qui fournit une idée quant aux proportions de cet ouvrage monumental, qui ne saurait se comparer qu'avec le dictionnaire du latin médiéval, à la rédaction duquel est attachée cependant une équipe nombreuse de spécialistes sous l'égide de plusieurs académies. La comparaison révèle et la portée de cette œuvre thessalonicienne, et le poids des responsabilités pesant sur M. Em. Kriaras, son initiateur et rédacteur. Si l'Etat grec finance avec générosité l'entreprise, il semble plus difficile de trouver les spécialistes disposés à s'y attacher, car les jeunes collaborateurs à peine introduits dans ce travail de collection et triage des matériaux se dépêchent de le quitter en faveur de l'enseignement, qui leur assure la stabilité et la permanence. L'étude de la langue grecque et une meilleure connaissance de la culture médiévale du Sud-Est européen réclament cependant la parution normale de cet indispensable instrument de travail, aussi est-il à souhaiter de le voir continuer à paraître selon le rythme qui fut le sien jusqu'à présent.

Le matériel recueilli par le dictionnaire servira à mieux déterminer les courants culturels, ainsi que les diverses influences linguistiques. Dans ce troisième tome, les éléments latins impliquent notamment deux catégories de mots : les termes militaires (par exemple : βεγγίξειν « veiller » — ἀποβίγλισις « veille, garde », κουργεῦειν « faire des incursions » — ἀποκουργεῦειν « rapporter du butin », ἄρμα « arme » — ἀρματώνειν « armer ») et des termes administratif (par exemple : ἀσηκρήτις « secrétaire », ἀσσάριον « monnaie », Αὔγουστος « auguste, souverain »). La première de ces catégories, plus fréquente, a mieux résisté dans le néo-grec, alors que la seconde devait disparaître avec l'Etat byzantin. Cette sorte de termes étaient de caractère savant, ils servaient dans la plupart des cas de moyens stylistiques à l'usage des auteurs archaïsants (par exemple, Αύσονανᾶξ, Αύσονάρχης ou Αύσονοκράτωρ « le chef des Ausones ou des Romains », en désignant ainsi l'empereur de Byzance). Quant à la terminologie médiévale, notamment les progrès techniques de la navigation et de l'art militaire, elle rayonna surtout par le truchement des Italiens, vraisemblablement aux XIV^e—XVI^e siècles : ἀράλντος — *araldo*, ἀρχομπούρι — *archibuso*, ἀρμάτα, — *armata*, ἀρριβάρω — *arrivare*, ἀρτιλαρία — *artigliaria*, ἀσσάλτο — *assalto*, ἀσσασσίνο — *assassino*, ἀφρόντε — *affronto*, etc. En général populaires, les éléments de ce genre ont survécu dans leur majeure partie dans le néo-grec. Les Vénitiens ont diffusé notamment des termes désignant les marchandises ou les armes, tels : ἀρμάδα — « flotte », ἀτσάλα — *azzel* « une arme ». Pour certains termes romans, comme ἀρεστιάζειν — *arrestare*, ἀρσενάλιν — *arsenal* ou ἀρτζά « chambre » — v. fr. *arche*, il est plus difficile de préciser si leur point de départ s'est trouvé dans le nord et le sud de la France ou bien en Italie du Nord ; il s'agit là des traces laissées par la présence des Latins dans l'Empire byzantin. L'étude de ces éléments offre un égal intérêt pour l'histoire du grec médiéval, comme pour celle des langues romanes occidentales. Une meilleure connaissance de la terminologie empruntée par le grec médiéval permettra de dégager les rapports culturels et

de préciser le rôle des Croisés dans l'Empire byzantin. Il est, en effet, digne de retenir le fait que de tels éléments ont été véhiculés en tout premier lieu par les routes de la Méditerranée et qu'ils n'ont pas pénétré dans le nord de la Péninsule balkanique. Par contre, les éléments turcs ont envahi la totalité du Sud-Est européen, passant en partie en Italie du Nord et rayonnant par endroit jusqu'en Hongrie, Pologne et Russie, c'est-à-dire partout où la puissance militaire ottomane s'était faite sentir. Il serait à souhaiter que l'étude de ces éléments se fasse comparativement et dans leur ensemble, au lieu de les considérer séparément pour chaque pays sud-est européen. En effet, une synthèse ainsi réalisée est plus susceptible de préciser la chronologie, la diffusion géographique et la stratification de ces éléments, laissant également place à des jugements sur le caractère de la culture turque prise en bloc et pour chaque région en particulier. Une fois achevé leur inventaire complet, celui-ci pourrait être confronté avec le stade actuel d'évolution des langues sud-est européennes, afin de déterminer jusqu'à quel point les éléments turcs se sont-ils avérés vivants et nécessaires à notre époque. Généralement les turcismes ont été écartés dans leur majeure partie, parce qu'ils répondaient à une époque historique révolue. Ils n'ont pu résister devant les rapides transformations de la vie moderne.

Mais l'importance du présent dictionnaire ne saurait se réduire uniquement à la recension des influences extérieures. Un inventaire aussi complet facilite en outre l'étude approfondie de la langue grecque, ainsi qu'une meilleure connaissance de sa structure intime. Qu'il nous suffise de donner un seul exemple en ce sens-là. La préposition από et ses composées prennent environ 150 pages du dictionnaire. De même que la préposition latine *de* en roumain, elle tient un rôle important dans la détermination des rapports et des nuances variés. S'il y a des parallèles avec le roumain, celles-ci ne sont pas déterminées par une quelconque parenté ou influence réciproque. Voyons quelques exemples : από τη strada — *din stradă* (de la rue), από τὰ πόδια μου — *de la picioarele mele* (à mes pieds), άποαναμέσα — *de la mijloc* (du milieu), άποδεκατώ — *decimez* (je décime), άποδουλώνα — *deservesc* (je dessers), άπόθεν — *de unde* (d'où), άποκάτω — *de jos* (d'en-bas), άπόμακρα — *de departe* (de loin), άποπέρα — *de dincolo* (de là-bas), άποπολλής — *de mult* (depuis longtemps), άποσπέρα — *de noapte* (de nuit, avant le jour), etc.

Utiles aussi sont les attestations des termes : 'Αρβανίτης, 'Αρβανιτία. Les documents vénitiens datés des XIV^e—XV^e siècles, publiés par Giuseppe Valentini, usent souvent des termes *Albania, Albani, Albanensis* et les colons albanais installés en Italie méridionale avant le XVI^e siècle s'appellent de nos jours encore *Arbëresh*, alors que leurs congénères, restés au pays s'appellent eux-mêmes *Shqipëtar*. Une telle circonstance est faite pour nous inciter à réunir les attestations concernant le nom porté par les Albanais au Moyen-Age, afin de voir quand et où est intervenu le changement.

Le dictionnaire s'appuie sur un grand nombre de sources, mentionnées par des abréviations ou des sigles. Or, son usage est alourdi du fait de l'absence d'une liste alphabétique de ces sources, avec l'indication de l'endroit et de la date de leur parution. De telles précisions permettraient la rapide identification de l'époque et de la région où le mot étudié a circulé.

H. M.

CLAUSTRA ALPIUM JULIARUM, I. *Fontes uredila* J. Šašel, P. Petru ; *sodelavci* F. Leben, R. Matejčić, M. Urleb, Ljubljana, 1971.

Plusieurs siècles durant, l'autorité romaine s'est montrée, vivement et sans faillir, préoccupée de bien garder les accès en Italie du côté des versants orientaux des Alpes. Un système de défense bien étudié devait être la conséquence naturelle d'une telle préoccupation. Il commence depuis la ville de TARSATICA (l'actuelle Trst, dans le voisinage du port adriatique de Rijeka), en se dirigeant vers le nord-est à travers les localités modernes de Jelenjë et de Želgézna Vrata, escaladant le versant oriental du pic Snežnik (1796 m) et du Babno Polje (1029 m), à l'ouest de Vel. Lašče, Rob et Rakitna. Ensuite son tracé tournait vers le nord-ouest, pour toucher NAUPORTUS (Vrhnika), au sud-ouest d'EMONA (Ljubljana), sur la grande artère qui liait l'Italie aux vallées des cours de la Drava, de la Sava et du Danube. Une fois arrivé là, il continuait en direction nord-ouest, à travers Polhov-Gradec et Savodenj, puis vers l'ouest, traversant Grahovo et Most na Soči, pour aboutir au FORUM IULII (de nos jours Cividale, à l'est d'Udine).

Des recherches ont été entreprises pour la restitution de ce tracé ; les sources antiques et médiévales ont été explorées à cette fin et une équipe du Musée archéologique de Ljubljana s'est attachée à la mise au jour de ses vestiges archéologiques.

L'ouvrage a été rédigé dans sa majeure partie par J. Šašel, avec le concours de P. Petru, F. Leben, R. Matejčić et M. Urleb. Grâce à leurs efforts réunis, le lecteur dispose des textes commentés des sources antiques et médiévales, ainsi que d'une description minutieuse des vestiges mis au jour par les fouilles (avec les dessins, les plans et les cartes respectifs).

Les textes, autant que les suppléments documentaires qui complètent l'ouvrage, sont réalisés dans des conditions graphiques irréprochables. Leur mérite est de rendre possible une meilleure connaissance de ce complexe très important, intéressant aussi bien pour l'histoire romaine dans son ensemble que pour le passé de la Slovénie.

H. M.

A. GUZZETTA, *Tracce della lingua albanese del secolo XV nella documentazione veneta dell'epoca*. Parte seconda : *Tracce dell'onomastica*. Palermo, 1973, 103 p. (Centro Internazionale di Studi Albanesi presso l'Università di Palermo)

La première partie de cette étude a été publiée dans la même collection en 1968. Son auteur tâche de découvrir des traces de la langue albanaise dans les documents latins ou vénitiens antérieurs au XVI^e siècle — moment où paraissent les premières sources écrites albanaises. Il a enregistré 509 termes, qu'il discute dans la présente étude. Quelques-uns débordent les limites territoriales de la langue albanaise, circulant dans une aire plus vaste : alb. *katun* « petit village, hameau », byz. κατοῦνα, scr. *katun*, bulg. *kātun*, roum. *cātun* ou *cātună*, tc. *katan* ; alb. *rāna* « sable », v. roum. *arină* ; alb. *i shkurtë* « court », roum. *scurt* ; alb. *sphata* « épée », roum. *spată* ; alb. *Shpatari*, roum. *Spătaru* ; alb. *shyt*, roum. *ciut* ou *șut*. Quelques autres sont des termes médiévaux, d'origine byzantine : alb. *rroga* « salaire », byz. ῥόγα, ῥογεῖω ; *Sevastos*, byz. Σεβαστός = *Augustus* ; *Toli*, byz. Ἐνατόλιος. Le terme *vlah* « Roumain », d'origine celtique (*Volca*, pl. *Volcae*), était courant chez les Slaves (*Vlach*), les Byzantins (Βλάχος), les Dalmates (*Vlaccho*) et les Albanais (*Vlach*), alors que son correspondant albanais *Rëmër* (*Romanus*) dérive du latin. Il n'est pas impossible que *Suti*, *Suttel* soient des dalmatismes, avec, à leur base, le lat. *sanctus*.

Mentionnons aussi que la méthode de l'auteur a été appliquée avec succès par les linguistes roumains, qui ont cherché à relever les traces du roumain dans les documents slaves des XIV^e et XV^e siècles.

H. M.

I. PARRINO, *Documenti sulle origini della cultura riflessa siculo-albanese*. Centro Internazionale di Studi Albanesi, Palermo, 1973, 72 pp.

Du même, *Canti d'amore popolari calabro-albanesi*. Centro Internazionale di Studi Albanesi, Palermo, 1973, 52 pp.

Ignazio Parrino, professeur de littérature albanaise à l'Université de Palerme, a publié en 1965–1966 une thèse de doctorat en deux volumes, intitulée *L'Archivio del Seminario Albanese di Palermo*, valorisant ainsi les archives concernant la présence et l'activité culturelle de la population de langue albanaise vivant en Sicile et en Italie méridionale. Ensuite, dans l'intervalle 1968–1973, il a publié une version italienne intégrale et accompagnée d'une introduction, de commentaires et de notes, de l'épopée du poète albanais Giorgio Fishta (1871–1940), *Lahuta e malcis* — *Il luto della montagna*. Cette épopée se compose de trente chants, totalisant environ 15 000 vers. Sa traduction en italien représente un remarquable effort d'adaptation. Outre la version allemande, réalisée par Maximilian Lambertz, Fishta peut à présent être également lu dans cette correcte et élégante traduction italienne, très utile parce que cette œuvre cache un véritable trésor de riches informations au sujet du peuple albanais

et de sa langue. En 1972, Ignazio Parrino commence l'édition d'une série de documents provenant des archives du Vatican, toujours relatifs à l'histoire de l'Albanie (*Acta Albaniae Vaticana*).

Les deux volumes que nous présentons aujourd'hui sont des contributions à une meilleure connaissance de la population d'origine albanaise de Sicile. Formées après l'occupation de l'Albanie par les Turcs, les colonies albanaises d'Italie méridionale datent approximativement du XVI^e siècle. En plus de leur langue et du culte oriental, elles ont rapporté de leur patrie de riches traditions ethnographiques et folkloriques, qui se sont conservées en partie jusqu'à nos jours, fécondées par des emprunts faits à la culture italienne. Il s'ensuit que l'étude de ces colonies est en tout premier lieu un apport à l'albanologie et à la connaissance des relations italo-albanaises.

Les premiers pas dans la voie de l'éveil d'une conscience propre ont été réalisés par les représentants de l'Eglise, qui à l'époque étaient aussi les seuls personnes instruites. Mais avec le temps, le cercle allait s'élargir et les colonies albanaises allaient fournir à la culture italienne des représentants de choix, tels un Giorgio Guzzetta (au XVIII^e siècle), Giuseppe Crispi (1853), Giuseppe Schirò (1894), Gaetano Petrotta (1933) et quelques autres.

L'auteur publie, texte original et traduction italienne, quatre documents datés de 1734—1757 reflétant les efforts fournis à ce moment-là par les représentants de la population albanaise de Sicile pour obtenir la permission d'organiser leurs propres écoles. C'est une chose généralement connue qu'au XVIII^e siècle la langue de l'enseignement continuait à être dans la plupart des cas le latin et que les littératures antiques tenaient une place importante dans les programmes d'enseignement. Or, le principal effort des organisateurs des écoles tendait à obtenir le droit de l'enseignement direct dans leur langue maternelle (l'albanais), sans être obligés de passer par une étape intermédiaire, en italien. Cette voie, plus courte parce que directe, facilitait l'accès à une culture supérieure. Il s'agissait, sans doute, d'un droit légitime, reconnu par le gouvernement en théorie, mais entravé dans la pratique par l'inertie des organes locaux. Les documents en question permettent de saisir le patriotisme et la soif de culture des représentants albans et, tout particulièrement, de Giorgio Guzzetta.

Les « chansons populaires d'amour » ont été recueillies par l'auteur dans diverses régions de l'Italie méridionale. Elles viennent enrichir le patrimoine littéraire albanais, s'ajoutant à d'autres recueils parus récemment, dont : Giuseppe Ferrari, *Rapsodie e scene di vita degli Albanesi di Calabria*, Cosenza, 1959 ; Vincenzo Selvaggi, *Mbledhje të folklorit arbresh* (Recueil de folklore albanais d'Italie), 2 volumes, Carigliano Calabro, 1963 et Antonuzzo Bellusci, *Canti Sacri*, San Costantino, 1971. On voit se refléchir dans ces chansons d'amour la vie quotidienne d'humiles paysans, chez lesquels — de même que dans la poésie de G. Coşbuc — les sentiments sont purs et sincères, leur milieu naturel n'étant indiqué que par quelques repères : la montagne, la source, la maison, le puits, le vignoble, le jardin fleuri, l'olivier et le marché proche. Parfois, le héros marque sa nostalgie de l'ancienne patrie, cependant, en général, il est satisfait de sa vie et aspire à un bonheur plus haut, fait d'un amour fidèle, concrétisé dans le mariage et la continuité de la famille.

H. M.

Симпозиум по грамматической типологии современных балканских языков. 15—16 января 1974. Предварительные материалы, Moscou, 1973. (Академия Наук СССР, Институт славяноведения и балкаистики)

La deuxième réunion du Séminaire permanent de balkanologie organisé sous les auspices de l'Institut d'études slaves et de balkanologie de l'Académie Soviétique des Sciences, dont les matériaux préliminaires (contributions) sont publiés dans le présent volume, a été entièrement consacrée aux problèmes de la structure grammaticale des langues contemporaines faisant partie de l'union linguistique balkanique.

Ces contributions sont dues à des spécialistes de Moscou, Leningrad et Chişinău. Au point de vue de la thématique abordée, elles se rangent en deux catégories : I^e section — similitudes grammaticales dans le système de l'union linguistique balkanique (17 exposés) ; II^e section — étude de la catégorie déterminé — indéterminé dans le cadre de l'union linguistique balkanique (4 exposés). Une troisième section, qui s'ajoute aux deux premières, est illustrée par une seule communication, d'ordre général, traitant des interférences linguistiques et de la dialectologie historique.

Une série d'exposés de la première section procèdent à l'analyse synchronique et diachronique des structures verbales dans les langues balkaniques, avec toutes les implications d'une pareille analyse. Ils abordent aussi, d'un point de vue diachronique, les aspects typologiques des mutations intervenues dans la sphère de l'infinitif dans les langues balkaniques, la syntaxe verbale et ses corrélations avec la syntaxe de la proposition, les tendances de la langue roumaine, dans le contexte linguistique général balkanique, à former toute une série de constructions syntaxiques synonymes partant du subjonctif, en tant que résultat des interférences grammaticales dans la sphère verbale, etc. Une place à part dans ces débats revient aussi à la *catégorie du nom* considérée sur le plan morpho-syntaxique, au *système casuel* dans certaines langues balkaniques contemporaines (le néo-grec et l'albanais), à des suggestions concernant les critères typologiques et la caractérisation des langues balkaniques.

La deuxième section est consacrée à une certaine manière d'aborder la catégorie déterminé — indéterminé dans le cadre de l'union linguistique balkanique, partant d'une méthode d'enquête d'un caractère plus spécial subordonnée au but de la recherche. Ce but de la recherche réside dans la description de la catégorie susmentionnée dans les langues balkaniques *slaves* et *non slaves*, compte tenu de quelques traits génétiques représentatifs non seulement pour l'aire en question, mais aussi pour un espace plus vaste encore.

Ces matériaux, destinés à servir de base de discussion au séminaire, sont par eux-mêmes une contribution méritoire de la linguistique soviétique à l'effort général des hommes de science d'explorer ce domaine. Bon nombre d'ouvrages concrétisant ces efforts figurent dans la bibliographie sélective de la fin du volume. Il s'agit là d'un ouvrage visant à trouver les méthodes les plus adéquates d'investigation, étude et interprétation des réalités linguistiques de l'espace sud-est européen, aussi intéressantes que complexes.

E.M.-S.

D. GĂMULESCU — M. JIVCOVICI, *Dicționar strbocroat-român (Dictionnaire serbocroate-roumain)*, Pančevo—București, 1970, 687 p.

L'absence d'un dictionnaire serbocroate-roumain aussi complet que possible était devenue ces derniers temps une lacune maintes fois signalée non seulement par les spécialistes, mais par les lecteurs aussi. Le présent ouvrage répond donc à une nécessité vivement ressentie et c'est le mérite des éditions « Lumières » de Pancevo et « Științifică » de Bucarest de s'être attachées à combler cette lacune. Grâce à cette initiative, nous avons affaire au *premier dictionnaire serbocroate-roumain d'amples dimensions*.

Ce qui attire d'emblée l'attention est l'effort évident des auteurs de procéder à une sélection judicieuse du matériel que le lexique contemporain met à leur disposition. En effet, renonçant à tout ce qui aurait pu alourdir l'ouvrage ou empiéter sur l'espace effectif réservé au dictionnaire, ils ont écarté les diminutifs ou les termes hypocoristiques (avec la désinence : *té, -été, -ak, -ica, -éica, -ca, -așce, -eșce, -ence*), ainsi que les argumentatifs et les termes dépréciatifs (en *-elina, -ina, -onja, -urina*), voire quelques noms abstraits, dérivés d'adjectifs ou de participes (avec la désinence en *-ost*). L'espace ainsi obtenu a été réservé aux mots et expressions courants, sans négliger en même temps toute une série de termes appartenant à différents domaines spécialisés : science, publicité, jurisprudence ou parler populaire — tous d'une réelle utilité, notamment pour le minutieux travail du traducteur.

Naturellement, comme toujours (surtout dans ce genre d'ouvrages), quelques suggestions pourraient s'avérer utiles.

Une première remarque à retenir dans le cas de la réédition de cet ouvrage porte sur ce que la lexicographie serbocroate contemporaine peut offrir comme matériel, ce champ-là n'ayant pas été suffisamment exploré — à notre avis — par les auteurs. Ainsi, à côté du dictionnaire de L. Bakotić, de celui de V. St. Karadžić (particulièrement précieux par sa collection de mots recueillis dans le parler populaire) et de l'ouvrage de M. Vujaklija (d'une utilité toute particulière lui aussi, notamment en ce qui concerne son choix de néologismes), pourraient figurer les deux dictionnaires explicatifs d'envergure, malheureusement inachevés mais qui s'avèrent néanmoins d'une extrême utilité : *Rečnik srpskohrvatskog književnog i narodnog jezika*, Beograd, 1959 et suiv., dont six volumes ont déjà paru et qui, outre le lexique de la langue contemporaine, compte également un nombre appréciable de mots composés au moyen des abréviations ou des initiales et *Rečnik srpskohrvatskoga književnog jezika*, Novi Sad—Zagreb, vol. I, 1967, (A—E—*ešoftrati*) ; vol. II, 1967 (Ž—K—*kosište*).

D'autre part, l'économie de l'ouvrage aurait réclamé d'en écarter les mots titres, faciles à traduire ; dans cette catégorie se rangerait, par exemple, la série des noms dérivés des verbes avec la désinence *-nje, -anje* (cf. *pisanje* < *pisati*, *školovanje* < *školovati*, p. 545) ou les adverbes formés tout simplement d'un adjectif (cf. *slično* < adj. *sličan*, p. 505 ; *laskovo* < *laskav*, p. 176 ; *moralno* < *moralan*, p. 207, etc.). En renonçant à la mention de cette catégorie de mots, les auteurs auraient pu gagner de la place pour d'autres termes du langage courant ou pour les membres des couples verbaux, omis sans doute faute d'espace (v. ci-après).

Peut-être aurait-il été utile de préciser le cas échéant que tel ou tel terme est plus fréquemment — voir exclusivement — utilisé en Croatie ou en Serbie. Ceci nous aurait semblé d'autant plus naturel que l'ouvrage mentionne les formes ékaviennes (spécifiques en Serbie, Vojvodine et une partie de la Bosnie), de même que les formes jékaviennes (caractéristiques en Croatie, notamment, au Monténégro et en Herzégovine). Ainsi, pour autant que nous le sachions, le mot *strop* pour « plafond » (p. 528) connaît un large usage en Croatie, alors qu'en Serbie, avec le même sens de « plafond » (p. 554) il y a le terme *tavan, tavanica*.

Quant à la précision du sens exact du terme, dans certains cas les explications fournies par le dictionnaire nous semblent trop sommaires, surtout quand il s'agit de certaines expressions. Prenons par exemple le mot *zameravati se* (p. 646) : le sens donné par le dictionnaire pour ce terme en tant que verbe pronominal réfléchi est « a cădea în dizgrație » (= « tomber en disgrâce »), « a pierde favoarea cuiva » (= « perdre la faveur de quelqu'un »), alors que pour l'expression *zamerio sam mu se* il propose la traduction « îmi poartă pică » (= « il me porte rancune »). Il y aurait donc une différence de nuance sémantique à relever dans cette traduction et c'est pour cette raison que nous proposons soit de la remplacer, soit de lui ajouter l'expression exacte traduite par « se fâcher ». Un autre exemple : l'adjectif *morski* (p. 207) ; nous pensons qu'un signe spécial (rhomboïdal, par exemple) aurait dû attirer l'attention du lecteur sur le fait que le syntagme *morska kokoš* se traduit par un seul mot : « bibilică » (= « pintade »), ce qui éviterait aux personnes non avisées de le traduire mot à mot.

Les auteurs auraient dû renoncer aussi à un certain nombre de dérivés, ce qui leur aurait fait gagner de l'espace en faveur de différents syntagmes, expressions et sens particuliers (cf. *morski* : *morsko prase* = « porc de mer » ; dans le cas du verbe *dolaziti*, on constate l'absence de son sens de « surgir » ; enfin les expressions *mesec dolazi, ne tebe dolazi red* n'y figurent pas du tout).

Une autre lacune à signaler est l'absence des termes géographiques, dont les plus importants auraient dû figurer au moins dans une liste à part.

Nous estimons aussi comme absolument nécessaire la notation de l'accent chez tous les mots-titres et non seulement dans le cas des homoformes.

Enfin, l'adoption d'un système plus suivi s'impose dans l'exposition des couples verbaux perfectifs — imperfectifs. Autrement dit, il serait à désirer de procéder avec plus d'unité dans l'organisation de ces termes. En effet, comme on le sait, il s'agit là d'un problème des plus épineux de la morphologie des langues slaves : souvent ces termes prennent l'aspect de quelque bizarre doublet grammatical susceptible de semer la confusion même dans l'esprit d'un bon connaisseur de la langue respective. Il est vrai, par ailleurs, que si, dans le cas du russe par exemple, leur importance est des plus grandes — notamment quand il s'agit d'exprimer des valeurs temporelles ou pour les verbes indiquant le mouvement, la direction de l'action — dans le serbo-croate la « spécialisation » des deux termes du doublet n'est plus impérieuse. Toutefois, nous prenons la liberté de suggérer aux auteurs de faire des *mots—titres* de tous les couples verbaux (perfectifs—imperfectifs) compris dans l'ouvrage. Naturellement, il ne serait nécessaire de donner la traduction roumaine que de l'un des membres du doublet, les auteurs se réservant le droit de ne fournir des précisions quant au second que dans le cas d'un élargissement de sens (ou peut-être une restriction) et dans certaines expressions. Voici un exemple : le verbe *zamèravati (se)*, imperf. (p. 646), apparaît comme mot—titre. Il est accompagné de son perfectif *zameriti (se)*, qui ne figure nulle part ailleurs en tant que mot—titre. Par contre, nous retrouverons à la même page le couple *zamesiti—zamešivati*, figurant en deux mots—titres.

Ces quelques remarques ne sauraient diminuer la grande utilité de cet instrument de travail non seulement pour les étudiants, mais pour le traducteur aussi et même pour le linguiste. Le matériel choisi, les précisions d'ordre grammatical et la tenue générale de ce dictionnaire font de lui une contribution méritoire. Il enrichit sensiblement notre patrimoine lexicographique bilingue, tout en témoignant en même temps de l'intérêt permanent de nos spécialistes pour le développement des relations culturelles et scientifiques entre les peuples roumain et yougoslaves.

E. M.-S.

Bdinski Zbornik. Ghent Slavonic Ms. 408 A. D. 1360. Facsimile edition, with a presentation by Ivan Dujčev. Variorum Reprints, London, 1972, XIII + [484] p.

Parallèlement à la réimpression d'une série d'œuvres prestigieuses devenues très rares, *Variorum Reprints* (Londres) a commencé la publication en fac-similé des manuscrits anciens. Jusqu'à présent ont été édités (en grec) le cartulaire du couvent de St. Jean-Prodomos et le *Lexicon pour la gloire de Dieu* (en grec et en russe). En 1972, a paru en fac-similé un précieux monument de la langue et de la littérature slaves, le premier dans la série des manuscrits à lettre cyrilliques : *Bdinski Zbornik* (Le Recueil de Vidin) de 1359—1360, conservé de nos jours à la Bibliothèque Universitaire de Gand (Belgique). La reproduction impeccable des 242 pages du manuscrit est précédée d'une préface brève du réputé savant Ivan Dujčev, qui récapitule l'histoire du texte, édité pour la première fois par I. Martynov, en 1882. L'étude du texte et de la langue a été confiée aux éditeurs de l'Université de Gand, sous la direction du professeur E. Voordeckers. Après une note descriptive (p. XII—XIII) du manuscrit, une introduction substantielle due au prof. I. Dujčev restitue l'histoire et la culture du milieu où fut élaboré ce Recueil de vies de saints et de martyres femmes. De telles anthologies se rencontrent souvent dans la littérature byzantine sous le nom de « *Materika* » (le pendent du « *Patericon* »), mais presque jamais dans les littératures slaves.

En partant des données mentionnées dans le colophon concernant l'année et le lieu où fut exécutée la copie, les noms du tzar Ivan Srăcimir et de la tzaritză Anne son épouse, le prof. Dujčev considère que la vie de S^{te} Théodora d'Alexandrie et surtout celle de l'impératrice de Byzance, Théophano, furent englobées dans ce Recueil afin de remémorer la vie de la mère du tzar, la tzaritză Théodora de Bulgarie, répudiée par son mari en 1344—45. Ce choix dévoile l'attitude politique hostile du tzar de Vidin envers son père, Jean Alexandre, le tzar de Tărnovo.

Le prof. Dujčev fait mention de l'origine roumaine du tzar de Vidin, Ivan Srăcimir et de la tzaritză Anne, qui — ajoutons-nous — était la sœur du prince de Valachie, Vladislav I (Vlaïcou). La note 2 peut être complétée avec les études de Em. Turdeanu (*La littérature bulgare du XIV^e siècle et sa diffusion dans les Pays Roumains*, Paris, 1947, p. 38—41), de Emil Lăzărescu (*Nicodim de Tismana et sa place dans l'ancienne culture roumaine. I, Jusqu'en 1385*, dans « *Romanoslavica* » XI (1965), p. 203—331, en roumain) et de N. Constantinescu (*La résidence d'Argeș des voïvodes roumains des XIII^e et XIV^e siècles. Problèmes de chronologie à la lumière des récentes recherches archéologiques*, dans RESEE, VIII ((1970), n^o 1, p. 14—109), qui ont mis en relief les étroites liaisons politiques et culturelles entre l'Etat de Vidin, celui de Hongrovalachie et l'Etat serbe. Les trois principautés ont uni leurs forces devant l'avance menaçante dans la Péninsule balkanique du roi catholique de Hongrie. Il est possible, d'après Em Turdeanu, que par cette voie aient pénétré en Valachie des éléments culturels bulgares surtout après l'installation du métropolitain Daniel de Vidin, réfugié en 1365, comme chef du dio, cèse de Severin jusqu'en 1385. Mais, des traces matérielles de cette influence n'ont pas survécu-

I. R. M.

THEODORA RĂDULESCU, *Sfatul domnesc și alți mari dregători ai Țării Românești din secolul al XVIII-lea* (Le conseil princier et les grands dignitaires en Valachie au XVIII^e siècle), « *Revista arhivelor* », XLIX (1972), vol. XXXIV, 1, p. 107—131 ; 2, p. 295—324 ; 3, p. 441—470 ; 4, 659—690.

Elaborée avec soin et minutie, cette liste des grands dignitaires valaques à l'époque phanariote rendra un grand service aux historiens de ce régime. Groupés par fonctions, et, dans le cadre des groupes, selon l'ordre chronologique, les personnages vêtus en costumes orientaux et aux regards pensifs (ainsi qu'ils émergent des portraits que l'auteur a insérés dans cette série d'articles) se succèdent à un rythme implacable : quelques années, et plus souvent quelques mois, c'est tout le délai qui leur fut octroyé. Parmi eux, des anciens étudiants à Padoue, tels Donie Damian, Preda Drăgănescu ou Dimitrie Fotiade-Catargi, ou bien des lettrés comme Ienăchiță Văcărescu ou Michel Fotino. La multiplication des fonctions évoque, à son tour, l'évolution des charges qui perdent leur caractère nobiliaire pour s'orner du prestige de l'ordre étatique, assez précaire.

La liste nous restitue les avatars des dignités, qu'une analyse semblable à celle faite par Nicolae Stoicescu (sur le conseil princier aux XIV^e—XVII^e siècles) pourrait nous les rendre intelligibles. En tant que recherche préparatoire à cette synthèse sur la vie politique à l'époque

des phanariotes, le bilan de Theodora Rădulescu est le résultat d'un travail de bénédictin : l'auteur a fait appel aux documents inédits d'archives et bibliothèques, aux sources secondaires mentionnés dans les notes. Un index onomastique enrichi d'un 'cursus honorum' clôt cet instrument de travail indispensable aux dixhuitiémistes.

A. D.

Zu dem Artikel von Johannes Irmscher (Berlin DDR), *Dimitrios Galanos und die Anfänge der Indologie in Griechenland*, in „Revue des Études Sud-Est Européennes“, tome X, 1972, Nr. 4, S. 669.

Ich habe mit großer Freude und mit nicht wenigem Nutzen den geistreichen Artikel „Dimitrios Galanos und die Anfänge der Indologie in Griechenland“, gelesen. Als Grieche fühle ich mich dem Verfasser verpflichtet, ihm einen herzlichen Dank auszusprechen. Dies finde ich richtig und gerecht, weil das, was Prof. Johannes Irmscher über und für Dimitrios Galanos geschrieben hat, einer Gerechtigkeitstat gleicht.

Est ist menschlich, daß Schreibenden Korrekturen entgehen oder Fehler unterlaufen. Ich denke, daß die Nichtbenutzung des Buches 'Ινδική Ἀλληλογραφία vom Verfasser des Artikels an dem Nichtvorhandensein in den von ihm benutzten Bibliotheken liegt. Das Buch ist heute schwer zu finden. Sein vollständiger Titel (den K. Sathas nicht angibt) lautet : „Ἰνδική Ἀλληλογραφία, ἤτοι Γρηγορίου Ἱερομονάχου, Ἀρχιμανδρίτου καὶ Ἱεροκλήρουκος τοῦ Σιφνίου, Ἐπιστολαὶ πρὸς τινὰς ἐν Ἰνδία μετὰ τῶν ἀπαντήσεων καὶ τινῶν αὐτοῦ ἐκκλησιαστικῶν ὁμιλιῶν. Ἐκδοθεῖσα ὑπὸ Ἡ. Τανταλίδου. Δαπάνη τοῦ Πανερωτάτου Μητροπολίτου > Φιλιππουπόλεως κυρίου κυρίου Χρυσάνθου, ἐπὶ τῷ διανεμηθῆναι δωρεάν. Ἐν Κωνσταντινουπόλει, Τύποις Ἰ. Λαζαρίδου, 1852“.

Die von mir hier vorgenommene Korrektur will nicht so sehr einen Fehler korrigieren als vielmehr eine Frage unterstreichen.

Die Frage. Prof. Irmscher schreibt in seinem Artikel : „Seine Ausbildung in den Schätzen der hellenischen Überlieferung empfing er (= Galanos) in seiner Heimatstadt, in Mesolongi, Patmos und schließlich Konstantinopel, wo sein Onkel dem höchsten Klerus zugehörte“.

Prof. Irmscher folgt, wie in der Fußnote, steht, der Galanosbiographie von Γ.Κ. Τυπάλδος in : *Δημήτριος Γαλανός, Ἰνδικῶν μεταφράσεων πρόδρομος*, hgg. von Γ.Κ. Τυπάλδος und Γ. Ἀποστολίδης, Κοσμητής, Athen 1845, ιγ ff.

Der Biograph G. K. Tympaldos aber hat sich offenbar geirrt, wie El. Tantalidis in : *Ἰνδική Ἀλληλογραφία* S. ιγ', Anm. ²⁾ und K. Sathas in : *Νεοελληνική Φιλολογία*, Athen 1868, S. 672, Anm ¹⁾ schreiben.

Der Herausgeber El. Tantalidis bemerkt : „Σημειοῦσθω δ'ὅτι οὐ τῷ αἰδιμῷ Παλαμᾷ ἐμαθήτευσε πρότερον Γαλανός, ὡς ὁ βιογραφήσας τὰ κατ' αὐτὸν ἀναγράφει (Πρόδρ. Ἰνδικ. μεταφρ., σελ. ιδ'), ἀλλὰ τῷ Δανιήλ, ὡς αὐτὸς Γαλανός γράφει πρὸς Γρηγόριον ἐπιστέλλων (Ἐπιστ. ζ', σελ. 7).“ Ἰνδικ. Ἀλληλ.

Bezüglich der Orte, wo D. Galanos studierte, schreibt K. Sathas in seiner *Νεοελληνική Φιλολογία*, S. 672 : „Ἐξεπαιδεύθη τὰ πρώτα γράμματα ἐν τῷ σχολεῖω τῆς πατρίδος του, οὐ πρόστατο Ἰωάννης ὁ Μπενιζέλος. Ἐρωτι τελειοτέρας παιδεύσεως μετέβη εἰς Πάτμον καὶ ἠκροάσθη Δανιήλ τοῦ Πατιμίου, καὶ μετὰ ἐξαετίαν προσκληθεὶς εἰς Κωνσταντινούπολιν ὑπὸ τοῦ θελοῦ του Γρηγορίου μητροπολίτου Καισαρείας, ἤκουσε καὶ ἐνταῦθα Παναγιώτου τοῦ Παλαμᾶ ¹⁾“.

Die Stadt Mesolongi wird nicht genannt. In seiner oben erwähnten Anmerkung macht K. Sathas folgenden Hinweis : Κατὰ λάθος ὁ [Κύριος] Τυπάλδος λέγει, ὅτι ὁ Γαλανός ἐφοίτησε πρῶτον ἐν Μεσολογγίῳ παρὰ Δανιήλ. Αὐτὸς ὁ Δημήτριος [Γαλανός] γράφων πρὸς Γρηγόριον τὸν Σίφνιον λέγει. „Μετὰ τὸν Δανιήλ διδάσκαλός μου ἐχρημάτισεν ὁ οὐχ ἦττων τοῦ Δανιήλ Παναγιώτης Παλαμᾶς ὁ ἐκ Μεσολογγίου τῆς Αἰτωλίας“. Ἰνδική Ἀλληλογραφία, σελ. 7“.

K. Sathas zitiert also dieselbe Stelle aus dem Brief von D. Galanos, auf die der Herausgeber der Briefe El. Tantalidis in seinem Buch *Ἰνδική Ἀλληλογραφία* verweist (siehe oben) die K. Sathas allerdings nicht vollständig übernimmt.

Der Verweis von El. Tantalidis und K. Sathas auf den Brief von D. Galanos löst die Frage der Reihenfolge der Lehrer. Die Information von K. Sathas, D. Galanos habe in Konstantinopel den Lehrer P. Palamas gehört, löst die Frage des Aufenthalts und des Studiums des D. Galanos in Mesolongi. Dieser Information nach, hat D. Galanos nicht in Mesolongi studiert.

Die Entstehung etner neuen Frage. Die Information von K. Sathas, daß D. Galanos seinen Lehrer P. Palamas in Konstantinopel hörte, widerspricht den Zeitangaben, die K. Sathas in der Biographie des P. Palamas (siehe Neοελλ. Φιλολ. S. 573) liefert. K. Sathas schreibt, daß P. Palamas vor 1760 in Athos und Konstantinopel war. Nachher blieb er (mit einer Unterbrechung von 1770—1773 in Sakynthos) bis zum Jahre 1800 in Mesolongi, wo er im Jahre 1802 starb. Der griechische Text lautet: „... ἦλθε περὶ τὸ 1760 εἰς Μεσολόγγιον, καὶ οἱ φιλόμουσοι κάτοικοι τῆς εὐάνδρου ταύτης πόλεως διώρισαν σχολάρχην τῆς κοινοσυντηρήτου σχολῆς αὐτῶν τὸν Παναγιώτην, ὅστις ἀδιαλείπτως μέχρι τοῦ 1800 παρέμεινε διδάσκων“. Anschließend erwähnt K. Sathas den Aufenthalt in Sakynthos.

Gemäß den obigen Nachrichten von K. Sathas entsteht die Frage: Wann und Wo hat Dimitrios Galanos den P. Palamas als Lehrer gehabt? War D. Galanos einmal als Schüler in Mesolongi? Wenn ja, wann? oder war P. Palamas gegen 1780 in Konstantinopel als Lehrer tätig? Leider kann ich diese Frage, mit der Hilfe der Bücher, die mir zur Verfügung stehen, nicht beantworten.

T. V.

ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ ΜΙΧΑΗΛΙΔΗΣ, Τρία μεταβυζαντινὰ στιχουργήματα ἀπὸ χειρόγραφα τοῦ Ἀγίου Ὁρους, Ἀθήναι, 1970.

Die Ausgabe sucht die Kenntnis der postbyzantinischen griechischen Poesie auf eine sicherere Grundlage zu stellen; alle drei erschlossenen (und kommentierten) Texte sind nur bruchstückhaft überliefert. Der erste, aus dem Kloster Kutlumusiu stammend (Kodex 375 = 3448), ist überschrieben: Στίχοι πατρὸς πρὸς ἡγαπημένον τέκνον παρακαλοῦντος τὸν θεὸν νὰ τοῦ τὸ ἔξαποστείλῃ. Bei dem zweiten, von gleicher Provenienz (Kodex 379 = 3452), handelt es sich offenbar um Verse des Dankes, die beim klösterlichen Mittagmahl vorgetragen wurden. Der dritte Text endlich, aus der Bibliothek des Ivron-Klosters (717 = 4837), ist ein Alphabetarion.

Irm.

ΘΕΟΔΩΡΟΣ ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΛΟΣ, Προδιαγραφὴ προγράμματος ἀνατολικῶν σπουδῶν. Κέντρον ἐπιστημονικῶν ἐρευνῶν. „Ἐπετηρὶς“, 4, 1970—1971, 1—28

Der Autor greift historisch wie systematisch das leidige Problem auf, welche Disziplinen zur Orientalistik zu rechnen sind, und betont den Gewinn, welchen die orientalischen Studien für die Bereicherung des traditionellen europäischen Geschichtsbildes brachten. Er zeigt an markanten Beispielen, daß die Orientalistik der Arbeitsergebnisse der Neogräzistik weder sachlich noch komparatistisch zu entraten vermag; die gleiche Auffassung habe ich vertreten in dem Aufsatz „Die Aufgaben der Neogräzistik im Rahmen der Asien- und Afrikawissenschaften“ (bei Peter Nagel, Von Nag Hammadi bis Zypern, Berlin 1972, 89 ff.). Auch hinsichtlich des griechischen Indologen Dimitrios Galanos gelangte ich zu einer gleichartigen Einschätzung (diese Zeitschrift 10, 1972, 669 ff.).

Irm.

Я. Н. ЛЮБАРСКИЙ, Исторический герой в „Хронографии“ Михаила Пселла, „Византийский временник“, 33, 1972, 92—114.

Über Menschenbild und Geschichtsauffassung des Michael Psellos — besonders in seiner Chronογραφία — und die sich daraus ergebenden Darstellungsformen.

Irm.

Eine Korrektur zu dem Artikel von Paul Cernovodeanu et Nicolae Vătămanu, *La première traduction des „Aphorismes“ d'Hippocrate en langue roumaine (XVIII^e siècle)*, in „Revue des Études Sud-Est Européennes“, tome X, 1972, Nr. 3, S. 491.

Im zweiten Absatz steht: „La traduction en grec moderne et l'interprétation des „Aphorismes“ écrits en dialecte attique d'hellénique classique ...“ Hier ist den Verfassern des Artikels ein Fehler unterlaufen: Es stimmt nicht, daß die „Aphorismes“ von Hippokrates im attischen Dialekt geschrieben sind. Sie sind, wie das ganze Corpus Hippocraticum, im ionischen Dialekt geschrieben.

T. V.

ΜΑΡΙΑ ΜΑΝΤΟΥΒΑΛΟΥ, „Άγνωστος επιτάφιος εις Κωνσταντῖνον Βαρδαλάχον, Ἀθήναι, 1970.

Konstantinos Vardalachos (1755–1830) gehörte zu den führenden Wissenschaftlern und Lehrern seines Volkes an der Wende vom 18. zum 19. Jahrhundert. In Ägypten, Griechenland und Italien ausgebildet, lehrte er Naturwissenschaften und Philosophie in Bukarest, Chios und Odessa und trat mit einschlägigen Veröffentlichungen hervor. Von Kapodistrias nach Griechenland berufen, ertrank er infolge einer Schiffshavarie. Seine Leichenrede hielt der Professor in Odessa L. Repé in französischer Sprache. Sie blieb in griechischer Übersetzung erhalten und wird in dieser herausgegeben. — Die Abhandlung erschien gleichzeitig als Band 69 der *Κείμενα καὶ μελέται νεοελληνικῆς φιλολογίας* sowie als Beitrag des *Παρνασσός* 12, 1970, 667 ff.

Irm.

ΣΤΕΡ. ΦΑΣΟΥΛΑΚΗΣ, Ἀγγλικὸν θέατρον καὶ Ἑλληνικὴ Ἐπανάστασις, Ἀθήναι, 1971

In den Jahren 1822/23, 1825 und 1828 wurden in Großbritannien vier Theaterstücke mit griechischer Thematik, davon drei mit unmittelbarer Beziehung auf den Befreiungskampf, aufgeführt. Von einem weiteren, in Buchform veröffentlichten Stück ist unbekannt, ob es auf die Bühne kam. Schließlich sind drei Panoramaaufführungen zu nennen, von denen zwei Gegenwartsbezug aufweisen. Solche Aktivitäten sind Ausfluß des Philhellenismus; sie erreichen ihren Höhepunkt nach der Schlacht bei Navarino, als sich auch das offizielle England für die Griechen engagiert hatte. — Augenscheinlich hat der Verfasser noch keineswegs das gesamte Material erfaßt.

Irm.

ΠΑΥΛΟΣ ΧΙΔΙΡΟΓΛΟΥ, Ἐπίσημα Ὀθωμανικά ἔγγραφα ἀναφερόμενα εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς Κύπρου. Κέντρον ἐπιστημονικῶν ἐρευνῶν. „Ἐπιτηρίς“, 4, 1970–1971, 29–132.

Die Nutzung des türkischen Urkundenmaterials steht aus vielen Gründen noch in den Anfängen, und es stellt somit eine Pionierleistung dar, wenn das Κέντρον ἐπιστημονικῶν ἐρευνῶν in Nicosia die Auswertung seiner Sammlungen zur zyprischen Geschichte als eine sehr vordringliche Aufgabe ansieht. Die vorliegende Edition von 42 Stücken aus dem 19. Jahrhundert macht zugleich eine Einführung in die osmanische Urkundenlehre aus. Die Dokumente selbst erscheinen im Originaltext und griechischer Übersetzung mit sachlichen Annotationen.

Irm.

ДИМИТЪР ПОПИВАНОВ, Историческата тема в съвременната българска белетристика, „Славяни“, 28, 1972, 2, 31—32.

Allgemeinverständlicher Überblick über die in Bulgarien traditionsreiche geschichtliche Thematik in der schönen Literatur.

Irm.

CONSTANTIN VELICHI, *Republica Populară Bulgaria*, București, 1973, 237 pages, 49 ill., 4 cartes.

Alerte et évocateur, aussi riche que précis en informations, c'est à la fois un guide qu'on consulte avec utilité et un livre qu'on lit avec intérêt. A tour de rôle, l'auteur expose, raconte, évoque paysages et faits, hommes et œuvres d'art, passé et contemporanéité. C'est d'abord le pays qu'il nous présente (p. 7—22) : site, relief, climat, rivières, faune, flore. Mais il ne s'agit pas d'une série monotone de renseignements techniques; ils sont parsemés de détails pittoresques, de souvenirs d'histoire, de citations littéraires; ici et là, des données statistiques aussi innatendues que révélatrices; la nature s'anime, prend couleur, souvent l'homme s'y mêle, avec son travail ou son lyrisme.

Le chapitre consacré à l'histoire (p. 23—78) n'est pas moins vivant : sont évoqués peuples et civilisations de la haute antiquité; les Thraces et leur fastueuse civilisation; les Grecs; la conquête romaine; l'arrivée des Slaves et des Bulgares; le premier tsarat; les relations tantôt pacifiques tantôt de guerre — néanmoins ininterrompues — avec Byzance; leurs tsars fiers et intrépides; les capitales successives (dont Târnovo deviendra, au cours du moyen-âge l'un des centres les plus actifs de la culture et de l'art du Sud-Est de l'Europe) avec leurs palais, leurs châteaux-forts, leurs basiliques d'une somptuosité qui rappelle en égale mesure l'Orient et Byzance; la longue « nuit » de la domination ottomane, traversée par la houle incessante des révoltes populaires; les alliances et les luttes, souvent à côté des Roumains, contre les oppresseurs et enfin, quatre siècles après la chute de leur second Empire, la « renaissance », cette dure conquête, étape par étape, de la liberté pour le peuple, pour la patrie. L'auteur s'arrête plus longuement sur cette époque héroïque de l'histoire bulgare, évoque les insurrections, les poètes qui incitaient à la lutte, hommes d'action et gens de lettres qui rallient le peuple et combattent à ses côtés, sans répit, avec la participation active de leurs voisins, les Roumains, ainsi qu'avec celle des Russes.

Le XX^e siècle, que l'auteur étudie en trois étapes (la Bulgarie jusqu'à la première guerre mondiale, entre les deux guerres et pendant la seconde guerre mondiale), n'est pas moins hanté par des luttes de toutes sortes : politiques, sociales qui préparent et aboutissent, après 1944, à la Bulgarie socialiste de nos jours. C'est l'un des chapitres les plus détaillés du livre (p. 79—129) et qui étudie : les étapes de l'avènement du socialisme, le développement de l'économie, de l'industrie, les moyens de transport, le commerce international, l'organisation politique, pour aboutir à l'image d'ensemble d'une vie prospère, d'un peuple instruit à tous les degrés, fort et optimiste, vainqueur enfin. Des statistiques, des chiffres, ainsi que des renseignements sur la vie littéraire, musicale, théâtrale, sur l'art contemporain, témoignent une fois de plus, de cette remarquable vitalité du peuple bulgare, de son vigoureux patriotisme.

Un quatrième chapitre est consacré aux relations roumano-bulgares (p. 129—141). Elles datent de fort loin et s'expriment non seulement dans le domaine de l'histoire politique, mais également dans celui spirituel, culturel, artistique. Avec l'esprit d'ordre et de clarté, qui n'est pas la moindre des qualités du livre du Prof. Velichi, l'auteur parcourt les moments essentiels de cette longue et étroite collaboration, en insistant sur le XIX^e siècle, époque où, confesse Zakhari Stoïanov, président de la Sobranîa, « Votre pays a été pour nous le phare lumineux de la liberté, de l'espérance dans une vie nouvelle » (p. 134). Enfin, après la seconde guerre mondiale, ces multiples et actives relations s'expriment par une étroite collaboration économique et culturelle. Le beau pont qui relie, entre Giurgiu et Russe, les deux rives du Danube et qu'on appelle le « Pont de l'Amitié » est à la fois un symbole et un des plus récents — des plus pratiques aussi — traits d'union entre les deux pays. L'auteur clôt ce chapitre avec une « confession de foi » : « La République Socialiste de Roumanie et la République Populaire de Bulgarie sont profondément intéressées à la création d'une atmosphère de paix et de collaboration dans le Sud-Est de l'Europe, à la transformation des Balkans en une zone de paix

et de détente, sans armes nucléaires. L'amitié entre ces deux peuples n'est pas uniquement un exemple de bon voisinage, mais signifie également une aide de premier ordre à la promotion de la sécurité et de la paix en Europe » (p. 141).

Dix itinéraires touristiques, avec leurs variantes (p. 142—223), leurs traits particuliers, la description des villes les plus importantes avec leurs musées et leurs institutions de culture, le charme du paysage, les monuments historiques, les villes d'eau, le très moderne littoral; ce dernier chapitre est un « guide bleu » en raccourci dont il n'est plus nécessaire de souligner l'intérêt.

Enfin, pour clore, un bref coup-d'œil sur les données essentielles nécessaires au touriste : le pays et son organisation, la géographie et les routes d'accès, la population, les dates principales de l'histoire, etc. Une ample bibliographie, surtout bulgare et roumaine, à la fin.

Trois cartes, de belles illustrations (paysages, œuvres d'art, architecture médiévale et contemporaine, portraits de révolutionnaires, d'écrivains, d'hommes d'Etat, types de paysans bulgares) sont tout aussi utiles et agréables à regarder, qu'il est utile et agréable à lire ce livre.

M.A.M.

LIUBEN PRASKOV, *La tour de Hrelju*, Sofia, 1973, 150 p., 90 illustr. dont 17 en couleurs (en bulgare, avec résumés en allemand, russe, français et anglais)

La restauration achevée en 1970 du plus ancien édifice lié au célèbre complexe monastique de Rila : la tour érigée en 1335 sur l'initiative du protosébate Hrelju, restituée à l'art médiéval bulgare un monument de premier ordre et à l'art sud-est européen l'un des plus intéressants ensembles peints de l'époque des Paléologues. Mise au jour et restaurée d'une manière exemplaire (elle avait été en partie détruite au cours des siècles et entièrement recouverte de mortier à la fin du XVIII^e), cette peinture est une preuve éclatante d'une part, de la qualité artistique qui était celle de la peinture bulgare du temps de l'un des plus illustres tsars du second empire : Jean Alexandre (1331—1371), et de l'autre, du fait que le symbolisme mystique le plus poussé était devenu une réalité culturelle au temps où St. Grégoire de Sinaï devenait le fondateur du monastère de Paroria, le plus important centre de l'Hésychasme dans les Balkans après le Mont Athos. Dans ce contexte artistique et spirituel, la peinture de la tour de Hrelju devient un chapitre essentiel de la culture bulgare du moyen-âge.

Dans son excellente monographie, l'auteur insiste sur tous les aspects — historiques, techniques, iconographiques, artistiques — du monument : les avatars de sa destinée, les étapes et les travaux de restauration, l'architecture, l'ensemble et les détails de l'iconographie (il s'agit, e.a. de l'une des représentations les plus originales du thème, encore assez rarement figuré à l'époque, de la « Sagesse Divine » et en même temps, d'une peinture « historique » représentant des épisodes de la vie de St. Jean de Rila, où figure aussi son plus ancien portrait), les détails de la décoration, le style de la peinture. Ceci était d'autant plus nécessaire que c'est pour la première fois que cet important ensemble peint est étudié correctement et de tout près. L'illustration (pour l'architecture et la peinture) est elle aussi complète. D'amples notes, une bibliographie à jour, à la fin un chapitre d'« annotations » (explications en détail des plans, esquisses et emplacement des thèmes, inscriptions, etc.) offrent une information complète, une image vivante et précise, ainsi que de nombreux éléments de référence de ce monument qui vient enrichir l'art du XIV^e siècle dans le Sud-Est de l'Europe.

M. A. M.

ILTCHO DIMITROV, *La politique extérieure du gouvernement d'Ivan Bagrianov*, « Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale », 93, 24^e année, janvier 1974, p. 17—44.

Connu pour ses recherches concernant les problèmes d'histoire de la Bulgarie pendant la deuxième conflagration mondiale, I. Dimitrov s'occupe dans cette étude de l'analyse des directions de la politique étrangère promue par le gouvernement d'Ivan Bagrianov (1^{er} juin — 1^{er} septembre 1944).

L'auteur utilise des documents inédits des archives internes (Archives historiques Centrales d'État, Archives du Ministère des Affaires étrangères, Archives de l'Académie Bulgare des Sciences), dont le *Journal* de P. Draganov, le chef de la diplomatie bulgare dans le cabinet Bagrianov, est une source de premier ordre.

L'analyse minutieuse des informations conduit l'auteur à l'idée que le nouveau gouvernement formé au début de l'été a tenté un changement de la ligne de politique étrangère bulgare. L'historien considère « qu'à partir du 1^{er} mars 1941, la Bulgarie n'eut plus de politique extérieure vraiment nationale » (p. 17). Les desseins du gouvernement Bagrianov — les préparatifs en vue de la sortie de la Bulgarie de la guerre, sans porter atteinte aux relations amicales avec l'Allemagne, les concessions faites à l'Union Soviétique, afin d'éviter la rupture des relations bulgaro-soviétiques, ont mis en évidence une attitude plus réaliste vis-à-vis de l'évolution de la situation internationale.

Mais l'analyse d'Iltcho Dimitrov relève pleinement qu'il y avait un décalage constant entre intentions et réalisations. Les tentatives de l'équipe ministérielle échouèrent parce que le but profond de cette politique fut de sauvegarder l'ordre monarchique et capitaliste dans le pays. « Au fond — souligne l'historien bulgare —, l'idéal vers lequel le gouvernement de Bagrianov tendait dans le domaine de la politique étrangère était la politique antérieure du 1^{er} mars 1941, faite de relations amicales avec l'Allemagne et de neutralité dans la guerre » (p. 43).

L'effervescence révolutionnaire, le faible soutien social à l'intérieur du pays, la méfiance rencontrée en dehors sont les facteurs qui expliquent l'échec de la politique antinationale de tous les gouvernements bulgares durant la guerre.

La démission de Bagrianov, à la veille de la révolution du 9 septembre 1944, a mis en évidence la faillite de toute la politique du monarco-fascisme bulgare.

C. I.-S.

Aspects of the Balkans. Continuity and change. Contributions to the International Balkan Conference held at the University of California, Los Angeles (UCLA), October 23—28, 1969. Ed. by H. Birnbaum and Speros Vryonis Jr., ed. Mouton, the Hague — Paris, 1972, 447 p.

The first Panamerican conference of Balkanologists has assembled specialists from different fields. The papers, displaying many original viewpoints and aiming, in most cases, to offer a panoramic outlook on the topic, reflect the concerns of researchers from across the Ocean.

The summary of this volume illustrates the variety of the subjects which still pursue two main aspects : Continuity and change. We hereafter mention some of the papers, in the same order as they appear in the collection : Maria Gimbutas, "The Neolithic Cultures of the Balkan Peninsula" (p. 9—50); V. I. Georgiev, "The Earliest Ethnological Situation of the Balkan Peninsula as Evidenced by Linguistic and Onomastic Data" (p. 50—66); P. Ivić, "Balkan Slavic Migrations in the Light of South Slavic Dialectology" (p. 66—87); K. Kazazis, "The Status of Turkisms in the Present Day Balkan Languages" (p. 87—117); P. Charanis, "Town and Country in the Byzantine Possessions of the Balkan Peninsula During the Later Period of the Empire" (p. 117—138); I. Dujcev, "Le problème de la continuité dans l'histoire de la Bulgarie médiévale" (The Problem of Continuity in the History of Medieval Bulgaria) (p. 138—151); S. Vryonis Jr., "Religious Changes and Patterns in the Balkans — 14th—16th Centuries" (p. 151—177); M. Chatzidakis, "Aspects de la peinture religieuse dans les Balkans (1300—1500)" (Aspects of religious painting in the Balkans) (p. 178—198); K. Otto Dorn, "Nachleben byzantinischer Traditionen in der Moschee Murad II, in Edirne" (Survival of Byzantine Traditions in the Mosque of Murad II, in Edirne) (p. 198 — 211); E. V. Williams, "A Byzantine Ars Nova : The 14th Century Reforms of John Koukouzeles in the Chanting of Great Vespers" (p. 211—230); B. Laourdas, "Greek Religious Texts during the Ottoman Period" (p. 230—243); H. Birnbaum, "Byzantine Tradition Transformed : The Old Serbian Vita" (p. 243—285); A. Tietze, "The Balkans and the Ottoman Sources — Ottoman Sources and the Balkans" (p. 285—298); A. B. Lord, "The Effect of the Turkish Conquest on Balkan Epic Tradition" (p. 298—319); R. A. Georges, "Process and Structure in Traditional Storytelling in the Balkans : Some Preliminary Remarks" (p. 319—338); H. Inalcik, "The Ottoman Decline and its Effects upon the Rayah" (p. 338—355); J. Math, "Die patriarchale Altkultur und der Weg zur Neukultur" (p. 355—370); T. Eckman, "Parallel Developments in the Poetry

of the South Slavs (Late 19th and Early 20th Century)" (p. 370—397); H. L. Kostanick, "Balkan Demographic Trends and Population Heartlands".

Henrik Birnbaum, Professor of Slavic Languages and Literatures at the University of California, Los Angeles, in his Prefatory Note, points to the fact that "the editors are keenly aware that certain geographic areas of the Balkans, notably Romania and Albania, have received relatively less attention than what might seem justified by their role in Balkan history. This slight imbalance is due to difficulties in securing the participation of first-rate scholars in the special fields of Romanian and Albanian studies rather than to any implicate prejudice" (p. 6). Yet, on the whole, the problems and examples have taken in consideration also Romanian and Albanian elements.

We shall hereafter refer to some papers in linguistics, dealing with problems of a larger interest.

P. Ivić brings forward, in his article on "Balkan Slavic Migrations in the Light of South Slavic Dialectology" the arguments offered by folk idioms for the resuming and thorough examination of one of the most discussed issues. The phonetic and semantic characteristics of some terms of slavic origin, which have maintained themselves only in some linguistic islands, attest successive strata of population and bear evidence for the movements of the Slavs.

K. Kazazis, in his paper on "The Status of Turkisms in the Present Day Balkan Languages" undertakes a research not yet tackled. He specifies: "Since the scope of this paper is restricted to the standard languages, we should not, strictly speaking, deal with Turkisms whose range is limited to popular (alias folk) speech. These terms, as used here, do not include the rural dialects. They refer rather to what Haugen has called 'urban standard' "(p. 90). His investigation is concerned with the present-day destiny of Turkish elements in the south-east European languages. The spreading of Turkish elements in all these languages, although there has not been, in all the areas, a massive direct contact with Turkish speaking people, and quite irrespective of the speakers' religion, is thus commented by the author: "... correct as Hazai's observation* undoubtedly is, it still does not explain, I think, the great inroads that Turkish made, even in those regions where there were virtually no Turks other than soldiers and administrators" (p. 91). The old words have been replaced "because they have become old fashioned". The author's correct conclusion is that today, owing to their status of loanwords, the number of these terms is diminishing, and he further specifies: "Although Turkisms are rather common in the standard colloquial, there are other styles, such as expository prose, where they hardly ever occur. Almost as important and certainly as likely to survive for a long time are the covert Turkisms, that is the very few grammatical ones, as well as the very many lexical and semantic ones" (p. 112). The suggestion is highly valuable for the study of the lexical interferences and the loan problem, in the vista of two historical periods.

Z. M.

La Bibliothèque Nationale de la République Socialiste de Serbie — GUIDE, Belgrade, 1973, 30 p. + ill. + 1 carte (plan de Belgrade).

Publié à l'occasion de l'inauguration, le 6 avril 1973, du nouveau bâtiment de la Bibliothèque Nationale à Belgrade, le *Guide* fournit d'intéressants renseignements sur l'histoire de la bibliothèque ainsi que sur les différents aspects de la conservation et de l'utilisation de ses fonds.

La Bibliothèque a été fondée en 1832 par la décision du prince Miloš Obrenović et grâce au zèle du cercle étroit de ses collaborateurs cultivés; ce fut la première institution culturelle du pays à une époque où il ne s'était pas encore entièrement libéré de l'occupation étrangère.

C'est seulement à partir de 1853, année de la nomination du premier bibliothécaire officiel que petit à petit elle se transforma en bibliothèque nationale destinée à recueillir tout livre serbe et à le conserver. Đura Daničić (1856—1859) jeta les bases d'une bibliographie nationale courante et élaborera les principes fondamentaux de la politique d'acquisition de la Bibliothèque Nationale. Janko Šafarik (1861—1869) organisa la collecte méthodique des manuscrits et des imprimés anciens et améliora l'organisation interne de la Bibliothèque ainsi que les conditions de travail du personnel. Stojan Novaković (1869—1874) fut le premier réfor-

mateur et législateur de la Bibliothèque. Il a rédigé avec Josif Majzner en 1871 le *Catalogue de la Bibliothèque Nationale Serbe à Belgrade*, dont le VII^e volume fut imprimé en 1903.

Lors du bombardement du 6 avril 1941, des bombes incendiaires ont détruit le bâtiment de la Bibliothèque et toutes ses collections. Celles-ci comptaient environ 1300 manuscrits cyrilliques datés des XII^e et XIII^e siècles, une vaste correspondance appartenant à des écrivains et savants, laborieusement recueillie, une collection importante et insuffisamment étudiée de documents turcs sur la Serbie, ainsi que quantité d'incunables et autres ouvrages anciens.

Les premières initiatives en vue de la reconstitution du fonds détruit datent déjà de la période de la guerre. De nombreux particuliers — dont certains sont restés inconnus —, ainsi que différentes institutions, firent don à la Bibliothèque d'un grand nombre de livres rares et importants, ainsi que d'autres publications. Les legs du professeur Tihomir Đorđević et du poète Milan Rakić sont parmi les plus importants.

Après 140 ans d'existence, la Bibliothèque Nationale de la R. S. de Serbie, possédant un fonds de 1 200 000 volumes, entre « dans une période nouvelle de son histoire ».

Z. M.

DOJAKA, ABAZ et ANDROMA QUI GJERGJI, *Rezultatet e punës në fushën e etnografisë gjatë 25 vjetëve* (Un quart de siècle de travaux dans le domaine de l'ethnographie), «Etnografia shqiptare», Tirana, IV, 1972, p. 3—17.

L'article passe en revue les réalisations de l'ethnographie albanaise durant le dernier quart de siècle, en faisant un bilan plus ample de ces préoccupations. Les débuts de l'ethnographie en Albanie sont liés dans le XVII^e siècle aux noms de Budi, Bardhi, Bogdani; une contribution remarquable au développement de ce domaine, au XIX^e siècle, a été apporté par les représentants de la Renaissance nationale, comme Sami Frashëri, Thimi Mitko et autres. Nombreux matériaux d'intérêt ethnographique ont paru dans les publications périodiques «Fiamuri Arbërit», «Albania», «Kalendari Kombiar».

En 1947, un Secteur d'ethnographie fut fondé près de l'Institut des Sciences, et en 1948 fut créé le musée d'ethnographie à Tirana. Le fonds documentaire du secteur d'ethnographie contient actuellement 22 240 pièces, dont 13 200 objets, 8 440 photos, négatifs et diapositifs, et 600 cartes et dessins.

Une ample activité de recherche a abordé plusieurs sujets de premier ordre : agriculture, élevage, arts et métiers, habitations rurales et citadines, etc. Une tâche actuelle de l'ethnographie albanaise est la connaissance détaillée et la classification des costumes populaires pour fixer les types et les variantes qui en découlent.

Des travaux très intéressants ont été dédiés aux moyens de transport et de communication, à la navigation dont la pratique remonte aux époques révolues. Dans le domaine de la culture sociale et spirituelle, les préoccupations ont été dirigées vers la récolte et l'aménagement des matériaux de droit coutumier. La coutume juridique a été étudiée sous ses aspects dynamiques étroitement liés à la vie économique et sociale du peuple, dont elle reflète les contradictions et les luttes de classe.

Un matériel ample et original concernant les mœurs et les coutumes du cycle de la vie (naissance, mariage, enterrement) a été récolté de plusieurs régions du pays. Les études consacrées à ces sujets ont mis au jour leurs origines, leurs phases de développement, leur signification à travers le temps et les causes de l'abandon de leur sens initial. Car les transformations économiques et sociales intervenues en Albanie durant ce dernier quart de siècle ont exercé une influence majeure sur la famille et les rapports entre ses membres, sur les coutumes de la vie domestique, sur l'horizon des connaissances scientifiques, au détriment des superstitions et des croyances religieuses et ont mis leur empreinte sur l'apparition des traits nouveaux de l'homme contemporain.

L. P. M. et A. P.

LIVRES REÇUS

- Acta Albaniae Veneta Saeculorum XIV et XV, Pars II* (Saeculi XV Praescanderbegianam Periodum Complectens) [Josephi Valentini S. J. labore reperta et transcripta ac typis mandata], Tomes XIV, XV et XVII, Munich, Dr. Dr. Rudolf Trofenik-Verlag, 1972–1973, 280 p. + 360 p. + 381 p.
- ADALI, BILGIN, *Âsik Garp*, Türk dil Kurumu Yayınları, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1972, 77 p.
- Die Aktuellen Fragen der Bandkeramik* (A Vonalászes Kerámia Időszervi Kérdései) [Rédacteur : Fitz Jenő], Székesfehérvár, 1972, 235 p.
- Alfabeti i gjuhes shqipe dhe Kongresi i Manastirit (14–22 nëndor 1908)*—Studime, materiale, dokumente —, Tirana, Universiteti — Instituti i historisë — Instituti i Gjuhësisë e letërsisë, 1972, 447 p.
- Altman ve Macar Dillerinde Özleşme*, Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 41 p.
- **Ανέκδοτα έγγραφα ἐκ τῶν ἀρχείων τοῦ Βατικάνου (1625-1667) Ἐκδίδονται ἐπιμέλεια : Ζαχ. Ν. Τσιρπανλή*, Leukosia, Κέντρον Ἐπιστημονικῶν Ἐρευνῶν, 1973, 288 p. + VI ill.
- ANGYAL, ENDRE, *A Vend Kérdés* (Extr. de Dunántúli Tudományos Gyűjtemény 120 (Series Historica 69, p. 269–291), Budapest, 1972.
- ARNAUDOV, MIHAIL, *Любен Каравелов — Живот, дело, епоха—, 1834—1879, второ издание*, Sofia, Издателство Наука Искусство, 1972, 874 p.
- ASAMO, ANSA, *Die Gesellschaftlichen Verhältnisse der Ewe-Bevölkerung in Südost-Ghana* — Mit 38 Abbildungen, 6 Figuren, 7 Karten und 6 Farbfotos-, Berlin, Akademie-Verlag, 1971, 227 p.
- ASDRACHA, CATHERINE, *Forines de brigandage pendant la deuxième guerre civile byzantine au XIV^e s.* (Extr. d'Études Balkaniques *, 7/3, 1971, p. 118–120).
- ATAÇ, NURULLAN, *Günce*, I (1953–1955), II (1956–1957), Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 803, p. tous les deux tomes.
- Die Aufklärung in Ost- und Südosteuropa* (Aufsätze, Vorträge, Dokumentationen) [Herausgegeben von Erna Lesky, Strohinja K. Kostić, Josef Matl und Georg von Rauch; Redaktion Heinz Ischreyt], Köln-Wien, Böhlau Verlag, 1972, 239 p.
- BABICS, ANDRÁS, *A Mecsek Vidéki Bányászok Szakszervezkedése a Baranya-Pécsi Munkásmozgalmak Keretében, 1918, November 14. — 1929. Október 30.* (Extr. de Dunántúli Tudományos Gyűjtemény 118 (Series Historica 67, p. 215–249), Budapest, 1972.
- Балкански Проучвания ХХ век* [Редакционна колегия: Н. Тодоров, Ст. Н. С. Хр. Михова, Ст. Н. С. К. Георгиев, Ст. Н. С. С. Димитров, Здр. Мичева], Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1972, 301 p.
- BÁNKI ZSUZSANNA, *Az István Király Múzeum Gyűjteménye—Római Kori Figurális, Bronz, Ezüst és Ólom Tárgyak*, Székesfehérvár, István Király Múzeum, 1972, 89 p.
- Batı Dilleri Sözcüklerine Karşılık Kılavuzu* [Hazırlayan : Kemal Demiryay], Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1972, 71 p.
- Batı Kaynaklı Sözcüklere Karşılık Bulma Denemest*, I [Hazırlayanlar : Prof. Dr. Samim Sınanoğlu-Tohsin Saraç Encin Özdemir], Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1972, 85 p.
- BATISTIĆ, TATJANA, *Lokaltv u savremenom srpskohrvatskom književnom jeziku*, Belgrade, Institut za srpskohrvatski jezik, 1972, 212 p.
- BAYAZ, AHMET, *Türk Dili Dizin*, I, Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1972, 182 p.
- БЕЌАР, ДИМО, *Шумско-Стопански региони во С.Р. Македонија*, Scoplje, Економски Институт на Универзитетот „Кирил и Методиј”, 1971, 112 p. + 9 p. 111.
- BERTIER DE SAUVIGNY, GUILLAUME DE, *Mellertich et la France après le Congrès de Vienne*, T. III : *Au temps de Charles X, 1824/1830* Paris, Presses Continentales, 1971, p. 919–1426.

- Bibliografia Historii Polskiej za Rok 1970* [Opracowali Stanisław Gluszek, Anna Malcówna, Irena Perzanowska], Wrocław-Warszawa, 1972, 376 p.
- Bibliographie d'archéologie grecque 1945—1969 — Époque hellénique* (publiée à l'occasion du II^e Congrès International des études du Sud-Est européen à Athènes, Mai 1970), Athènes, Comité national hellénique de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen, 1970, 136 p.
- Bibliographie de l'art byzantin et post-byzantin 1945—1969* (publiée à l'occasion du II^e Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes à Athènes, Mai 1970), Athènes, Comité National hellénique de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen, 1970, 115 p.
- Bibliographie hellénique de la préhistoire (1945—1969)* (publiée à l'occasion du II^e Congrès international des études du Sud-Est européen (Athènes, mai 1970) par les soins du prof. N. Platon, Thessalonique, Comité national hellénique de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen, 1970, 118 p.
- BINYAZAR, ADNAN, *Dedem Korkut'tan Öyküler*, Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 96 p.
- Bosanski pogledi 1960—1967 — Izbor članaka —*, Beč, Muslimanska, Biblioteka, 1971, 118 p.
- Brněnský rozhlasový orchestr lidových nástrojů — 20 let na pěknou notečku —*, 1952—1972, Brno, Etnografický Ústav Moravského Musea, 1972, 33 p.
- BURDURIU, İBRAHİM ZEKI, *Kendi Bir Kariş*, Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 89 p.
- CAJAS, PIÉCTOR HERRERA, *Las relaciones internacionales del Imperio Bizantino durante la epoca de las Grandes Invasiones*, Santiago-Chile, Universidad de Chile, Facultad de Filosofía y Educación, Centro de Estudios Bizantinos Neohelénicos, 1972, 236 p. + 1 carte.
- CANKOÇOK, GÜLTEN AKIN, *Maras'ın ve Ökkeş'in Desanı*, Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 54 p.
- Cartulary of the Satnt John Prodromos Monastery* [Facsimile edition with an introduction by Ivan Dujčev], Lonores, Variorum Reprints, 1972, 265 p.
- CASAFONDA, MANUEL LANZ DE, *Dialogos de Chindulza* (Sobre el estao de la cultura española en el reinado de Fernando VI) [Edición, introducción y notas de Francisco Aguilar Pifal], Universidad de Oviedo, 1972, 205 p.
- CECCHI.TTI, ROSA CALIURA. GIOVANNA LUSCHI, STELLA MARIS ZUNINO, *Genova e Spagna nel XIV secolo — Il « Drictus Catalanorum » (1386, 1392—93)* [Prefazione di Federigo Melis], Gênes, Fratelli Bozzi 1970, 435 p.
- CEKA, HASAN, *Questltons de numrtn atique illyrienne* (avec un catalogue de monnaies d'Appolonie et de Durrhachium), Tirana, Université d'Etat de Tirana, Institut d'Histoire, 1972, 199 p.
- Четврто заседание на меѓународната комисија за словенска ономастика —* Говори и реферати — Скопје—Охрид, 17.IX—23.IX.1970, Скопје, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1971, 232 p.
- CLARI, ROBERTO DI, *La conquista di Constantinopoli (1198—1216)* [Studio critico, traduzione e note di Anna Maria Nada Patrone], Gênes, Collona Storica di Fonti e Studi, 1972, 294 p.
- I.a Conférence Nationale des Études Sociales —* novembre 1969 — De quelques questions de l'édification du socialisme en Albanie et de la lutte contre le révisionnisme, Tirana, Editions « Naim Frashëri », 1971, 234 p.
- CORTE. FRANCESCO DELLA, *Opuscula*, II et III, Università di Genova, Facoltà di Lettere, Istituto di Filologia Classica e Medioevale, 1972, 295 p. et 212 p.
- ÇUBINAŞVILI, NIKO, *Хандиси* (Проблема релефа на примере одной группы грузинских стел последней четверти V века, VI и первой половины VII века), Tbilisi, Издательство « Мецниереба», 1972, 122 p.
- DANAİLOV, İAMBİ, STILIJAN NOJKOV, *Национално-освободителното движение в Тракия 1878—1903*, Sofia, Издателство на отечествения фронт, 1971, 569 p.
- DEMIRAL, SHABAN, *Çeshnje të stemitll emëror të gjuhës shqipe*, Tirana, Fakulteti i Historisë dhe i Filologjisë — Katedra e Gjuhës shqipe, 1972, 296 p.
- Derleme ve Tarama Kolu Çalıřmaları (1932—1972)* [Hazırlayan Derleme ve Tarama Kolu Başkanı Ömer Asım Aksoy], Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 97 p.
- Dilbilgisi Sorunları*, II, Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 375 p.
- DIMARAS, C. TH, C. KOUMARIANOU & L. DROULIA, *Modern Greek culture. A selected bibliography* (In English-French-German-Italian), Third revised edition (Offered on the occasion of the Second International Congress of South Eastern European Studies),

Athènes, National Hellenic Committee of the International Association for South Eastern European Studies, 1970, 110 p.

- DIMARAS, K. O., *Μαργινάλια σὲ ἕνα ἀντίτυπο τοῦ d'Holbach (Ανάτυπον ἀπὸ τὰ «Βιβλιογραφικά», "Έτος πρῶτον—Τεύχος 1)*, Athènes, 1972, 14 p.
- DIMITROV, GEORGES, *Œuvres choisies*, Tomes 1—3, Sofia-Press, 1972, 530 p., 527 p. et 421 p.
- DIMITROV, ILCO, *Князът, конституцията и народът — Из историята на политическите борби в България през първите години след освобождението*, Sofia, Издателство на Отечествения Фронт, 1972, 248 p.
- Divanii *Lâgat-It-Türk Dizimi*, Ankara, Üniversitesi Basimevi, Türk dil Kurumu Yayinlari, 1972, 168 p.
- DROST, DIETRICH, *Wegwaiser durch Geschichte und Ausstellungen*, Leipzig, Museum für Völkerkunde zu Leipzig, 1971, 108 p.
- ДУЖЕВ, IVAN, *Българско средновековие*, Sofia, Издателство Наука и Изкуство, 1972, 618 p.
- DUNĂRE, NICOLAE, *Fromagers juifs dans les Carpates Nordiques de la Roumanie (1860—1940)* (Reprint from «Folklore Research Center Studies», vol. III—1972, p. 231—243).
- DUNĂRE, NICOLAE, *Significations ethnologiques des cadeaux de noce chez les daco-roumains, aroumains, méglénoroumains et istroroumains* (Extr. du «Македонски Фолклор», Г. V, брой 9—10, p. 153—159), Skopje, 1972.
- Elementa ad Fontium: Editiones*, XXVII, XXVIII (Res polonicae ex Archivo Medico Florentino, II et III Partes) [Ediderunt Valerianus Meysztowicz et Wanda Wyhowska de Andreis] et XXIX (Res polonicae ex Archivo regni daniae, V Pars) [Ediderunt Carolina Lanckoronska et Georgius Steen Jensen], Rome, Institutum Historicum Polonicum Romae, 1972, 377 p., 375 p. et 374 p.
- FISHTA, ILJAZ, *Sistemi monetar dhe t Kreditt në Shqipëri (1925—1944)*, Tirana, Universiteti-Fakulteti i Ekonomisë, 1971, 347 p.
- Fjalor i terminologjisë tekniko-shkencore. Terminologjia e së drejtës ndërkombëtare* (Shqip-Rusisht-Frengjisht-Anglisht-Italisht), Tirana, Universiteti Shtetëror-Instituti i Historisë dhe i Gjuhësisë, 1970 282 p.
- FRANÇOIS, MICHEL and NICOLAS TOLU, *International Bibliography of Historical Sciences*, Thirty-seventh—thirty-eighth volumes: 1968—1969, Paris, Librairie Armand Colin, 1971, 654 p.
- GAVAZZI, GIACOMO, *L'Onere — Tra la libertà e l'oblige*, Turin, G. Giappichelli-Editore, 1970, 183 p.
- HALPERN, JOEL M., *A brief Survey of English Language Research on Yugoslav Cultural and Social Anthropology and Ethnology* [Extr. de «A Symposium on East European Ethnography» Edited by Zdenek Salzman <Research reports number 6 — Department of Anthropology University of Massachusetts-Amherst, Sept. 1970, 41 p.)].
- Икономическо сътрудничество на Н. Р. България със социалистическите страни* [съставители: Пенко М. Пенков, Георги Ст. Георгиев, Боян Ист. Иванчев, Йордан Б. Ласков], Sofia, Наука и Изкуство, 1969, 769 p.
- Këngë Popullore të Luftës NCL dhe të Periudhës së Ndërtimit Socialist, Vëllimi t Dytë*, Tirana, Instituti i Folklorit, 1971, 756 p.
- Конституция на Народна Република България*, Sofia, Наука и Изкуство, 1971, 63 p.
- KUNIN, PËTKO, *Аграрно селският въпрос в България от освобождението до края на първата световна Война*, Sofia, Претиздат, 1971, 249 p.
- KURČIEV, ALEKSANDAR, *Демографски региони во С.Р. Македонија*, Skopje, Економски Институт на Универзитетот, «Кирил и Методиј», 1971, 177 p.
- LORANT ANDRÉ, *Le compromis Austro-Hongrois et l'opinion publique française en 1867* [préface de Victor L. Tapié], Genève, Librairie Droz, 1971, 240 p.
- MAYER-KAINDL-PIRCHEGGER-KLEIN, *Geschichte und Kulturleben Österreichs von 1792 bis zum Staatsvertrag von 1955*, Wien-Stuttgart, Verlag Wilhelm Braumüller, 1965, 502 p.
- MATZKE, OTTO, *Plündern die Retchen die Armen aus? Die entwicklungspolitische Bedeutung der Rohstoffe*, Bonn-Münster, Aktion für Entwicklung und Partnerschaft, 1971, 80 p.
- Mendimi Politik e Shoqëror t Rilindjes Kombetare Shqiptare* (Përmbledhje artikujsh nga shtypi) Vëllimi I (1879—1908) [Pregatitur për Shtyp nga Zihni Haskaj], Tirana, Instituti i Historisë dhe i Gjuhësisë, 1971, 512 p.
- МИНАЛОВ, ИЛИЈА Т., *Земјоделско-стопански реони и микрореони во СР Македонија*, Skopje, Економски Институт на Универзитетот «Кирил и Методиј», 1971, 404 p.
- MUNTJAN, M. A., *Очерк внешней политики Румынской Народной Республики 1948—1955 гг.*, Кишинеу, Редакционно-Издательский Отдел-Академии Наук Молдавской С.С.Р., 1971, 242 p.

- Onomastica canadiana 1970* [Redigé par I. Gems-Tarnawecy], Winnipeg, Canadian Institute of Onomastic Sciences and Ukrainian Free Academy of Sciences (UVAN), 1971, 32 p.
- PJANKA, VLOGIMJEZ, *Топономастиката на Озридско-Преспанскиот баазен*, Skoplje, Институт за Македонски Јазик, «Крсте Мисирков», 1970, 491 p. + 4 ill.
- POLLA, BELO, Kežmarok (Výsledsky Historickoarcheologického Výskumu), Bratislava, Vygavatelstvo Slovenskej Akadémie Viéd, 1971, 251 p.
- Прилози* (Contributions), II, Skoplje, Македонска Академија на Науките и Уметностите — Одделение за Отштествени Науки —, 1971, 72 p.
- Probleme des Ost-West-Handels* [Herausgegeben von Hermann Gross], Bonn, Edition Atlantic Forum, 1971, 127 p. + 2 ill.
- RADULOV, LALJU & IVANKA T. RADULOV, *Социалистическо възпроизводство, Пазарен механизъм, рентабилност*, Варна, Държавно Издателство, 1971, 163 p.
- Реферати на Македонските слависти за VI Меѓународен Славистички Конгрес во Прага*, Skoplje, Издава сојузот на друштвата за Македонски јазик и Литература на С.Р.М., 1968, 137 p.
- Republka Popullore e Shqipërisë ne Jubileum e 30 — Vjetorit te Themelimit te PPSHR — Botimi i Veçantë në Shifra* —, Tirana, Shtëpia Botuese «Naim Frashëri», 1971, 175 p.
- Les résolutions dans la formation du droit international du développement*, Genève, Institut Universitaire de Hautes Études Internationales, 1971, 189 p.
- RISTOVSKI, VLAŽE, «Вардар» — *Научно литературно и општественополитичко списание на К. Л. Мисирков*, Skoplje, Институт за Македонски јазик «Крсте Мисирков», 1966, 33 p.
- RUDNICKI, JAR., *Наростки -ице, -исько, -сько*, Друге видання, Winnipeg, Накладом Украјинској Вільној Академії Наук, 1967, 64 p.
- SCHÖN, ILSE, *Neutrum und Kollektivum. Das Morphem-a im Lateinischen und Romanischen*, Innsbruck, Institut für Vergleichende Sprachwissenschaft der Universität, 1971, 140 p. + 18 tableaux + 11 cartes.
- SCHUBERT, JOHANNES, *Paralipomena Mongolica* — Wissenschaftliche Notizen über Land, Leute und Lebensweise in der Mongolischen Volksrepublik-Mit 16 Tafeln, 1 Karte und 46 Figuren im Text, Berlin, Akademic-Verlag, 1971, 324 p.
- SHEHU, MEHMET, *Rapport sur les directives du VI^e Congrès du PTA relatives au V^e plan quinquennal (1971—1975) de développement économique et culturel de la République Populaire d'Albanie, présenté au VI^e Congrès du PTA le 4 novembre 1971*, Tirana, Editions «Naim Frashëri», 1971, 167 p.
- SZALONTAI, BARNABÁS, *Kerámia a Nyírbátori Paraszti Háztartásban*, Debrecen, Kossuth Lajos Tudományegyetem Néprajzi Intézetéből, 1970, 241 p.
- TARANA SÖZLÜĞÜ, V (O—T), VI (U—Z), Ankara, Türk Tarih Kurumu Basimevi, 1971—1972, p. 2903—3877 et 3879—4814
- THIRIET, F., *Délibérations des Assemblées Vénitiennes concernant la Romanie*, T. II (1364—1463), Paris, Mouton & Co, La Haye, 1971, 336 p.
- ТРАЙКОВ, VESELIN, *Раковски и Балканските народи*, Sofia, Наука и Искуство, 1971, 502 p.
- VACALOPoulos, APOSTOLOS P., *A History of Thessaloniki* (Translation by T. F. Carney), Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1972, 153 p.
- VAGENA, NASOU, *Σχόλια στὸν Κάλλιο*, Athènes, Κείμενα καὶ μελέται Νεοελληνικῆς φιλολογίας, 1972, 15 p.
- VELIĆKOVIĆ, MILIVOJE, *Римска ситна бронзана пластика у Народном Музеју* (en serbe et en français), Beograd, Народни Музеј, 1972, 204 p. + 162 ill.
- VELIDEDEOĞLU. HIFZI VELDET, *1961 Anayasasinin Dili*, Ankara, Bilgi Basilimcvi, Türk dil Kurumu Yayinlari, 1972, 32 p.
- VERDIER, CHRISTIAN, *Les éolismes non-épiques de la langue de Pindare*, Innsbruck, Institut für Vergleichende Sprachwissenschaft der Universität, 1972, 123 p.
- VERLINDEN, CHARLES, *Une taxation d'esclaves à Majorque en 1428 et la traite italienne* (Overdruk uit : Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome, Deel XLIII, 1972, blz. 141—187), Gand, 1972.

- VIDARI, GIAN SAVINO PENE, *Ricerche sul diritto agli alimenti, I (L'Obbligo 'ex lege' dei familiari nei giuristi dei sec. XII—XIV)*, Turin, G. Giappichelli-Editore-, 1972, 636 p.
- WOYCENKO, OL'HA, *Slavic literatures in Canada, I.*, Ukrainian-Canadian Letters, Winnipeg, UVAN, 1969, 27 p.
- ZAJMI, A. M. BARDHI, S. DRINI, L. MULAKU, G. LUBOTENI, S. IMAMI, *Fjalor Serbokroatisht Shqip*, Prishtinë. Instituti Albanogjik, 1974, 1015.
- ZIPPELIUS, REINHOLD, *Geschichte der Staatsideen*, Munich, Verlag C. H. Beck, 1971, 178 p.
- XINGOPOULOS, ANDREAS, Αί τοιχογραφίαι τοῦ καθολικοῦ τῆς μονῆς προδρόμου παρὰ τὰς Σερράς., Thessalonique Ἑταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1973, 96 p. + 72 ill + V plans
- XIRADAKI, KOULAS, Ἀπὸ τὰ Ἀρχεῖα τοῦ Ἐλεγκτικοῦ συνεδρίου - Παρθεναγωγεῖα καὶ δασκάλες ὑποδούλου Ἑλληνίσμου, Τ. Α' et Β', Athènes, Κούλα Ξηραδάκη, 1972, 190 et 156 p.
- 1900—1920 : *Plenerizam Secesija, Simbolizam minhenski krug impresionizam ekspresionizam*, Belgrade, Muzej Savremene Umetnosti, 1972, 260 p.
- 1952—1972 *Економски Институт*, Skopje, Универзитет Кирил и Методиј, 1972, 165 p.

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- DIMITRIE CANTEMIR, **Opere complete** (Œuvres complètes), édition critique sous la direction de Virgil Cândea. Vol. I **Divanul** (Le Divan), édition soignée, étude introductive et commentaire par Virgil Cândea, texte grec établi par Maria Marinescu-Himu, 1974, 489 p.; vol. IV: **Istoria ieroglică** (L'histoire hiéroglyphique), texte établi par Stela Toma, 1973, 448 p.
- DIMITRIE CANTEMIR, **Descriptio Moldaviae**, traduction d'après l'original latin par Gh. Guțu, 1973, 404 p. + une carte.
- BERINDEI, DAN, **L'année révolutionnaire 1821 dans les Pays Roumains**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», études, 46, 1973, 247 p.
- COPOIU, NICOLAE, **Le socialisme et le mouvement ouvrier et socialiste en Roumanie, 1835—1924**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», études, 45, 1973, 208 p.
- BÂRZU, LIGIA, **Continuitatea populației autohtone în Transilvania în secolele IV—V (cimitirul I de la Bratec)**. (La continuité de la population autochtone en Transylvanie aux IV^e—V^e siècle — le cimetière 1 de Bratec), collection «Biblioteca de arheologie», XXI, 1973, 309 p.
- BICHIR, GH., **Cultura carpică** (La culture des Carpes), collection «Biblioteca de arheologie». XX, 1973, 412 p.
- CERNOVODEANU, PAUL, **Societatea feudală românească văzută de călători străini — secolele XV—XVIII** (La société féodale roumaine vue par les voyageurs étrangers — XV^e — XVIII^e siècles), collection «Istorie și civilizație», VI, 1973, 273 p.
- ZANE, G., **L'industrie roumaine au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», études 43(3), 1973, 261 p.
- CURTICĂPEANU, V., **Le mouvement culturel pour le parachèvement de l'Etat National Roumain (1918)**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae» monographies, XII, 1973, 264 p.
- PRODAN, D., **Supplex Libellus Valachorum, or the Political Struggle of the Romanians in Transylvania during the 18th Century**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», monographies, VIII, 1971, 467 p.
- MARINESCU-BÎLCU, SILVIA, **Cultura Precucuteni pe teritoriul României** (La culture Precucuteni sur le territoire de la Roumanie), collection «Biblioteca de arheologie», XXII, 1974, 272 p.
- RĂDULESCU-VALASOGLU, IRINA, **Alexandru Ioan Cuza și politica europeană** (Alexandru Ioan Cuza et la politique européenne), collection «Istorie și civilizație», 1974, 200 p.
- COLUMBEANU, SERGIU, **Grandes exploitations domaniales en Valachie au XVIII^e siècle**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Section d'histoire économique, 47 (5), 1974, 200 p.
- COMȘA, EUGEN, **Istoria comunităților culturii Boian** (L'histoire des communautés de la culture Boian), collection «Biblioteca de arheologie» XXIII, 1974, 270 p. +33 planches.
- DOLINESCU-FERCHE, SUZANA, **Așezări din secolele III și VI e.n. în sud-vestul Munteniei. Ceretările de la Dulceanea**. (Agglomérations des III^e et VI^e siècles de n. è. dans le Sud-Ouest de la Munténie. Les recherches effectuées à Dulceanea), collection «Biblioteca de arheologie», XXIV, 1974, 157 p.
- BERCIU, D., **Contribution à l'étude de l'art thraco-gète**, «Bibliotheca Historica Romaniae», monographies, XIII, 1974, 239 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XII, 3, P. 343—450, BUCAREST, 1974



I. P. I. c., 1479

43 456

Lei 40.—